



Académie d'Éducation et d'Études Sociales

**L'instruction scolaire : comment former des esprits libres dans le nouvel
environnement des chemins de la connaissance ?**

Laurent Lafforgue

Présentation¹

Je suis très heureux de présenter le professeur Laurent Lafforgue, membre de notre Académie : il a fait une scolarité très brillante au collège et lycée dans l'enseignement public à Antony (ville que je connais bien, car j'y habite), cette scolarité est particulière, puisqu'il a obtenu à la fois un premier accessit au Concours général de version latine quand il était en première et un premier prix au Concours général de mathématiques l'année suivante.

Puis, il est entré à l'École normale supérieure en 1986, il a passé l'agrégation deux ans plus tard, et à partir de 1990, il est chargé de recherches au CNRS. Il passe sa thèse en 1994, et il publie en 2000 un résultat majeur, dont je vous donne l'intitulé exact qui est nécessaire pour comprendre la suite. Il s'agit de la preuve de « la correspondance de Langlands pour les groupes linéaires sur les groupes de fonctions ».

Énoncé ainsi, cela paraît un peu effrayant... toutefois il est important de mentionner cet intitulé, parce que la preuve de cette correspondance est un des éléments qui te vaudront, Laurent, de recevoir la médaille Fields en 2002 (décernée au Congrès international des mathématiciens de Pékin).

Quelque temps auparavant, tu as été nommé directeur de recherches au CNRS, puis professeur dans le prestigieux établissement qu'est l'Institut des Hautes Études Scientifiques (IHÉS) qui regroupe mathématiciens et physiciens théoriciens à Bures-sur-Yvette. Tu seras, bien sûr, élu l'année suivante à l'Académie des sciences de Paris, et en 2004 tu commences à t'impliquer publiquement dans les questions d'éducation.

Tu as fait un certain nombre d'interventions et publié quelques textes de circonstance sur ce sujet, qui ont eu quelque retentissement. Tu as été nommé au Haut conseil de l'éducation début novembre 2004, puis tu as démissionné le 21 novembre 2005. Pour la petite histoire, c'est à ce

¹ Par Rémi Sentis, Secrétaire général de l'AES

moment-là que tu as eu une fameuse petite phrase qui a fait scandale, en faisant une comparaison à quatre termes : « Si le Haut conseil de l'éducation décide de faire appel aux experts de l'Education nationale pour auditer les programmes scolaires, c'est comme si on était un Haut conseil des droits de l'homme et que nous envisagions de faire appel aux Khmers rouges pour constituer un groupe d'experts pour la promotion des droits humains ».

[*Laurent Lafforgue* : Initialement c'était une formule énoncée en petit comité, mais par la suite elle a été diffusée alors qu'elle n'aurait pas dû l'être.]

Tu poursuis alors un travail de recherche classique dans ton domaine de prédilection, la géométrie algébrique, jusqu'en 2021. Après cette date, tu pars travailler comme chercheur dans l'entreprise Huawei au nouveau "centre Lagrange", un centre dédié aux mathématiques et à l'informatique théorique où sont menées des recherches de type académique. Ton centre d'intérêt principal reste une théorie mathématique dite des "topos de Grothendieck" qui permet de réaliser des ponts entre géométrie et logique, ainsi qu'entre des langages formels différents. Elle permet en particulier de transformer des problèmes de démontrabilité en des questions topologiques ; réaliser de tels passages serait intéressant pour l'élaboration de nouvelles formes d'outils d'Intelligence Artificielle.

Du point de vue des publications, bien sûr tu as publié un bon nombre d'articles scientifiques mathématiques... Mais je vais mentionner quelques ouvrages et articles qui ont trait aux questions d'éducation. En particulier, tu as dirigé un ouvrage collectif avec Liliane Lurçat dont le titre était *La Débâcle de l'école* (chez F-X de Guibert), en 2007. Tu as écrit en 2012 la préface d'un livre collectif *Le Collège unique, ou l'intelligence humiliée – La fin des utopies ?* toujours chez F-X de Guibert, puis un chapitre dans un livre collectif sous la direction de Philippe Nemo chez De Boeck Supérieur en 2017, *Quel lycée au XXI^e siècle ?*

On voit que la problématique de l'éducation est un de tes centres d'intérêt permanent. C'est pourquoi nous attendons avec impatience ton intervention.

Communication

D'après la présentation qui a été faite, il est clair que l'éducation est un grand souci pour moi, alors que je ne suis pas particulièrement qualifié pour en parler puisque je ne suis même pas instituteur. Je porte le titre de professeur, mais en fait je suis un professeur qui a surtout été un chercheur. Donc je parlerai plutôt en tant qu'ancien élève, également membre d'une famille principalement scientifique : nous sommes beaucoup de scientifiques et même de mathématiciens dans la famille, qui doit énormément à l'école, et qui y est donc très attachée, comme beaucoup de

personnes en France, particulièrement parmi celles que je fréquente. C'est à ce titre que je vais parler et également au titre de nombreux échanges avec des personnes qui ont une expérience bien plus profonde que la mienne, c'est-à-dire des professeurs enseignant vraiment dans de vraies classes avec de vrais élèves, y compris nombre d'instituteurs.

On m'a demandé de parler sur le thème de l'instruction scolaire : « Comment former des esprits libres dans le nouvel environnement des chemins de la connaissance ? ». Je précise tout de suite que ce titre m'a été proposé. Je ne l'ai pas choisi mais j'ai accepté de parler sur ce thème, parce que le titre est intéressant : comme vous le voyez, il est assez long et se termine par un point d'interrogation. En réalité, il en comporte d'autres qui sont implicites. Dans l'intitulé du titre, la question « Comment former des esprits libres ? » porte sur le *comment*, mais elle pose deux autres questions : est-ce qu'effectivement le but de l'instruction scolaire est de former des esprits libres, si oui pourquoi, et qu'est-ce que la liberté ? On voit ainsi tout de suite que s'interroger sur le sujet de l'instruction pose des questions philosophiques difficiles. Qu'est-ce que la liberté ? C'est une question qu'on se pose depuis des millénaires... Le mot existe, mais que signifie-t-il ? En même temps, il est intéressant que dans la situation où nous sommes au XXI^e siècle, on considère comme un objectif naturel et raisonnable de proposer à l'éducation de former des esprits libres. D'ailleurs le verbe « former » lui-même est intéressant, former c'est donner forme.

La deuxième partie de la question, ou en quelque sorte le contexte qui est posé dans la deuxième partie, est plus facile à comprendre et à expliciter. Le nouvel environnement des chemins de la connaissance, que j'ai commencé à l'expliciter dans la présentation écrite de l'exposé, est quelque chose qui nous est très familier. Ce contexte, c'est d'abord l'explosion des connaissances, qui a commencé il y a longtemps mais qui n'a cessé de s'accélérer, avec pour corollaire la spécialisation de plus en plus grande de tous les supposés détenteurs de la connaissance. A tel point qu'aujourd'hui n'importe quelle personne considérée comme un détenteur de la connaissance - un professeur d'université, un chercheur... - détient en fait très peu de connaissances en comparaison de tout ce qui existe. D'ailleurs, tout à l'heure, vous en avez eu une illustration dans la présentation qu'a faite Rémi Sentis, quand il a cité le titre du travail qui m'a valu une reconnaissance internationale, la correspondance de Langlands. Je suis sûr que, à vous dans cette salle, cet énoncé ne dit rien. Langlands est tout simplement le nom d'un mathématicien qui proposa un énoncé qui à l'époque était conjectural. Langlands s'est donné comme but de recherche d'essayer de démontrer cet énoncé qu'il avait imaginé et dont il s'était persuadé, et dont beaucoup d'autres mathématiciens du même domaine sont devenus persuadés rapidement, sans savoir le démontrer pendant des décennies et des décennies. Mais son nom est celui d'une personne connue seulement de quelques milieux universitaires très restreints. Et les termes de l'énoncé que Rémi Sentis a cité,

« correspondance de Langlands », « groupes linéaires », « corps de fonctions », sont des termes très spécialisés ; même parmi les mathématiciens, la majorité ne saurait même pas de quoi il s'agit. Tel est le résultat du développement explosif des connaissances.

Je suis en train de vous dire une chose importante, c'est que même parmi les mathématiciens, nous ne nous comprenons plus. Alors *a fortiori* la compréhension manque entre mathématiciens et physiciens, sans parler des biologistes qui sont encore beaucoup plus loin. D'ailleurs les physiciens non plus ne se comprennent pas mutuellement, ni les biologistes. L'expérience des mathématiciens est particulièrement aiguë parce que leur discipline est devenue extrêmement technique, donc qu'elle demande des années d'apprentissage et que les termes et les théories que l'on doit apprendre requièrent une très longue initiation. Si l'on n'a pas connu cette initiation pendant des années et des années, on ne peut absolument pas imaginer de quoi il peut s'agir. Cette situation est le résultat d'un approfondissement qui en lui-même est merveilleux, car il témoigne de la richesse du monde de la pensée auquel nous avons accès. Néanmoins cet approfondissement et cette explosion des connaissances créent un problème, puisque chacun ne peut apprendre qu'une partie toujours plus infime des connaissances existantes, et que la question peut se poser : à quoi bon apprendre telle ou telle connaissance, si justement cela ne représentera jamais qu'une infime partie de ce qui existe ? On a un océan en expansion constante : pourquoi en enseigner quelques gouttes ? Et d'ailleurs comment choisir ces quelques gouttes ? Vous le voyez, ces questions sont difficiles.

Rémi Sentis dans sa présentation a fait comprendre, d'abord par les titres d'ouvrages ou de préfaces qu'il a cités, que je suis extrêmement critique quant à l'évolution de l'éducation, et nous savons tous que notre société, les sociétés modernes, traversent une grave crise de l'éducation. Nous en percevons déjà un facteur, qui est l'explosion des connaissances : jusqu'au XVIII^e siècle encore, quelques esprits pouvaient être considérés comme des esprits universels, mais ensuite cela n'a plus été possible. Ou bien, à la fin du XIX^e siècle, quelques mathématiciens pouvaient encore être considérés comme dominant l'ensemble des branches des mathématiques, par exemple le Français Raymond Poincaré ; après, cela n'a plus été possible. Donc, dans cette situation-là, un doute est introduit.

Nous pouvons dire que dans ce doute sur la valeur de l'éducation, il y a une part spécifiquement moderne. Clairement, le monde moderne ou le monde contemporain ont un problème avec l'éducation, davantage que les sociétés passées, et ce problème a été identifié très tôt, par exemple, par Charles Péguy. Dans les premières années du XX^e siècle, en 1905-1906 je crois, nous avons à ce sujet un texte fameux de Péguy, génial comme toujours. Comme nous le savons tous, il est mort en 1914 à la bataille de la Marne ; or dans ce texte qui se situe avant la

Première Guerre mondiale, il parle déjà de la crise de l'éducation. Il dit quelque chose de très intéressant, à savoir que la société moderne ne sait pas enseigner. Et pourquoi ? Parce qu'une société qui enseigne est en fait une société qui s'enseigne elle-même, c'est-à-dire qu'en enseignant quelque chose on enseigne en même temps ce qu'on est en tant que société. Or pour pouvoir enseigner, il faut aimer ce que l'on enseigne. Mais, dit Péguy, la société moderne ne s'aime pas ; donc le doute n'est pas ici sur le contenu de la connaissance mais sur la société moderne même, telle qu'elle s'est développée.

Or Charles Péguy écrit en 1905, et depuis les choses n'ont fait qu'empirer. C'était d'ailleurs avant la Première Guerre mondiale, donc aussi avant la Seconde, c'est-à-dire avant des événements cataclysmiques qui ont encore beaucoup augmenté les raisons de douter de la modernité. Mais Charles Péguy avec sa prescience habituelle perçoit dès les premières années du XX^e siècle ce qui allait venir.

En fait, j'irai encore plus loin, et je dirai que dans notre civilisation, la question de la valeur du savoir est posée depuis beaucoup plus longtemps. Il y a même dans ses fondements une affirmation qui exprime la perception de ce que le savoir n'a pas une valeur absolue, ou qu'il est à mettre en balance avec d'autres choses. Je pense en particulier à cette phrase de l'Évangile où le Christ priant son Père dit : « *Je te bénis, Père, d'avoir caché aux sages et aux intelligents ce que tu as révélé aux petits et aux humbles.* » Cette phrase accompagne notre civilisation depuis 2000 ans. Il y a une autre phrase, pas tout à fait aussi canonique mais quand même importante, qui se trouve chez saint Augustin et dont j'ai pris connaissance parce qu'à un moment elle a été citée par Benoît XVI, une phrase extrêmement frappante : « *Le savoir rend triste* ». La phrase m'a d'autant plus marqué que je me suis dit, moi qui vivais dans le milieu académique, que oui effectivement il y a une forme de tristesse spécifique à ce milieu. Je me suis souvenu par exemple de mes grands-parents, qui étaient des personnes simples, avaient commencé à travailler à l'adolescence et n'avaient pas fait d'études supérieures, et qui avaient une qualité humaine et un bonheur de vivre que n'ont pas la plupart des membres du monde académique.

En même temps, nous savons que dans cette même civilisation qui s'interroge sur la valeur du savoir - non pas seulement aujourd'hui mais depuis beaucoup plus longtemps - on a quand même beaucoup enseigné. Par exemple, c'est notre civilisation qui a inventé les universités à partir du XII^e siècle, donc des institutions vouées au savoir, définies d'abord par un territoire que l'on déclare consacré au savoir et auquel on donne une autonomie, dans lequel par exemple la police n'a pas le droit d'entrer sans que les professeurs l'y appellent. L'autorité ce sont les professeurs, c'est-à-dire les détenteurs du savoir. Il est donc remarquable que notre civilisation ait inventé les universités, qui se distinguent des écoles d'enseignement antérieures, celles par exemple qui avaient

exister en Grèce, ou celles qui pouvaient exister dans le monde musulman – et cela d’abord par le nombre. En effet les universités sont dès le XIII^e siècle des institutions de masse ; la Sorbonne du XIII^e siècle accueille des dizaines de milliers d’étudiants venus de toute l’Europe. C’était absolument nouveau dans l’Histoire, autant que je sache. Et il est sûr que notre civilisation, justement à partir de la fondation des universités, n’a cessé d’accumuler les savoirs jusqu’au point où nous sommes aujourd’hui, qui est un état d’explosion des connaissances que les premiers universitaires du XII^e ou du XIII^e siècle n’auraient probablement pas pu imaginer. Et encore... je n’en suis pas sûr. Car il me revient autre chose, qui est la philosophie de la connaissance de saint Thomas d’Aquin, telle que je la comprends et l’interprète : le monde est infiniment riche, il est rationnel mais comme il est infiniment riche, on n’aura jamais fini de l’épuiser. En fait, cette philosophie de la connaissance est vraiment celle qui donne l’impulsion à la recherche de connaissances à partir de cette époque-là jusqu’à aujourd’hui. C’est l’idée qu’on n’aura jamais fini d’épuiser le réel, et que, en même temps, quand on cherche à comprendre, effectivement on comprend de mieux en mieux, c’est-à-dire qu’on accumule toujours de nouvelles connaissances. On ne rencontre pas de mur qui à un moment nous interdise d’explorer encore, qui nous bloque. On peut toujours aller plus loin, mais on n’a jamais épuisé le monde, et c’est pour cela d’ailleurs que les universités, dès leur fondation, ne sont pas vouées seulement à la transmission de connaissances établies, mais aussi à la recherche de nouvelles connaissances. C’est une caractéristique très importante, dont nous sommes encore héritiers. Les universités dont le modèle a été inventé au Moyen Âge sont devenues aujourd’hui des institutions parmi les plus importantes dans tous les pays de toutes les civilisations. Je voulais apporter ces éléments parce que vous voyez qu’il y a différentes choses qui sont en balance et en tension les unes par rapport aux autres.

De manière plus spécifique, il y a aujourd’hui de nouveaux éléments qui font partie de cet environnement des connaissances. C’est bien sûr Internet : Internet transforme cet immense océan de connaissances en expansion en une bibliothèque à laquelle on n’a pas un accès total, mais à laquelle on a en principe accès pour une large partie à partir d’appareils dont chacun peut disposer. Il y a là un paradoxe. On a des connaissances comme on n’en a jamais eu auparavant, et en même temps, en théorie, une grande partie d’entre elles sont accessibles simplement en tapant les touches d’un ordinateur. Sur vos écrans, vous pouvez voir s’afficher les connaissances ; par exemple, si vous voulez savoir ce que c’est que la correspondance de Langlands, vous allez pouvoir y accéder avec votre ordinateur. Je ne sais pas si cette lecture va beaucoup vous éclairer, mais en tout cas vous aurez accès à beaucoup de textes.

Puis pensons maintenant à un élément supplémentaire, qui est l’apparition il y a quelques décennies des moteurs de recherche, qui en quelque sorte suppléent l’absence de classification.

Vous savez que le problème des bibliothèques, c'est la classification des ouvrages ; quand on a une bibliothèque qui contient beaucoup de livres, assez rapidement on ne sait plus où ils sont. Je me rappelle avoir un jour dîné chez un essayiste connu qui a chez lui, m'a-t-il dit, à peu près 20 000 livres ; or parfois il veut en relire un et il ne sait plus où il est, donc il doit racheter le volume. Sans doute connaissez-vous le conte de Jorge Luis Borges, *La bibliothèque de Babel*, celui de la bibliothèque qui contient tous les livres possibles. C'est en fait un raisonnement mathématique. Si on borne la longueur des livres, on obtient un nombre fini de livres possibles. En théorie, dans une bibliothèque, on peut trouver tous les livres qui peuvent exister. Le problème, c'est comment classer les livres. Il y a tous les livres mais comment retrouver ceux qui nous intéressent ? Par exemple on veut démontrer quelque chose. La démonstration est certainement dans l'un de ces livres, mais il faut le trouver.

Alors, ce qu'on a élaboré à la place du classement, c'est une technique qui permet de rechercher des ouvrages, des éléments de connaissance, à partir de mots-clés. Ce sont les moteurs de recherche que vous connaissez. Ils valent ce qu'ils valent, mais tout le monde s'en sert tous les jours.

Dernièrement sont apparus des systèmes en un sens encore plus remarquables, ce qu'on appelle les *modèles larges de langage*, qui permettent d'interpoler les connaissances existantes, c'est-à-dire les textes existants. Il y a en effet ici quelque chose de très important à dire, qui est que toutes les connaissances prennent la forme de textes. Une science, c'est toujours un langage, même en mathématiques. Un texte de mathématiques c'est un récit, et même, comme j'ai envie de dire, un récit de voyage dans un paysage. Un paysage que l'on décrit avec des mots, des mots spécifiques que les mathématiciens appellent des concepts, des notions, qui ont été définis à un moment et dont le sens est connu de ceux qui ont appris ces définitions et en ont compris le sens. Ce sont toutes ces notions nouvelles qui, entrant par exemple dans le vocabulaire des mathématiques, permettent de décrire ces paysages. Et, pour continuer l'exploration, on a constamment besoin d'enrichir le vocabulaire. Même les mathématiques, contrairement à l'idée naïve que beaucoup s'en font, ne sont pas d'abord des équations, des signes cabalistiques, des formules, des calculs, ce sont principalement des textes. Vous pouvez bien sûr avoir une ou des formules dans un texte mathématique, ainsi que des calculs, mais ils devront être présentés. Cela signifie être enchâssés dans des textes beaucoup plus larges qui sont principalement constitués de mots, de phrases, de paragraphes, et qui sont structurés comme dans n'importe quelle science, et bien sûr comme n'importe quel texte littéraire. Parfois je dis de manière un peu provocante que les mathématiques, en particulier, font partie de la littérature. D'ailleurs, les mathématiciens emploient entre eux

l'expression de « littérature mathématique ». Cela désigne les articles, les livres qui existent dans cette discipline. Ils emploient ce terme, qui est très important, parce que ce sont des textes.

Ce que font les *modèles larges de langage*, c'est qu'à partir des textes existants ils constituent un système d'interpolation, par des procédés mathématiques en fait assez classiques. Il faut savoir que les mathématiques qui président à la constitution de ces modèles sont des mathématiques peu élaborées. Leurs principes sont simples et assez élémentaires au regard des mathématiques existantes. Il est vraiment incroyable qu'en définitive cela marche assez bien. Bien qu'il soit assez facile de trouver des limites de ces modèles, tout le monde s'amuse à jouer avec ceux qui existent et cela donne des résultats dont on peut être assez estomaqué. Ainsi, quand on leur pose une question, ils y répondent ; ils peuvent faire des erreurs, mais la réponse est quand même normalement constituée de phrases, et la plupart du temps elle a effectivement un sens. Or, en fait il n'y a aucune intelligence là-dedans. Il y a juste un système d'interpolation, et ce système d'interpolation c'est un peu l'image qu'on peut avoir (mais qui est plus qu'une image, parce qu'en fait c'est vraiment ça) d'un nuage de points. Quand nous étions au lycée et qu'on nous faisait faire des petites expériences, ça nous permettait de porter quelques points sur une page, et ensuite évidemment on était invité à tracer une courbe pour relier les points. La courbe, c'est l'interpolation. Pour les *modèles larges de langage*, c'est la même chose, c'est-à-dire que les textes existants deviennent des points, et comme il y a des centaines de millions ou des milliards de textes existants, cela donne beaucoup de points, et ces points permettent d'interpoler. Quand on est simplement devant une feuille de papier sur laquelle on a quelques points et qu'on voit par exemple qu'ils ont l'air d'être alignés, on a envie de mettre une droite. C'est un principe mathématique d'interpolation qui est très simple. Dans le cas des *modèles larges de langage*, l'interpolation sera beaucoup plus sophistiquée à réaliser, elle va exiger des calculs gigantesques, mais c'est une interpolation à partir des textes existants, donc c'est juste une manière d'intégrer les textes existants en construisant mécaniquement un système d'interpolation. J'insiste bien sur ce terme, il s'agit de connaissances humaines *existantes* et plus précisément de *textes existants*. Donc ces systèmes, pour construire leurs interpolations, ont besoin de textes existants, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas, ils ne vont pas écrire des textes tout seuls. Ils ont besoin d'être paramétrés à partir des textes existants. Alors, vous allez me dire : mais des textes existants, combien ? Aujourd'hui, on est déjà dans une situation où les meilleurs systèmes utilisent tous les textes existants, ce qui donne tout de suite une limite : on ne va pas pouvoir augmenter la quantité, puisqu'il y a tous les livres qui existent dans toutes les langues. Tout cela est numérisé, cela figure dans les disques durs d'ordinateurs, et vous allez paramétrer votre système à partir de tous ces textes qui existent. Donc cela n'a rien à voir avec l'intelligence humaine. J'ai dit tout à l'heure que nous les êtres humains ne pouvons apprendre

qu'une minuscule partie des connaissances existantes. Ces systèmes dits d'intelligence artificielle, mais qui en fait n'ont rien à voir avec l'intelligence humaine, vont au contraire être paramétrés en utilisant tous les textes qui existent, et à partir de là vont faire quelque chose qui n'a rien à voir avec de l'intelligence. Ça n'a aucun rapport. C'est juste un procédé mécanique d'interpolation dans lequel le fait que les textes en question aient un sens ou pas ne joue aucun rôle : ces systèmes ne comprennent rien !

Telle est la situation, et je pense qu'il est important de se la représenter. Une conséquence en est que ces systèmes ne peuvent pas exister sans nous. Or, j'ai vu récemment que des gens commencent à imaginer que les générations futures n'auront plus besoin d'apprendre à lire et écrire, puisque l'IA le fera à leur place. C'est faux. Pour que ces systèmes existent, ils ont besoin que nous écrivions. Ils ne vont pas se mettre à écrire tout seuls, encore une fois ils ne font qu'interpoler ce que nous, les êtres humains, nous écrivons. Mais néanmoins ils existent, et effectivement vous pouvez leur demander de traduire un texte ou de corriger son expression. C'est quelque chose que mes collègues et moi utilisons souvent, quand il s'agit d'écrire une lettre de recommandation pour quelqu'un, par exemple en anglais alors que nous nous écrivons mieux en français. Donc, on écrit la lettre en français et on demande à un système de la traduire en anglais. Parfois il faut corriger un petit peu la traduction, mais à part ces petites corrections, le résultat obtenu est meilleur que ce que nous aurions écrit. Mais pourquoi est-il meilleur ? Il est meilleur parce qu'il est réglé avec des paramètres qui sont des milliards de textes écrits en anglais ou en français et de traductions ; cela permet au système d'interpoler et finalement de donner une traduction meilleure. Simplement parce que, ayant été paramétré avec tous ces textes, il a un vocabulaire plus riche que nous. Il est important de bien comprendre cette situation.

Car c'est la situation où nous sommes, et dans cette situation on peut se demander : étant donné qu'on dispose aujourd'hui de ces systèmes, qu'est-ce qu'on doit enseigner ? Je vais vous citer une anecdote qui m'a été racontée par un inspecteur de l'Éducation nationale : il me répétait ce que lui avait dit un autre inspecteur. Cette conversation entre inspecteurs de l'Éducation nationale se situait il y a déjà quelques décennies, c'est-à-dire dans une situation de crise déjà aiguë, mais pas encore tout à fait aussi aiguë qu'aujourd'hui. L'autre inspecteur de l'Éducation nationale avait dit à mon interlocuteur : « ça fait des milliers d'années que des enfants apprennent à lire et à écrire, il serait temps qu'ils apprennent autre chose ». Vous voyez la conversation entre inspecteurs de l'Éducation nationale ! On peut être estomaqué qu'une telle question soit posée. Mais la question est révélatrice de ce qu'on est aussi dans une société qui cherche la nouveauté. Effectivement, mais qu'en est-il pour les enfants ? Est-ce qu'effectivement, génération après génération, il faut toujours enseigner la même chose aux enfants ou non ? En sachant que, bien sûr, ce que la génération

précédente aura appris, la nouvelle génération ne le saura pas de naissance... C'est bien là le problème. C'est bien pour cela que l'éducation est nécessaire. On apprend à lire, à écrire, et cela ne devient pas un caractère acquis pour la génération suivante !

Alors, quelle réponse donner, dans cette situation de crise que j'ai développée ? J'espère que vous avez compris à quel point nous sommes dans une crise grave. Mais ce n'est pas seulement que les responsables de l'éducation seraient devenus fous. C'est que de vraies questions se posent. Il y a une crise pour de vraies raisons objectives. Et donc dans cette situation, que faire, que dire ? Transmettre les connaissances, instruire, mais dans quelle perspective, et pour quoi faire ? Et d'abord qu'est-ce que cela veut dire, "connaissance" ?

A ce stade, je vais vous proposer une réflexion que j'ai trouvée sous la plume du mathématicien que j'admire le plus, qui m'a le plus influencé dans mes propres travaux : le mathématicien français Alexandre Grothendieck qui, dans un texte non mathématique, opère une distinction entre *information* et *connaissance*. Il propose le critère suivant. Il dit qu'une information c'est ce qu'on entend, mais qui ne nous touche pas, qui glisse sur nous comme l'eau sur les plumes d'un canard. Une connaissance est au contraire quelque chose qui nous transforme. Cette dichotomie suppose de distinguer entre l'objectivité de quelque chose qui est dit, et ce que cette chose opère ou peut opérer dans la personne qui la reçoit. Donc cela révèle la dualité, la polarité de l'objectif et du sujet. Vous voyez que ce qu'il y a derrière cette réflexion de Grothendieck, c'est que dans les deux cas, sur le plan objectif, il n'y a pas de différence entre connaissance et information, mais que la différence est dans l'effet produit sur la personne, ou le fait qu'il y ait ou non appropriation. Or, vous voyez qu'en fait c'était déjà dans le titre, non choisi par moi, qui avait été proposé : « Former des esprits libres ». Il s'agit bien de produire un effet intérieur, et là également le mot « esprit » est important. Nous avons parlé de cette situation d'accumulation des connaissances, de bibliothèques gigantesques constituées aujourd'hui dans les mémoires des ordinateurs, et aussi de ces systèmes d'interpolation improprement appelés intelligences artificielles. Nous avons parlé de tout ça, mais dans tout ça il n'y a pas d'esprit. L'esprit existe seulement chez les personnes, et néanmoins pour produire un effet sur les esprits, on doit passer par l'objectivité des connaissances. Cela également est une chose importante, fondamentale même dans l'éducation et dans tout ce qui est humain : presque toujours, pour produire un certain effet, on a besoin de passer par autre chose. Par exemple, pour « former des esprits libres », ce n'est pas la liberté qu'on va enseigner. D'ailleurs, l'école est un espace de contraintes, il faut s'asseoir, respecter une certaine discipline, écouter même quand on n'en a pas envie. Il faut apprendre, il y a des leçons, il y a des devoirs, il y a des contrôles. Ce n'est pas de la liberté, tout cela, et ce n'est pas la liberté en elle-

même qui est enseignée, même si effectivement c'est une proposition tout à fait sensée de dire que l'éducation vise à former des esprits libres.

Alors justement Grothendieck dit : « La connaissance, c'est ce qui nous transforme ». Mais qu'est-ce qui nous transforme ? Qu'est-ce qui nous forme le plus, nous les personnes humaines ? D'abord dans l'enfance, car évidemment on se forme beaucoup plus facilement dans l'enfance. Plus le temps passe, plus ça devient dur. Qu'est-ce qui nous est le plus fondamental et que nous recevons sous une forme objective ? Eh bien, je pense que je l'ai déjà dit, cela apparaissait dans tout ce que j'ai raconté : c'est le langage.

Donc je crois vraiment que c'est la première idée qui doit présider à toute conception d'un programme éducatif : l'école existe pour apprendre à lire, écrire, écouter, parler - le langage. Je l'ai rappelé tout à l'heure, même les sciences, même les matières techniques - on est dans un monde dominé par la technique, dominé par la science, où les sciences jouissent d'un prestige supérieur à celui de tous les autres types de connaissance - même les sciences, en réalité, sont constituées de langage. Si bien que, très concrètement, ce qui est le plus nécessaire à des étudiants qui commencent l'apprentissage de n'importe quelle science, c'est la maîtrise du langage. C'est d'ailleurs un témoignage que j'ai reçu de nombreuses fois. Par exemple de professeurs d'université en mathématiques ou en physique, me disant que le premier et le plus grave problème de leurs étudiants, c'est leur manque de connaissance du langage, à commencer par la grammaire. Par exemple, en mathématiques, vous dites « Soit un triangle ABC ». Pour comprendre cette phrase, il faut avoir appris ce que c'est que le subjonctif. Et en fait beaucoup d'élèves ou d'étudiants ne comprennent pas cette phrase faute d'avoir appris suffisamment la grammaire, parce que cette phrase n'est pas une phrase du langage courant. Elle demande d'avoir un rapport au langage plus réfléchi, et ce rapport réfléchi au langage s'appelle la grammaire. Donc lire, écrire, écouter, parler, ce n'est pas seulement pour les littéraires, c'est pour tous.

Je reviens à mon mathématicien préféré, Grothendieck, qui, se fondant sur son expérience de mathématicien, dit quelque chose qui va faire écho tout de suite pour vous tous comme pour moi. Il dit, je le cite textuellement, que « l'acte humain par excellence est l'acte de nommer ». Même si je suis sûr que vous y pensez déjà, je prends la peine d'explicitier l'écho produit avec le livre de la *Genèse* où Dieu, ayant créé l'homme, amène devant lui les animaux qu'Il a créés pour voir quel nom il va leur donner. Ainsi, la première activité humaine qui apparaît dans le livre de la *Genèse*, c'est de donner des noms aux animaux. L'homme nomme ce qu'il voit autour de lui, ce qu'il rencontre. Il y a cette idée incroyable que, dans l'acte de nommer, pour la première fois se manifeste une liberté humaine, puisque justement Dieu ne sait pas quel nom l'homme va donner aux animaux. En fait Dieu est curieux de voir quels noms l'homme va bien pouvoir inventer pour nommer ces animaux.

Etonnamment, quand le mathématicien Grothendieck parle de son propre travail mathématique, il ne se réfère jamais à l'Ancien Testament, ni à ce passage ni à aucun autre. Pourtant il décrit son travail de chercheur mathématique exactement dans les mêmes termes. Lui qui est mathématicien sait évidemment que nous ne décidons pas de ce qui est vrai et de ce qui est faux. Les mathématiques elles aussi sont très contraintes, bien plus encore que la discipline scolaire. Il n'y a rien de plus discipliné que les mathématiques : $2+2=4$. On ne peut pas *décider* que $2+2=4$. Du point de vue de l'exactitude on ne décide rien. Mais néanmoins il y a une liberté. Par exemple, quand on lit les textes mathématiques de ce mathématicien-là, on reconnaît tout de suite que c'est lui. Il y a une empreinte très personnelle, alors qu'il ne dit que des choses qui sont universelles, toutes démontrées. Si néanmoins l'on reconnaît le caractère personnel de ses écrits, c'est que ce caractère personnel s'est manifesté d'une certaine manière. Comment ? Par le langage, c'est-à-dire les nouveaux éléments de vocabulaire introduits. Ils sont indispensables car, en mathématiques plus encore qu'ailleurs, si on ne nomme pas les choses, on ne les voit pas. C'est par le langage que l'on apporte la lumière. Je vous l'ai dit, un texte mathématique est un récit de voyage. C'est un récit de description. On traverse lentement un paysage et on décrit ce que l'on voit, mais avec ici un élément supplémentaire qui est nécessaire pour voir les choses. Pour les décrire, on a besoin de les voir, mais pour les voir on a besoin de lumière, et la lumière c'est le langage. D'où d'ailleurs la difficulté : comment nommer ce que l'on n'a pas encore vu ? C'est pour cela qu'il est difficile de faire des mathématiques, d'introduire des mathématiques nouvelles.

Réaliser à quel point le langage est central constitue donc ma réponse, celle que je propose à la question posée : « Comment former des esprits libres ? ». Pour moi la réponse est absolument évidente : apprendre à lire, écrire, écouter, parler. Évidemment, suivant les âges, même apprendre à lire s'effectue à différents niveaux. Mais je pense très utile de penser que, non pas seulement en cours préparatoire, non pas seulement à l'école primaire, mais plus tard, on ne cesse jamais d'apprendre à lire. D'ailleurs c'est aussi une expérience qu'on peut faire même entre adultes. On se rend compte que quelqu'un est censé avoir lu un livre et qu'en fait non, en un sens il ne l'a pas lu. Ou alors nous-mêmes, nous prenons conscience que nous avons lu mais que, finalement, nous n'avons pas su lire – pas su lire vraiment. Donc lire, écrire, écouter, parler.

J'ai évoqué l'acte de nommer. Il y a autre chose de très important qui apparaît quand on présente les choses de cette manière, à savoir que nommer les choses, c'est les accueillir. Donc ça signifie que cela ne peut se faire que sur le fond d'une passivité et d'une réceptivité fondamentales. Il ne s'agit pas de se mettre à parler dans le vide de manière arbitraire. Il s'agit de nommer ce qui est, ce qu'on a sous les yeux. Grothendieck dit même : « ce qui attend d'être dit » ou « ce qui attend d'être vu ». Donc il y a cette idée de la réceptivité. J'ai dit "lire, écrire, écouter, parler". J'ai ajouté

“écouter”, parce que justement c’est une activité qui, plus encore que les autres, est principalement passive, qui suppose juste de prêter attention. Et là bien sûr, ce terme d’attention renvoie pour moi – et, j’en suis sûr, pour un certain nombre d’entre vous aussi – au fameux texte de la philosophe Simone Weil, *Réflexions sur le bon usage des études scolaires en vue de l’amour de Dieu*, où elle dit que finalement ce pour quoi les études scolaires ont la plus grande valeur spirituelle, c’est parce qu’elles aiguïssent l’attention. Donc j’invite chacun à relire ce texte de temps en temps.

Tout à l’heure j’ai dit : lire, écrire, écouter, parler. Quand je dis lire, je veux aussi dire relire : en fait il y a des textes qui méritent d’être relus un grand nombre de fois. Et c’est une chose à enseigner, vous le savez certainement mieux que moi, c’est une chose à apprendre aux enfants, parce que souvent le réflexe naturel c’est de penser : Oui, mais ça on l’a déjà fait ! On l’a déjà vu ! Ce n’est pas la peine de revenir dessus. En fait, si. Nous avons la chance qu’il existe des textes qui méritent qu’on y revienne sans jamais se lasser. Donc j’insiste sur ce caractère d’attention, une attitude de passivité fondamentale. Alors, vous allez me dire que le fait d’écrire est plus volontaire : nous nous affirmons nous-mêmes. Je vous répondrai par une courte citation, tirée justement de ce texte de Simone Weil, parce qu’elle va plus loin en quelque sorte, elle appelle à être passif et réceptif même dans l’acte d’écrire. Elle dit la chose suivante : « Attendre quand on écrit que le mot juste vienne de lui-même se placer sous la plume en repoussant seulement les mots insuffisants. » C’est assez incroyable parce qu’elle écrit cela comme philosophe, comme le très grand penseur du XX^e siècle qu’elle est ; mais Grothendieck, le plus grand mathématicien du XX^e siècle, de son côté a lui aussi exactement la même idée. Il insiste sur le fait que finalement il s’agit juste d’être réceptif. Les choses parlent, nous devons les écouter. Et le langage, notre langage, ce qui est vraiment constitutif de notre nature humaine, permet d’exprimer, de donner voix audible à ces choses.

J’ai parlé en faveur du langage, lire, écrire, écouter, parler. Je voudrais quand même terminer par autre chose, à savoir que, malgré tout, la maîtrise du langage comme toute maîtrise expose à un risque : ce risque est évidemment le risque du sophiste, ou le risque du langage qui devient son propre but ou qui sert à manipuler. Pallier ce risque introduit nécessairement l’idée d’une orientation qui fait cruellement défaut à notre société, l’orientation vers la vérité. Il ne s’agit pas de parler pour parler, d’écrire pour écrire ; En fait le langage donne un pouvoir. Une personne qui parle bien et s’exprime bien a une grande puissance, et une puissance dont on sait d’ailleurs par expérience historique à quel point elle peut être destructrice. Or l’orientation vers la vérité fait cruellement défaut à notre époque. S’il y a une chose qui distingue notre époque de celles qui l’ont précédé, c’est le quasi-abandon ou l’abandon explicite de l’orientation vers la vérité, d’ailleurs pour des raisons qu’on peut comprendre. Dans l’histoire les hommes se sont battus au nom de la vérité.

Par exemple en Europe dans les guerres de religion. Evidemment, cette mémoire-là est présente. On avait des conceptions différentes de la vérité et donc on s'est battu, on s'est entretué pour cela. Si bien que, par réaction, on a décidé de mettre entre parenthèses la question de la vérité. Jusque dans les milieux scientifiques, c'est une expérience que j'ai faite souvent. Celle de me trouver par exemple à déjeuner avec des collègues, dans mon ancien Institut, des collègues mathématiciens, ou physiciens théoriciens. Chaque fois que je prononçais le mot « vérité », cela provoquait des réactions hostiles de certains. Or je parle de mathématiciens, de physiciens, de théoriciens dont les travaux n'ont pas de sens si l'on n'admet pas qu'ils sont orientés vers la vérité. Tout à l'heure j'ai parlé des articles, des textes mathématiques, de physique théorique, des sciences. J'ai dit que ce sont toujours des textes. Il y a ce caractère fondamental, mais il y en a un autre. L'autre caractère fondamental, c'est que toute phrase écrite par un scientifique porte une prétention à la vérité. Mais ces mêmes personnes qui écrivent toutes ces phrases dont chacune porte la prétention de représenter, de figurer un élément de vérité, ces mêmes personnes ne veulent pas entendre le mot « vérité ». Donc il me semble que si l'on veut refonder l'éducation, il faut la centrer sur le langage dans ses différentes composantes, lire, écrire, écouter, parler, tout en gardant toujours l'orientation vers la vérité. Je termine par une citation très frappante, que tout le monde devrait connaître, et que peut-être vous connaissez tous, de l'encyclique *Fides et ratio* de Jean-Paul II, rédigée en étroite collaboration avec le Cardinal Ratzinger. C'est la phrase suivante : « *L'homme est l'être qui cherche la vérité.* »

Echange de vues

Marie-Joëlle Guillaume

Je voudrais vous poser une question au sujet de la mémoire. Aujourd'hui, on entend beaucoup dire qu'avec les moteurs de recherche qui nous permettent d'accéder instantanément à des connaissances, ce ne sera plus tellement la peine d'apprendre un certain nombre de choses, car elles nous seront données de l'extérieur. Ne parlons même pas des perspectives folles selon lesquelles on voudrait nous greffer dans le cerveau toute la mémoire du monde. Vous avez dit tout à l'heure, à propos de la connaissance, que la différence entre la connaissance et l'information, c'est que la connaissance est quelque chose qui nous touche et nous transforme intérieurement. Ne peut-on pas dire que la mémoire humaine, la mémoire de ce que nous avons vécu ou connu, nous constitue au point que prétendre simplement aller cliquer sur quelque chose pour retrouver cela est une diminution de l'humain ?

Laurent Lafforgue

Je suis entièrement d'accord. D'ailleurs, comment justifier d'apprendre par cœur des textes, par exemple d'apprendre par cœur des *Fables* de La Fontaine quand on est enfant ? Aujourd'hui effectivement ces *Fables* sont disponibles en un clic, mais depuis déjà plusieurs siècles elles se trouvaient dans les bibliothèques ; alors, pourquoi apprendre par cœur des *Fables* qui se trouvent déjà dans des livres qui eux-mêmes se trouvent dans toutes les bibliothèques ? C'est justement pour l'effet que cela produit sur la personne. C'est-à-dire que ces *Fables* sont magnifiques sur le plan du langage ; elles portent aussi des leçons bonnes à savoir, mais en tant que pur langage, elles sont absolument merveilleuses, et fascinantes déjà pour les enfants.

J'ai parlé tout à l'heure de l'importance de la maîtrise du langage, mais comment apprend-t-on la maîtrise du langage ? On l'apprend en particulier par des modèles, et des modèles que nous avons besoin de porter en nous. Un moyen évident de le faire, c'est d'apprendre par cœur des textes qui méritent d'être appris par cœur.

Rémi Sentis

Tu parlais d'écouter, c'est-à-dire prêter attention. Or le mot « attention » peut renvoyer à l'économie de l'attention qui s'est développée autour des réseaux sociaux et qui sous-tend toute la stratégie publicitaire sur ces réseaux. Tout y est fait pour capter l'attention de celui qui se connecte, et finalement pour la monnayer. Parce que, oui, l'attention est monnayée en argent. Souvent on la vend, on vend l'attention. N'y aurait-il pas là un défaut de notre société, puisque cette attention qu'il faut prêter à un texte, à une parole, nous est en fait parfois confisquée pour être vendue à des marchands du temple ?

Laurent Lafforgue

Je suis bien d'accord pour dire que sur Internet on a accès à beaucoup de choses apparemment gratuites, mais qui en fait ne le sont pas. Et en échange de ces choses, effectivement, nous donnons notre attention. Autrement dit, on est « distrait » au sens de Pascal et, justement, on est détourné de la possible transformation intérieure qui est peut-être le but de notre vie.

Pourquoi est-ce que le temps passe, pourquoi est-ce que nous vivons, où allons-nous... ? Si nous réfléchissons à cette question, la seule réponse possible c'est que nous devons parcourir un chemin, notre chemin, un chemin qui est nécessairement un chemin intérieur. Or nous en sommes détournés par les distractions, en particulier celles qui nous viennent des divers écrans. Ici d'ailleurs, je vais citer encore mon ami Grothendieck qui est très critique du monde moderne. La critique la plus aiguë qu'il exprime contre le monde moderne, c'est d'être un monde envahi par ce qu'il appelle

le « bruit », c'est-à-dire justement tout ce qui perturbe l'attention. Fondé sur son expérience des mathématiques, Grothendieck dit quelque chose de plus, qui va comme tout à l'heure vous rappeler tout de suite autre chose. Il dit que les choses nous parlent, que la réalité nous parle, et qu'elle attend que nous la disions par les mots, mais qu'elle nous parle, dit-il, « à voix basse ». Et plus ce que dit cette voix est important, plus la voix est basse, et donc plus nous devons prêter l'oreille, et plus notre ennemi est le bruit qui nous empêche d'entendre. Grothendieck a des expressions extrêmement fortes, je cite de mémoire : il parle d'« *un monde qui sombre dans le vacarme infernal de son propre bruit* ». C'est ainsi qu'il le perçoit, et il dit cela parce qu'il a fait l'expérience de l'importance de l'attention. Il dit par exemple que ce qui fait finalement la valeur du travail créatif, même d'un scientifique, d'un mathématicien comme lui, ce ne sont pas les capacités plus ou moins grandes qu'il aura reçues, ses talents, mais la qualité de son attention. Et ici, je peux compléter en disant que Simone Weil, que j'ai également citée, exprime une idée analogue : elle raconte que lorsqu'elle était adolescente, elle s'est sentie écrasée à un moment par les talents incroyables de son frère aîné André Weil, qui est en fait, je le signale, l'un des plus grands mathématiciens du XX^e siècle, quelqu'un pour qui, un peu comme Pascal dans son enfance, tout était facile. Il avait trois ans de plus qu'elle, et Simone Weil ne se trouvait pas du tout aussi talentueuse que lui. Elle a sombré alors dans le désespoir parce que, a-t-elle pensé, du fait de ses talents moindres, elle ne pourrait jamais entrer dans le royaume de la vérité. À tel point qu'elle écrit : « j'ai même pensé à mourir ». Et puis à un moment de cette crise qu'elle vivait, elle a été retournée. Je pense même que c'est ce qui a décidé de l'orientation de sa vie, quand elle s'est dit que l'important n'était pas d'être talentueux. L'important était d'aimer la vérité et de la rechercher ; si on aime et recherche la vérité, des vérités nous seront données. Dans ce même texte elle dit que, sans l'avoir jamais lu à l'époque, elle a pris conscience d'une réalité fondamentale qui correspond à la formule de l'Évangile : *à celui qui demande du pain il ne sera pas donné des pierres*.² Donc chez ces deux personnes, deux des plus grands penseurs du XX^e siècle, chacun dans son domaine, il y a cette même idée que, finalement, l'important est une attitude intérieure d'attention, de recherche de vérité – Simone Weil dit même d'*amour de la vérité* sans la connaître encore, de désir de la vérité. C'est très frappant, la convergence de ces deux penseurs qui ne se connaissent pas. Grothendieck a vécu plus tard, et je suis sûr qu'il n'a jamais lu Simone Weil. En fait, lui aussi parle de l'attention, et donc du danger qui lui est associé et qui est susceptible de nous faire perdre notre vie, le danger de ce qui perturbe notre capacité d'être attentifs.

2 « Quel est d'entre vous le père auquel son fils demande du pain, et qui lui remettra une pierre ? » Luc 11, 11.

Marie-Joëlle Guillaume

On pourrait presque dire notre capacité d'être contemplatifs, car il me semble que chez Simone Weil, il y a dans *Attente de Dieu* ce sens de la contemplation. D'une certaine manière, en suivant tout ce que vous avez dit, et qui est si important, sur le langage, ne pourrait-on pas considérer que l'envers du langage, c'est justement la capacité de contemplation ?

Laurent Lafforgue

Oui, tout à fait.

Joël Templier

Je pense que la liaison entre la connaissance et le résultat de la connaissance est un peu aujourd'hui un problème. Ce qui me frappe, c'est par exemple le fait que, dans certaines démocraties occidentales et aux États-Unis, les gens qui ont été élus ne sont pas forcément ceux qui ont le plus de connaissances. L'autre jour, c'est une anecdote, j'ai entendu à la radio un politique - un député, je crois - qui maîtrisait mal la grammaire et l'histoire, et l'on se moquait de lui. Cela dit, ce député a été élu à l'issue du premier tour des élections, donc avec une majorité absolue. On peut en déduire qu'il n'y a pas forcément besoin d'avoir ces connaissances pour agir pour le bien commun. Il me semble qu'aujourd'hui quand on parle du non-respect des élites, il s'agit un peu de cela : on se rend compte qu'il y a des gens qui savent beaucoup, mais que, derrière, cette connaissance n'est pas forcément consacrée au bien commun.

Laurent Lafforgue

Oui, tout à fait. Je pense par exemple que vous pouvez être un très bon dirigeant et ne pas être un savant, et même avoir peu de connaissances. En revanche, ce qui serait indispensable, mais qu'on n'a pas, c'est que tout soit orienté vers la vérité. Simone Weil dit en substance : l'important, ce n'est pas d'avoir beaucoup ou peu de connaissances. Grothendieck, qui est mathématicien, dit même qu'en fait ce n'est pas grave de faire des erreurs, les erreurs ça se corrige. Ce qui est vraiment important, c'est l'orientation intérieure. Par exemple dans son texte auquel je pense, il introduit une expression qui lui est propre. Je ne pense pas qu'elle soit employée par aucun philosophe : il parle de « l'état de vérité » d'une personne, et lui donne d'autres noms d'ailleurs comme « état d'ouverture » ou « état de rigueur ». Vous voyez qu'il cherche à nommer les choses, il introduit des noms pour cerner et faire comprendre ce qu'il perçoit. Donc il dit « état de vérité », mais également « état de rigueur » et « état d'ouverture ». Pour lui il est possible de dire une chose objectivement vraie sans être « en état de vérité ». Ce serait seulement le résultat d'un concours de circonstances

favorables. En revanche, on peut être « en état de vérité » c'est-à-dire orienté vers la vérité, désirant vraiment la vérité, et exprimer quelque chose qui objectivement est faux. Mais en fait, la deuxième situation vaut infiniment mieux que la première. D'ailleurs, si l'on est en état de vérité et qu'on continue à réfléchir, on va corriger les erreurs qu'on aura faites. Mais cette disposition-là, aujourd'hui, fait cruellement défaut, et elle fait cruellement défaut dans toute la société. Elle fait cruellement défaut chez les politiques, chez les journalistes, mais je pense qu'elle fait défaut chez eux parce qu'elle fait défaut chez tous.

Nicolas Aumonier

J'ai beaucoup apprécié votre description du travail mathématique comme un voyage descriptif. Ma question portera sur ce point. Russell dit que toute l'histoire de la philosophie est comme des notes en bas de page de la philosophie de Platon. Or dans le *Phédon* de Platon, au tout début du dialogue, au moment où on lui enlève ses chaînes, Socrate pose la question de savoir pourquoi il est là, et dit : comment pourrais-je savoir la cause de quoi que ce soit, moi qui ne sais même pas, lorsqu'on ajoute une unité à une unité, si le nombre deux provient de l'addition des deux unités, ou bien de l'engendrement de la seconde unité par la première. Autrement dit, l'addition provient-elle d'une juxtaposition spatiale, ou d'un engendrement ? S'explique-t-elle par la géométrie ou par l'embryologie ? Plus généralement, la suite des nombres, l'espace sont-ils juxtaposition ou engendrement ? Extraordinaire question de Platon.

La question que je souhaiterais vous poser en dérive. Lorsque, reprenant les travaux du P. Saccheri, Lobatchevski définit une droite parallèle à une droite donnée comme une droite limite entre celles qui coupent cette droite et celles qui ne la coupent pas, et constitue ainsi les mathématiques autres qu'euclidiennes, dont les mathématiques euclidiennes ne sont qu'un cas particulier, s'agit-il d'une description de quelque chose qui existe ou de quelque chose qu'il invente ? De quelque chose qui est produit par juxtaposition, ou bien par engendrement ? Si l'une des libertés de l'être humain est de nommer, nommer suppose-t-il de voir les essences, à la manière de Platon, ou bien d'inventer ?

Laurent Lafforgue

Votre question porte sur la nature des objets mathématiques, qui sont des objets de pensée... Alors, la réponse varie suivant les mathématiciens. Je dirais que la majorité des mathématiciens, de manière explicite ou implicite, sont platoniciens, c'est-à-dire qu'ils considèrent qu'il y a les choses en soi. La majorité des mathématiciens voient les choses de cette manière-là. Mais il me semble que Grothendieck que j'ai cité n'est pas platonicien. Grothendieck ne parle jamais d'invention, il parle

de découverte. La différence avec Platon, la différence avec la conception grecque de la contemplation des Idées, c'est que Grothendieck emploie, pour parler de sa recherche, de manière très originale, un vocabulaire qui est largement emprunté au vocabulaire de la vie. Autrement dit, pour lui les mathématiques ne sont pas un univers minéral merveilleusement beau, elles sont presque quelque chose de vivant. Tout à l'heure j'ai évoqué ce passage où il parle « des choses qui nous parlent ». Quand il dit cela, il pense d'abord aux choses mathématiques, c'est comme si elles avaient une âme. Par exemple, j'ai parlé de l'importance de la vérité, mais cette orientation vers la vérité, qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Evidemment, quand on est mathématicien, on peut penser que la vérité est d'abord et peut-être seulement l'exactitude : $2+2=4$ c'est exact, $2+2=5$ ce n'est pas exact. Bien sûr que Grothendieck a cette conception-là, les mathématiques doivent être exactes, c'est en quelque sorte le degré zéro de la vérité. Mais ce n'est que le début, et il y a pour lui des degrés supérieurs de la vérité. En effet, quel est pour lui le plus grand critère de la vérité en mathématiques – et, je pense, ailleurs aussi qu'en mathématiques ? De manière très surprenante, c'est la fécondité. C'est-à-dire que, par exemple, une nouvelle notion introduite va être d'autant plus vraie qu'elle va être plus féconde. Vous avez cité Lobatchevski, qui a introduit les géométries non-euclidiennes, et par la suite c'est devenu un sujet important des mathématiques. Donc ça veut dire qu'il a touché quelque chose de profondément vrai, qui attendait d'être mis au jour. Donc il me semble que cet accent mis sur la fécondité n'est pas proprement platonicien, à moins que peut-être je ne connaisse pas assez Platon pour le dire.

Général Ract Madoux

Je me permets deux petites questions : est-ce que vous faites un lien entre la baisse regrettable du niveau des étudiants et collégiens français en mathématiques depuis 20 ou 30 ans, et le fait qu'il est de plus en plus difficile de maîtriser un langage parce qu'il y en a au moins deux, la langue maternelle et puis maintenant l'anglais, et que finalement la connaissance implique de connaître plusieurs langages ? C'est ma première question. La deuxième question est un peu plus insolente : vous avez choisi de prendre beaucoup de références bibliques, chrétiennes etc., est-ce que vous seriez un des rares scientifiques à croire en Dieu, ou est-ce qu'il y en a d'autres ? Cela nous rassurerait beaucoup, parce que chaque fois qu'on nous dit que les scientifiques nient la création, nient ceci, nient cela, on reste profondément mal à l'aise.

Laurent Lafforgue

D'abord, le déclin de l'enseignement des mathématiques commence bien avant la période d'il y a 20 ou 30 ans. Mais il est vrai que le déclin de cet enseignement s'est accéléré décennie après

décennie, et d'ailleurs il est très lié au déclin de l'enseignement de la langue. Je l'évoquais tout à l'heure, mais particulièrement pour les mathématiques, la connaissance de la grammaire est extrêmement importante. L'apprentissage de la grammaire, c'est le premier apprentissage de la logique. Premier point ; et puis deuxième point, pour comprendre des textes mathématiques, pour écrire des textes mathématiques, on a besoin, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'un rapport sophistiqué au langage, un rapport structuré, qui s'appelle la connaissance de la grammaire. Pour ce qui est du choix des langues, il y a plusieurs choses à dire. Une chose très importante, c'est qu'on ne pense pas tout à fait de la même manière dans une langue ou dans une autre. Il n'est donc pas du tout indifférent que les mathématiques ou une autre science s'expriment uniquement dans une langue ou dans plusieurs. L'actuelle domination de l'anglais, comme ce serait le cas de toute autre langue, est une catastrophe pour la pensée humaine. On peut avoir l'impression que les mathématiques, c'est technique, et donc que peu importe la langue dans laquelle on s'exprime. Ce n'est pas vrai : par exemple les mathématiques en français, ce n'est pas tout à fait la même chose que les mathématiques en anglais, ou en allemand, ou en russe, ou en japonais. Donc je pense que la question de la diversité, d'un pluralisme linguistique dans les sciences, est une question très importante. Je signale d'ailleurs que ce mathématicien que j'ai tant cité, Grothendieck, dont la langue maternelle n'était pas le français (sa mère était allemande et son père était russe), a vécu en France seulement à partir de l'âge de 11 ans, c'est alors qu'il a appris le français. Or, quasiment toute son œuvre est en français, et plus qu'aucun autre il a permis que le français reste une langue internationale en mathématiques. Aujourd'hui encore, on peut écrire et publier en français quand on est mathématicien, et Grothendieck y a de fait puissamment contribué. Je signale aussi que, s'il a appris le français seulement à 11 ans, il l'écrit magnifiquement, comme un véritable écrivain. Et ce n'est pas du tout indépendant de sa créativité mathématique : lui-même ne se considérait pas par vocation comme un mathématicien, il se considérait comme un écrivain, c'était sa vocation, et avant lui celle de ses parents. Il est un écrivain qui fait des mathématiques et qui a fondé ses mathématiques sur son rapport au langage, qui a été un rapport extrêmement profond. Il y a aussi quelque chose d'important, qui est une leçon, dans le fait qu'il a commencé à apprendre le français seulement à 11 ans. Il a connu des conditions d'éducation difficiles, en particulier pendant la Seconde Guerre Mondiale. Il était né en 1928, ce qui veut dire qu'il avait 12 ans en 1940, 17 ans en 1945, donc qu'il a connu des conditions d'éducation extrêmement précaires et difficiles. Il n'a pas beaucoup lu, mais ce qu'il a lu, il l'a lu justement avec une attention très profonde, si bien que le petit nombre de livres qu'il a lus lui a suffi pour apprendre à écrire de manière admirable, et lui a donné ce rapport très profond au langage. Cet exemple particulièrement important illustre à quel

point le rapport entre le langage et une discipline scientifique comme les mathématiques est profond.

Il n'est pas indifférent non plus que jusqu'à la première moitié du XX^e siècle tous les grands hommes de science de l'Europe aient été formés d'abord par les humanités. C'est quelque chose qui manque aujourd'hui, d'ailleurs.

C'était pour répondre à votre première question.

Pour la seconde question, qui touche les scientifiques et la foi, il est vrai que la majorité des scientifiques ne sont pas croyants, tout au moins en France. Cela dit, il arrive d'y rencontrer des croyants... Pour reprendre ici encore mon exemple favori, Grothendieck est quelqu'un qui a été élevé par des parents anarchistes, révolutionnaires, qui l'un et l'autre avaient rejeté leurs traditions religieuses. Il a donc reçu une éducation de grande hostilité à toutes les religions, et néanmoins de manière progressive au fil des années, il s'est mis à chercher Dieu.

Il est difficile de dire s'il l'a trouvé, mais c'est devenu en quelque sorte son sujet de préoccupation principale, et donc une recherche qu'il a menée seul, c'est-à-dire indépendamment de toute tradition religieuse, en lisant des textes religieux, particulièrement des textes de grands mystiques, sainte Thérèse d'Avila ou d'autres, mais en dehors des religions instituées, ce qui a constitué une limite. A mon avis, il est probable qu'il serait allé plus loin si son éducation ne l'avait pas prévenu contre les religions. Pour moi, c'est un exemple : l'un des plus grands scientifiques de l'histoire, simplement parce qu'il a fait l'expérience d'une pensée profonde, parce qu'il a vraiment voulu la vérité, s'est mis à chercher Dieu.

Pierre Deschamps

Je voudrais revenir sur la première question de notre ami Général. J'ai bien compris et j'ai bien apprécié que vous résumiez la finalité de l'instruction ou de l'éducation au langage, c'est-à-dire lire, écrire, écouter, parler... Cependant n'y aurait-il pas un risque, en se focalisant sur ces quatre verbes et sur le mot « langage », que justement les mathématiques passent au second plan ? Je sais bien que vous dites que les mathématiques sont un langage, mais est-ce que ça ne vaut pas la peine, tout de même, de davantage les citer et les mettre en avant dans les exigences du parcours éducatif ?

Laurent Lafforgue

Bien sûr, quand j'ai dit "langage", je ne l'ai pas entendu dans un sens restrictif. On peut essayer de définir les mathématiques par un type particulier de rapport au langage : qu'est-ce qui distingue les mathématiques par exemple de toutes les sciences ou du langage courant ? C'est le fait que dans les autres sciences, les sciences de la nature ou dans le langage courant, les mots désignent les

choses, mais qu'on ne peut pas dire qu'ils les contiennent. Si je dis par exemple « bouteille en plastique », vous comprenez ce que je dis, parce que vous avez déjà vu beaucoup de bouteilles en plastique. Ce n'est pas parce que vous avez vu une définition formelle de la notion de bouteille en plastique. Alors que ce qui est proprement mathématique, c'est ce que le langage peut exprimer de manière infiniment précise, avec une précision absolue. C'est-à-dire qu'on pose une définition, et cette définition est suffisante pour enfermer la chose, à tel point qu'ensuite tout ce qu'on va en déduire par des démonstrations consistera en quelque sorte à expliciter les conséquences nécessaires de cette définition, souvent en combinaison avec d'autres définitions. On est à l'intérieur du langage, donc je pense qu'on peut justifier l'enseignement des mathématiques en disant qu'il représente une modalité propre et très importante de rapport au langage, celle où le langage ne fait pas que désigner, mais où il a la possibilité de contenir ce dont il parle. C'est quelque chose de vraiment étrange et qui mérite qu'on le cultive, même si par ailleurs, moi mathématicien, je ne considère certainement pas qu'à l'école primaire, et même après au collège, au lycée, l'enseignement des mathématiques soit le plus fondamental. Le plus fondamental, c'est vraiment l'enseignement de la langue.

Jean-Dominique Cailles

La vérité ne serait-elle pas un des moyens de former des esprits libres et pourquoi serait-elle tant refusée par le monde ? Et pourriez-vous nous démontrer que le jour où les hommes vont comprendre que la vérité est efficace, qu'elle est créatrice de valeurs, alors on pourrait peut-être sortir de l'ornière dans laquelle notre monde semble s'être enlisé ?

Laurent Lafforgue

Pour ce qui est de l'efficacité, en fait on est aujourd'hui dans une situation où tout le monde est bien convaincu de l'efficacité des sciences et des techniques. Elles ont transformé le monde, et l'on s'est rendu compte que ce développement des connaissances, qui d'abord avait commencé par amour de la vérité, est progressivement devenu intéressé. Ce n'est plus la vérité qu'on cherche, c'est le pouvoir, donc le problème n'est pas, à mon avis, qu'on n'est pas convaincu de l'efficacité des sciences et des techniques, c'est qu'en un sens on n'en est que trop convaincu. En fait on est intéressé seulement par cela. Donc, encore une fois, on cherche le pouvoir plus que la vérité.

Alors, pour moi, la correction à opérer, c'est justement de revenir au souci de la vérité. Tout à l'heure, j'ai parlé de la création des universités. Les universités ont été créées comme lieux de recherche de vérité, mais elles sont devenues, elles sont aujourd'hui des lieux de création de savoir, et de savoir qui donne un pouvoir. En même temps, il y a une réalité derrière, c'est-à-dire qu'il est

vrai que le développement des connaissances donne davantage de prise sur le réel. Il y a cette expérience qui est faite que même les mathématiques, qui ont pour objet des éléments de pensée, donnent un pouvoir incroyable sur le monde. Dans les premiers siècles des universités, et même dans les premiers siècles du développement de la science moderne, personne n'aurait pu imaginer qu'on acquière un tel pouvoir. Quand Galilée dit « *Le monde est écrit en langage mathématique* », il n' imagine pas les conséquences de ce qu'il est en train de dire ! Donc la difficulté, c'est de retrouver le souci de la vérité. Mais pourquoi est-ce difficile ? Il y a d'une part, comme on le disait tout à l'heure, le bruit, les distractions, mais il y a aussi une cause intérieure, qui encore une fois est parfaitement nommée par Grothendieck. Il dit d'abord qu'une connaissance véritable, c'est quelque chose qui nous transforme, mais il dit quelque chose de plus, il dit que toute transformation intérieure fait mal. C'est là quelque chose d'absolument fondamental, très difficile à admettre dans le monde moderne occidental : on ne peut faire l'économie de la souffrance. Les transformations intérieures font mal. C'était tellement important pour Grothendieck ! Je trouve l'anecdote suivante assez révélatrice. Dans les dernières années de sa vie, un jeune mathématicien qui venait de passer sa thèse a voulu aller le voir dans sa lointaine retraite – il s'était retiré dans un petit village au pied des Pyrénées, dans un total isolement. Il vivait en ermite, et ce mathématicien a eu la chance de pouvoir le rencontrer pour parler avec lui. Ils ont conversé quelques minutes, puis à la fin le jeune mathématicien lui a dit : « je vais vous écrire ». Alors Grothendieck lui a répondu : « écoutez, si je reçois votre lettre, je vous répondrai si en vous lisant je comprends qu'écrire cette lettre vous a fait mal ». Tout à l'heure j'ai dit qu'un critère de vérité c'est la fécondité, or là on peut en distinguer un autre : marcher dans le chemin de la vérité signifie souffrir. Et cela, évidemment, personne ne le veut, nulle part, à aucune époque, on veut toujours éviter la souffrance. Mais je pense que cette idée qu'exprime Grothendieck est profondément étrangère à notre monde occidental d'aujourd'hui.

Père Jean-Christophe Chauvin

En parlant d'état de vérité vous n'êtes pas très loin de ce qu'on appelle l'état de grâce ; en tout cas, il y a un lien. Je voudrais revenir sur le thème « comment former des esprits libres ? ». Vous nous avez dit que les anciens avaient été formés par les humanités, et vous l'avez regretté. En tout cas aujourd'hui il n'y a plus tellement d'humanités. Vous avez parlé aussi de vos grands-parents qui n'avaient pas reçu beaucoup d'instruction, mais qui avaient acquis par eux-mêmes différentes choses, une valeur humaine. Est-ce qu'en ce sens, il ne faudrait pas revenir aux humanités, ou bien qu'est-ce qui, selon vous, a apporté à vos grands-parents ces choses qui semblent manquer aujourd'hui ?

Laurent Lafforgue

Ce sont là deux questions différentes. Réintroduire les humanités, moi je le voudrais beaucoup. Ce n'est pas le chemin qui est pris, mais bien sûr je pense qu'on en manque cruellement. Par exemple, l'idée que les sciences sont d'abord des techniques est dominante dans le monde aujourd'hui, et de ce fait on a une énorme production scientifique technique, mais dans laquelle il n'y a pas beaucoup de pensée. Les scientifiques qui avaient été d'abord formés par les humanités savaient ce que signifie penser, et donc les théories scientifiques qu'ils développaient étaient des pensées ; c'est une chose qui fait cruellement défaut à la science d'aujourd'hui, toutes disciplines confondues, en tout cas en mathématiques je peux vraiment le dire.

D'autre part, il y a le fait que tout le monde n'est pas appelé à devenir intellectuel. La phrase qu'on trouve dans l'Évangile prononcée par le Christ, et que j'ai rappelée tout à l'heure, a un effet très nécessaire pour les intellectuels, pour les universitaires. Elle consiste à les rappeler à une certaine humilité, ce dont ils ont grand besoin, parce que la tentation est grande, quand on a beaucoup de connaissances, quand on est reconnu, quand on est un professeur d'université, de se croire supérieur. Lorsqu'on tombe sur cette phrase de l'Évangile, cela instille un certain doute.

Séance décembre 2024

L'éducation affective et sexuelle : quel bien en attendre ?

Dangers à éviter, prudence à exercer

Dr. Sophie Dechêne et Olivia Sarton

Présentation ³

Le contexte de cette séance est l'annonce par le ministère de l'Éducation nationale d'un programme officiel d'éducation à la vie affective et sexuelle à l'école devant être examiné par le Conseil supérieur de l'éducation puis publié avant la fin du premier trimestre. Le sujet est devenu enfin un véritable sujet de société, depuis notamment que l'ancien ministre délégué, Alexandre Portier, l'a vivement critiqué lors d'une séance de questions au gouvernement. Je dis « enfin devenu un sujet de société », parce que jusqu'à présent les opposants étaient considérés comme une minorité qui ne représentait rien, et le projet ne faisait pas vraiment débat. Désormais, c'est le cas, et c'est un premier progrès. Ce programme est défendu, par ceux qui le promeuvent, comme une nécessité pour lutter contre les violences sexuelles subies par les enfants, pour réparer les dégâts de la pornographie, pour éradiquer les inégalités entre garçons et filles, etc. Pourtant, ces bonnes intentions ne justifient pas n'importe quel contenu et, en particulier, ne justifient pas d'évincer les parents, de ne pas suffisamment tenir compte de l'âge des enfants et de leur maturité (ou plutôt de leur manque de maturité), ni de promouvoir l'idéologie du genre auprès des élèves. S'il apparaît qu'en effet les enfants et les adolescents doivent être éduqués en matière affective et sexuelle, il reste à discerner, pour leur bien, de quelle manière.

C'est dans ce contexte que nous avons le plaisir de recevoir Olivia Sarton et le Dr Sophie Dechêne.

Olivia Sarton est avocate de formation, elle a exercé pendant treize ans au Barreau de Paris en droit social, avant de rejoindre il y a cinq ans *Juristes pour l'enfance* dont elle est aujourd'hui la directrice juridique ; elle est par ailleurs assesseur au tribunal pour enfants. Son expertise est demandée par de nombreuses structures, récemment l'ADDEC ou des structures de protection de l'enfance, sans oublier sa participation régulière aux travaux parlementaires. Elle compte à son actif de nombreuses publications dont un ouvrage intitulé *PMA, ce qu'on ne vous dit pas*, paru chez Téqui en 2018.

Sophie Dechêne est mariée et mère de 5 enfants ; docteur en médecine à l'Université catholique de Louvain, elle est pédopsychiatre, et elle exerce à côté de Louvain-la-Neuve et dans le

³ Par Aude Mirkovic, membre de l'AES

Hainaut en Belgique. Grande spécialiste de la prise en charge des mineurs en questionnement de genre, de la surexposition aux écrans des enfants et adolescents, de l'influence des discours sociaux sur la santé mentale des enfants et adolescents, elle publie et intervient régulièrement sur ces thèmes. Nous la remercions de nous permettre de partager ton expertise en la matière.

Communication d'Olivia Sarton

Depuis plus de deux années maintenant, nous sommes tenus en haleine par l'imminence de la publication d'un programme sur l'Education à la Vie Affective, Relationnelle et à la Sexualité (EVARS), dont la dernière ministre de l'Education nationale nous annonce l'achèvement pour ce premier trimestre 2025 et une entrée en vigueur en septembre prochain.

Les débats sont âpres et se réduisent malheureusement une nouvelle fois à des postures idéologiques, des réductions *ad hitlerum* ou peu s'en faut pour les voix critiques du projet de programme, le refus d'une majorité de la classe politique d'accueillir avec bienveillance les appels à la prudence émanant d'associations, parents, médecins, ainsi qu'une présentation de la mise en œuvre de cette EVARS comme LA SOLUTION aux maux de notre époque - patriarcat, violences sexuelles, physiques, sexistes, harcèlement sexuel, accès des mineurs à la pornographie etc.⁴

Toute cette agitation donne l'impression que le sujet est quasi-nouveau alors qu'il n'en est rien.

1. L'information et l'éducation sexuelle

Elles ont fait leur entrée au sein de l'école (collège et lycée) en 1973 (circulaire Fontanet du 23 juillet 1973)⁵. La circulaire avait multiplié les précautions et garanties tenant au rôle et à l'information des familles, au respect des consciences quant au choix des formateurs. Les séances n'étaient pas obligatoires et étaient organisées en dehors du temps scolaire.

A partir de 1996 (circulaire n°96-100 du 15 avril 1996), l'éducation à la sexualité est devenue obligatoire, à raison de séquences de deux heures au minimum par an à partir de la classe de 4ème.

⁴ Tribune de Jean-Baptiste Chatillon, directeur général des apprentis d'Auteuil le 13 janvier 2025 : <https://www.nouvelobs.com/societe/20250113.OBS98925/education-a-la-vie-affective-relationnelle-et-sexuelle-les-jeunes-la-demandent-nous-la-leur-devons-l-appel-de-la-fondation-des-apprentis-d-auteuil.html>
Avis et Rapport du CESE « Éduquer à la vie affective, relationnelle et sexuelle », septembre 2024, <https://www.lecese.fr/travaux-publies/eduquer-la-vie-affective-relationnelle-et-sexuelle>

⁵ « Il est nécessaire du fait de la civilisation ambiante, de l'évolution des modes de vie, du recrutement mixte des établissements (...) de substituer à une formule dépassée d'éducation protectrice une formule nouvelle, reposant d'une part sur la maîtrise de l'information et d'autre part, sur l'éveil de la responsabilité. C'est dans cette double perspective que l'école en association avec les familles peut contribuer à prémunir les jeunes contre les dangers de l'ignorance et à les aider à accéder à un comportement responsable ».

En 1998 (circulaire n°98-234 du 19 novembre 1998), une réécriture a fixé des objectifs comme « comprendre qu'il puisse y avoir des comportements sexuels variés et développer l'esprit critique à l'égard des stéréotypes en matière de sexualité ».

En 2001, la loi du 4 juillet 2001 relative à l'IVG et à la contraception a fait entrer l'information et l'éducation à la sexualité dans le Code de l'éducation, dans les écoles, les collèges et les lycées à raison d'au moins trois séances annuelles et par groupes d'âge homogène (art. L. 312-16). De nouvelles circulaires ont suivi : 17 février 2003, 1er décembre 2003, 12 septembre 2018. S'y sont ajoutés également des documents de stratégie nationale de santé sexuelle (2021-2024 ; 2017-2030)⁶.

Cette éducation doit atteindre tous les élèves, de l'école élémentaire au collège et lycée, scolarisés dans des établissements publics ou des établissements privés sous contrat, à l'exclusion des enfants scolarisés en maternelle.

Mais malgré des objectifs fixés pour que « 100% des jeunes aient reçu une éducation de qualité à la sexualité tout au long de leur cursus », il a été constaté à plusieurs reprises que l'effectivité des séances d'éducation à la sexualité était très inégale selon les établissements scolaires. L'analyse de terrain semble montrer qu'elle est assez mal dispensée dans les établissements publics, alors que dans le privé, des éducateurs en EVARS interviennent régulièrement depuis longtemps au collège et au lycée, sans se limiter à la seule sexualité mais en replaçant celle-ci dans une éducation d'abord affective et relationnelle. En 2010, le SGEC avait publié un texte « L'EVARS dans les établissements catholiques d'enseignement » faisant référence pour cette éducation à « la vision chrétienne de l'anthropologie » et « l'inscrivant dans une éducation plus large à la relation »⁷. Ce contraste public-privé est passé sous silence, sauf lorsqu'il est reproché aux établissements privés une transmission passéiste voire obscurantiste⁸.

Le mouvement *#MeToo* conjugué au développement important d'une politique en faveur des personnes LGBTQIA+, avec la sacralisation de l'idée d'autodétermination de chacun et peut-être la recherche d'un nouveau souffle pour des associations militantes⁹ semblent avoir suscité l'idée que le caractère obligatoire de l'éducation à la sexualité serait mieux honoré par l'élaboration d'un programme.

C'est ainsi qu'après une énième circulaire sur le sujet (circulaire du 30 septembre 2022), le ministre de l'Éducation¹⁰ a saisi le *Conseil Supérieur des Programmes* au mois de juin 2023. Après une consultation des organisations de la société civile intéressées (dont *Juristes pour l'enfance*) menée à

⁶ https://solidarites-sante.gouv.fr/IMG/pdf/strategie_nationale_sante_sexuelle.pdf ; https://sante.gouv.fr/IMG/pdf/feuille_de_route_sante_sexuelle_16122021.pdf

⁷ <https://enseignement-catholique.fr/wp-content/uploads/2016/09/EARS.pdf>

⁸ Cf. accusations polémiques portées contre le lycée Stanislas en 2024, le lycée Sainte Croix de Neuilly en 2017

⁹ https://www.corevih-na.fr/sites/default/files/public/2023-11/LIVRE_BLANC_DP_WEB.pdf

¹⁰ Alors Pap Ndiaye

l'été et l'automne 2023, le CSP a rendu sa copie [...] le texte sera analysé en Conseil Supérieur de l'Education en janvier 2025.

2. Une éducation nécessaire mais surchargée de trop d'attentes et idéologisée.

Qu'une éducation des enfants et des jeunes soit nécessaire, et qu'elle ne puisse pas se limiter au champ de la sexualité mais qu'elle doive englober la vie affective et relationnelle, est une vision aujourd'hui à peu près partagée.

Outre les arguments de bon sens développés dès la circulaire de 1973 ou dans le texte du SGEC de 2010, la complexité de notre monde contemporain et le constat de l'exposition large des enfants et adolescents à une hypersexualisation de la société, voire à sa pornification¹¹ justifient le fait de leur offrir des clés de compréhension et de discernement.

Et les parents doivent être épaulés dans ce domaine.

Pour autant, les attentes qui pèsent aujourd'hui sur la mise en place de l'EVARS sont de l'ordre du fantasme. Ainsi, on attend de l'EVARS qu'elle protège les enfants et les jeunes des effets négatifs de la pornographie, des violences sexuelles imposées par des adultes ou par d'autres mineurs, d'autres types de violences (verbales, physiques, harcèlement, etc.), qu'elle réduise le nombre d'IVG etc.

L'EVARS semble être alors un recyclage bien commode d'une éducation déjà au moins partiellement dispensée depuis des années, pour éviter de prendre de vraies mesures impliquant de privilégier l'intérêt de l'enfant sur celui des adultes.

→ S'agissant de la pornographie¹², alors que le Code pénal sanctionne depuis 1994 l'exposition des mineurs à la pornographie et que des lois et textes réglementaires imposent de mettre en place des mesures interdisant l'accès des mineurs aux sites pornographiques¹³, la mise en place des outils est très longue, et une large majorité d'enfants et de jeunes est toujours exposée à ces contenus toxiques¹⁴. Certes, depuis le 11 janvier 2025, l'ARCOM peut maintenant mettre en demeure les sites de se conformer à leurs obligations. Mais lors de la

¹¹ Cf. Gail Dines qui emploie le terme de « société pornifiée »

¹² Article 227-24 du Code pénal : « Le fait soit de fabriquer, de transporter, de diffuser par quelque moyen que ce soit et quel qu'en soit le support un message (...) pornographique, y compris des images pornographiques impliquant un ou plusieurs animaux, (...) soit de faire commerce d'un tel message, est puni de trois ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende lorsque ce message est susceptible d'être vu ou perçu par un mineur. (...) Les infractions prévues au présent article sont constituées y compris si l'accès d'un mineur aux messages mentionnés au premier alinéa résulte d'une simple déclaration de celui-ci indiquant qu'il est âgé d'au moins dix-huit ans.

¹³ Loi n°2020-936 du 30 juillet 2020 visant à protéger les victimes de violences conjugales ; Décret n°2021-1306 du 7 octobre 2021 relatif aux modalités de mise en œuvre des mesures visant à protéger les mineurs contre l'accès à des sites diffusant un contenu pornographique ; Loi n°2024-449 du 21 mai 2024 visant à sécuriser l'espace numérique (loi SREN)

¹⁴ <https://www.village-justice.com/articles/protection-des-mineurs-contre-acces-pornographie-des-petits-pas-consolider,51248.html>

première réunion du groupe de travail chargé de suivre la mise en conformité des sites sur la vérification de l'âge qui s'est tenue le 10 janvier¹⁵, aux dires de l'un des participants à la réunion, ce n'est pas la question de la protection de l'intérêt de l'enfant qui était au centre, mais celle des adultes et des intérêts financiers de ces sites.

Pourtant, la nocivité de la pornographie n'est pas liée au seul fait qu'elle serait vue par des enfants. Deux rapports politiques majeurs ont dénoncé les ravages opérés par la pornographie dans notre société. Celui du Sénat en 2022 « Porno : l'enfer du décor » a mis en exergue le système de violences envers les femmes érigé en norme par l'industrie du porno¹⁶. Celui du Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes en 2023 sur la porno criminalité¹⁷ s'orne sur sa page de garde d'une citation formant résumé du rapport¹⁸ : « Le discours pornographique fait partie des stratégies de violence qui sont exercées à notre endroit, il humilie, dégrade, il est un crime contre notre humanité¹⁹ ».

Ces rapports traduisent dans le champ politique les travaux de recherche menés pour dénoncer les méfaits de la pornographie pour tous, notamment en France par la chercheuse et psychologue clinicienne Maria Hernandez-Mora, qui a publié en 2024 sa thèse sur « Pornographie en ligne et processus addictifs²⁰ ». Mme Hernandez-Mora est spécialisée dans la prise en charge de personnes ayant développé une addiction à la pornographie.

L'éducation « à la vie affective, relationnelle et à la sexualité » sera bien impuissante à lutter en particulier contre la culture du viol diffusée par la pornographie, même si les jeunes y sont exposés plus tardivement. La diffusion continue de cette culture constitue une injonction contradictoire, et dans ces conditions l'explosion de la courbe des violences sexuelles n'est pas près de s'arrêter²¹.

→ En ce qui concerne les agressions sexuelles sur mineurs, l'Education nationale elle-même est consciente des limites de l'éducation à la sexualité pour la prévention des agressions, et même des effets potentiellement indirectement culpabilisants de cette éducation puisqu'elle écrit dans une fiche Eduscol²² : « Un enfant, même averti, sera le plus souvent dans l'impossibilité de s'opposer à un adulte déterminé et se sentira par conséquent coupable puisqu'il n'a pas

¹⁵ <https://www.leparisien.fr/societe/sites-pornos-la-verification-de-lage-desormais-obligatoire-sous-peine-de-blocage-11-01-2025-TOZ3IXGYDRFFZBHLNEBQXNBCEA.php>

¹⁶ Rapport « Porno : l'enfer du décor » : <https://www.senat.fr/rap/r21-900-1/r21-900-1-syn.pdf> et <https://www.senat.fr/rap/r21-900-1/r21-900-1.html>

¹⁷ https://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/hce-synthese-rapport_pornocriminalite27092023.pdf

¹⁸ Citation de Monique Wittig

¹⁹ https://haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/hce-vio-rapport_pornocriminalite-v11-bdef.pdf

²⁰ <https://lpps.u-paris.fr/annuaire/maria-hernandez-mora-ruiz-del-castillo/>

²¹ <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/3-homicides-par-jour-1000-agressions-en-2024-la-delinquance-toujours-au-plus-haut-20250113>

²² fiche thématique Education à la sexualité n°2. ://eduscol.education.fr/document/9611/download

été en mesure d'éviter les violences si elles adviennent. On ne peut nier l'importance de la mise en garde des enfants contre les agissements de certains adultes. Néanmoins ils ne peuvent être les seuls responsables de leur propre protection ».

Les analyses des experts corroborent la réalité des limites de l'éducation à la sexualité par rapport à l'objectif de prévention des violences sexuelles, notamment intrafamiliales, compte-tenu de l'âge des victimes. Ainsi, s'agissant de victimes de violences sexuelles à caractère incestueux recensées entre 2016 et 2018, 53% avaient moins de 4 ans, et 22% avaient entre 5 et 9 ans²³. De surcroît, selon l'association *Mémoire et traumatologie*, « le fait d'avoir parlé n'a entraîné aucune conséquence, seuls 8% des petites victimes ont été protégées, l'agresseur n'est éloigné de la victime que dans 6% des cas²⁴ ».

L'éducation à la sexualité pourrait alors seulement, selon les supports et modes d'intervention retenus, faciliter éventuellement la dénonciation des abus commis. Mais cette dénonciation ne résoudra pas toutes les difficultés. D'une part, les professionnels du droit alertent sur le recueil de la parole de l'enfant dans le cadre de situations d'abus sexuels. Ce recueil devrait être effectué seulement par des spécialisés formés (notamment au protocole NICHD) dans des lieux spécialisés, de manière à préserver le recueil par la suite d'une parole exploitable dans le cadre d'une procédure pénale. A défaut, il existe un risque important que l'attitude de l'adulte non formé « pollue » les souvenirs et la parole de l'enfant, entraînant le classement sans suite de la procédure initiée. Par ailleurs, le taux important d'absence de suites données à un signalement, même d'inceste, ne pourra que laisser désemparés les enseignants ayant recueilli les confidences d'un élève.

- Enfin, s'agissant du nombre d'IVG qui ne cesse d'augmenter (les derniers chiffres disponibles font état de 243 623 IVG réalisées en France en 2023), le taux de recours le plus élevé est observé chez les femmes de 25 à 29 ans (29,9 %) ²⁵, dont on doute qu'elles soient mal informées sur la contraception. Par ailleurs, la minimisation et la banalisation de l'IVG entraîneraient les jeunes femmes à considérer cet acte comme un moyen de contraception parmi d'autres, selon le témoignage de médecins. L'objectif affiché d'une baisse du nombre d'IVG réalisées nécessiterait un changement de discours sur l'importance de l'interruption de grossesse.

²³ Note *Les victimes de violences sexuelles à caractère incestueux*, décembre 2020 Fiora Frattini, Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales.

²⁴ Cf. // www.francebleu.fr/infos/societe/les-enfants-victimes-de-viol-et-violence-sexuelles-en-france-ont-en-moyenne-10-ans-1570427467

²⁵ Cf. // drees.solidarites-sante.gouv.fr/publications-communique-de-presse/etudes-et-resultats/240924_ER_Nombre_IVG

Par ailleurs, si la nécessité de l'EVARS est partagée, en revanche les divergences sont majeures sur son contenu et les moyens développés. En particulier, l'EVARS est le cheval de Troie permettant d'infuser auprès des enfants les idéologies contemporaines.

L'avis et le rapport émis par le CESE au mois de septembre 2024 sont à ce sujet emblématiques²⁶. Ces documents militent par exemple pour la création d'un « droit à l'EVARS » dès le plus jeune âge et dans tous les lieux de vie au nom du droit à disposer de son corps. Cette éducation est conçue « sous une acception extensive, à l'instar des préconisations de l'OMS qui promeuvent une "approche globale" ». Or, cette dernière fait l'objet de nombreuses critiques de la part de pédopsychiatres, médecins et psychologues qui pointent du doigt l'inadaptation d'une sexualité adulte plaquée sur les enfants. Et c'est justement la conception d'une sexualité des enfants identique à celle des adultes qui fait le lit des abus sexuels. Le CESE promeut également l'idéologie du genre, encourageant la remise en cause de la binarité des sexes et l'existence de deux sexes, féminin et masculin - thèses non étayées scientifiquement et préjudiciables au bon développement des enfants. Cette institution véhicule en outre une doctrine qui fragilise la protection de l'enfant, en présentant la place et le statut de celui-ci comme « soumis à des systèmes multiples de domination » et la famille comme une structure d'inégalité et de domination, lieu de violences sexuelles et éducatives, véhicule de normes sexistes et de stéréotypes de genre, et en tout état de cause comme une source d'échec éducatif, surtout en ce qui concerne l'apprentissage de la sexualité. Le CESE promeut le concept « d'infantisme », idéologie issue du wokisme qui envisage l'enfant comme une monade sujet de droits, qui devrait être affranchi des « systèmes multiples de domination » auquel il serait soumis par ses parents, sa famille, l'école....

Dans le projet de programme d'éducation à la sexualité, on retrouve ces mêmes idéologies – bien que plus finement, voire même habilement dissimulées. Dans sa dernière version, ce projet ignore l'enfance, son temps, la nécessité de respecter le développement lent et délicat de la maturation du petit être humain. Tous les enfants vont se voir asséner au même moment des termes, des informations, des données décorrélés de leurs questionnements et préoccupations personnels et singuliers. L'Etat confisque le rôle et la place des parents auprès de leurs enfants en préemptant leur mission de premiers éducateurs dans ce domaine délicat, en refusant toute idée de concertation et même d'information dans la mise en œuvre de l'EVARS :

- Dès la maternelle, l'enfant sera sommé de renoncer à son univers onirique pour rentrer dans une définition sèche et scientifique de « ses parties intimes », et son jardin secret sera forcé lorsqu'il devra parler de sa famille avec d'autres élèves à partir de son « cahier de

²⁶ Avis et Rapport du CESE « Éduquer à la vie affective, relationnelle et sexuelle », septembre 2024, <https://www.lecese.fr/travaux-publies/eduquer-la-vie-affective-relationnelle-et-sexuelle>

vie». Au primaire, dès le CP (6 ans), il devra discuter de façon réflexive et argumentée de la question « que peut être une famille ? », puis au CE1 (7 ans), il devra être capable de « repérer des discriminations issues de stéréotypes de genre » et « savoir penser de façon critique ». En CE2, il devra connaître la définition des droits humains.

- A partir du CM1, il sera plongé dans l'exposé des changements pubertaires en lien avec la sexualité (dissimulée sous le syntagme « capacité à se reproduire »), et peu importe que cet exposé heurte son développement psycho-affectif s'il n'y est pas prêt. L'idéologie du genre et les orientations sexuelles seront également exposées puisque l'élève devra identifier les stigmatisations fondées sur ces caractéristiques. En CM2, il se verra enseigner la croyance que le sexe ne serait pas binaire (« savoir qu'il existe des personnes inter-sexes ») et devra devenir « acteur de sa protection sur internet » ...
- Au collège, les croyances de l'idéologie du genre se déploieront intégralement au sein d'une institution pourtant censée être neutre et dispenser un savoir scientifique. Dès la 5e et la 4ème, la sexualité sera largement exposée jusqu'à la fin du lycée dans tous ses détails et sous le seul bémol du « consentement », sans que la question de la maturation émotionnelle de l'élève soit prise en compte.

3 Les arguments juridiques à convoquer

La transcription de l'EVARS dans un programme scolaire suscite des interrogations auxquelles jusqu'à maintenant les ministres qui se sont succédé n'ont pas apporté de réponse. La vie affective, relationnelle et sexuelle a en effet un objet bien spécifique, qui ne peut être comparé à des champs disciplinaires objets d'un enseignement comme le sont les mathématiques, le français, la géographie etc. Ceci entraîne le nécessaire respect de droits et libertés bien identifiables.

Protection de la vie privée ²⁷

La Cour européenne des droits de l'homme a estimé que, pour respecter la vie privée, l'enseignement dispensé doit viser à la transmission neutre de connaissances sur la procréation, la contraception, la grossesse et l'accouchement à partir des normes scientifiques et éducatives actuelles, et offrir aux élèves les connaissances nécessaires, en fonction de leur âge et de leur maturité (CEDH, 23 septembre 2011, Dona et autres c. Allemagne).

Un enseignement sur la sexualité doit respecter l'intimité, la pudeur et la vie privée de chaque élève. Ainsi, il est possible de soutenir légitimement que certaines informations concernant la

²⁷ art. 8 Conv. EDH, art. 12 DUDH, art. 2 DDHC, art. 16 CIDE, art. 9 Code civil, CCel, 23 juillet 1999, n°99-416 DC

sexualité, quand bien même elles seraient objectives et scientifiques, ne peuvent être données dans le cadre scolaire sans porter atteinte au respect de la vie privée (par exemple les différents gestes sexuels possibles).

Il est également possible, sur ce fondement du respect de l'intimité et de la vie privée, de s'élever contre des gestes, prises de parole ou activités/ateliers sexualisés en raison de leur caractère performatif : la vue d'une image, l'énoncé d'un propos, la pose d'un geste peuvent entraîner chez tel ou tel récepteur une excitation ou une jouissance sexuelle ou *a contrario* un malaise intense. Les élèves doivent avoir la possibilité de les refuser. Cela constitue le socle de l'apprentissage du respect du consentement, le leur et celui d'autrui, ainsi qu'un préalable à la lutte contre les abus sexuels.

Enfin, on ne sait pas encore si la mise en œuvre d'un programme entraînera, comme pour toute matière enseignée, restitutions, évaluations ou notations. Si c'était le cas, celles-ci seraient contestables, car la vie intime ne peut donner lieu à de bonnes ou de mauvaises réponses.

Primauté du rôle éducatif des parents ²⁸

L'affirmation du rôle des parents comme premiers éducateurs de leur enfant, et partant leur liberté d'assurer l'éducation et l'enseignement dans le respect de leurs convictions philosophiques et religieuses, figure dans plusieurs textes internationaux et également dans le droit français : « La responsabilité d'élever l'enfant et d'assurer son développement incombe au premier chef aux parents ou, le cas échéant, à ses représentants légaux » affirme ainsi l'article 18 de la CIDE.

Ce principe est repris en droit français par l'article 371-1 du code civil relatif à l'autorité parentale et par l'article L. 111-2 du code de l'Education qui précise que la formation scolaire de l'élève complète l'action de sa famille. La Cour européenne des droits de l'homme (CEDH) rappelle dans ses décisions que « dans l'ensemble du programme de l'enseignement public, l'État doit respecter les convictions, tant religieuses que philosophiques, des parents ». « *Les informations ou connaissances figurant au programme doivent être diffusées de manière objective, critique et pluraliste* », et l'Etat ne doit pas poursuivre « un but d'endoctrinement qui puisse être considéré comme ne respectant pas les convictions religieuses et philosophiques des parents ». La Cour vérifie également que les parents restent libres d'orienter leurs enfants dans une direction conforme à leurs propres convictions religieuses ou philosophiques en les inscrivant dans des écoles privées. Même si récemment, la CEDH a fait montre d'une volonté d'imposer un certain type de contenu scolaire au prétexte de l'intérêt supérieur de l'enfant, il ne paraîtrait pas déraisonnable pour l'éducation privée sous contrat de faire valoir devant cette Cour l'absence de respect de son caractère propre par un programme imposé heurtant les choix éducatifs des nombreux parents, et la nécessité de pouvoir écarter ce programme pour offrir aux parents une alternative à l'enseignement public.

²⁸ art. 26 DUDH, art. 2 proto add CSDH, art. 18 CIDE, art. L. 111-2 Code de l'éducation, art. 371-1 Code civil

Liberté de pensée, de conscience et de religion de l'élève ²⁹

Ces libertés ne sont pas respectées lorsque l'éducation dispensée manque de neutralité. Elles ne le sont pas non plus en cas de non-respect de l'opposition de l'élève (ou de l'absence de consentement), spécifiquement dans l'absence de prise en compte de la réticence des élèves à participer à certaines activités. De plus, ce mode de fonctionnement constitue une contradiction majeure avec le travail pédagogique effectué pour apprendre aux élèves l'importance du consentement et le respect du non-consentement.

Droit à la santé (art. 24 CIDE, art. L. 1110-1 du code de la santé publique)

Les pédopsychiatres insistent sur la nécessité de tenir compte des stades de développement psycho-affectif de l'enfant. Ils attirent l'attention sur le danger pour la santé de l'enfant lié à l'absence de respect de ce développement dans des contenus portant sur la sexualité, en particulier pour les plus jeunes scolarisés en maternelle ou en primaire.

Droit à l'éducation et droit à une information appropriée (art. 17 et 29 CIDE). Pour que ces droits soient respectés, l'éducation à la sexualité exige une personnalisation de l'enseignement selon le stade de développement atteint par chaque élève, l'interdiction de tout contenu idéologique et la mise à disposition d'informations complètes. Elle nécessite en outre que les intervenants disposent d'une formation certifiée, voire diplômante (comme pour les autres programmes).

Liberté d'expression

Au prétexte de l'organisation des activités d'enseignement, il ne peut être porté une atteinte disproportionnée aux libertés d'information et d'expression des élèves.

Respect du caractère propre des écoles privées d'enseignement catholique

Outre les critiques adressées plus haut au projet de programme d'éducation à la sexualité, d'autres peuvent être formulées de manière plus spécifique au regard du caractère propre des établissements catholiques privés sous contrat qui se verront imposer le programme, en particulier l'incompréhension de la nature de la famille telle que décrite dans le Catéchisme de l'Eglise catholique³⁰ et l'effacement de l'appel au « don de soi dans l'amour et dans le don de la vie et de la stabilité de relations au sein de la famille comme fondement de la liberté, de la sécurité et de la fraternité au sein de la société »³¹, au profit d'une appréhension de la sexualité « consommation »³².

²⁹ art. 14 CIDE, art. L. 511-2 du code de l'éducation

³⁰ Catéchisme de l'Eglise Catholique, § 2200 s.

³¹ Catéchisme de l'Eglise Catholique, § 2207 et Vérité et signification de la sexualité humaine : des orientations pour l'éducation en famille, Conseil pontifical pour la famille : [://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/family/documents/rc_pc_family_doc_08121995_human-sexuality_fr.html](http://www.vatican.va/roman_curia/pontifical_councils/family/documents/rc_pc_family_doc_08121995_human-sexuality_fr.html)

³² <https://www.lumni.fr/programme/sexotuto>

Or, la CIDE³³ et le Pacte international relative aux droits économiques, sociaux et culturels³⁴ imposent aux Etats de respecter la liberté de créer et de diriger des établissements d'enseignement, à condition que « l'éducation dispensée dans ces établissements soit conforme aux normes minimales que l'État aura prescrites » Il s'agit bien de normes minimales.

Comme a pu l'écrire le professeur Jean Rivero, cette liberté est « [...] non pas la liberté de reproduire le modèle fourni par les établissements d'État dans un cadre de droit privé, mais la possibilité de dispenser le même enseignement qu'eux dans une atmosphère différente, reflet d'une certaine conception de l'homme et du monde. Le caractère propre, expression de ce « droit à la différence » [...] donne seul à la liberté d'enseignement sa place dans le groupe des libertés de l'esprit »³⁵.

En 1985, le Conseil Constitutionnel a précisé que la règle selon laquelle « l'enseignement est dispensé selon les règles de l'enseignement public ne saurait être interprétée comme permettant de soumettre cet enseignement à des règles qui porteraient atteinte au caractère propre de l'établissement »³⁶. Le SGEN et l'APEL ont fait part de leur inquiétude au mois de novembre 2024 dans un communiqué de presse³⁷.

Infractions pénales

La liberté pédagogique en matière d'éducation à la sexualité (comme dans toute autre matière) ne saurait justifier la commission d'infraction pénale, telles que :

- des violences psychologiques causées par une absence de respect du stade de développement de l'enfant (art. 222-14-3 du Code pénal),
- la corruption de mineur (art. 227-22 du Code pénal), qui incrimine les agissements qui ont pour objet de pervertir la sexualité d'un mineur et/ou l'encouragent à avoir une activité sexuelle dépravée
- l'exhibition sexuelle (art. 222-32 du code pénal) constituée par l'exposition d'une partie dénudée du corps ou l'imposition à la vue d'autrui, dans un lieu accessible aux regards du public, de la commission explicite d'un acte sexuel, réel ou simulé,
- le harcèlement sexuel (art. 222-33 du code pénal) qui est le fait d'imposer à une personne, de façon répétée, des propos ou comportements à connotation sexuelle ou sexiste qui soit portent atteinte à sa dignité en raison de leur caractère dégradant ou humiliant, soit créent à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante,
- la contravention d'outrage sexiste ou sexuel (art. 222-33-1-1 du code pénal), qui punit le fait « d'imposer à une personne tout propos ou tout comportement à connotation sexuelle ou sexiste qui soit porte atteinte à sa dignité en raison de son caractère dégradant ou humiliant, soit crée à son

³³ Article 29.2

³⁴ Article 13.4

³⁵ Rivéro, Jean, « [Note sous décision n° 77-87 DC] », Actualité juridique. Droit administratif, 1978, n° s.n., p. 565-569

³⁶ Conseil Constitutionnel, décision n° 84-185 DC du 18 janvier 1985

³⁷ <https://enseignement-catholique.fr/inquietudes-sur-lears/>

encontre une situation intimidante, hostile ou offensante, lorsque ce fait est commis 1° par une personne qui abuse de l'autorité que lui confèrent ses fonctions ; 2° Sur un mineur ...».

4. Quelques points indispensables supplémentaires en guise de conclusion

L'éducation à la sexualité doit être pleinement adaptée à l'âge des enfants et tenir compte du développement psychique propre à chaque âge. Elle doit être dispensée par des professionnels formés et spécialistes de ce développement, sans quoi, comme l'a souligné la CIIVISE dans son rapport de 2023 après de nombreux pédopsychiatres³⁸, les séances peuvent devenir dangereuses pour l'enfant³⁹.

Dans notre société contemporaine « du sexe et de la jouissance » dans laquelle les enfants et spécialement les adolescents sont « soumis à un climat d'excitation continue » et où « des normes sociales implicites » véhiculent « une banalisation de la sexualité précoce et une banalisation de l'engagement des corps »⁴⁰, penser comme le fait l'Education nationale que le travail éducatif à réaliser auprès des mineurs en ce qui concerne le sujet de la sexualité peut se contenter de poser comme seule limite le consentement, est une erreur.

D'une part cette notion est insuffisamment pertinente pour cette classe d'âge : pour les plus jeunes, l'enfance est le moment où l'on se passe le plus de leur consentement jusque dans les fameuses séances d'éducation à la sexualité où leur non-consentement est allègrement écarté pour leur imposer les lectures et ateliers décidés par l'enseignant. Pour les adolescents, c'est la capacité à donner à un consentement libre et éclairé qui est en cause : tout d'abord, il est faux de croire que l'information fait la compréhension ; ensuite, des fonctions sexuelles opérationnelles ne suffisent pas à déterminer la maturation affective et psychosexuelle nécessaire pour donner ou recevoir un consentement.

Avec les plus jeunes, l'important est de remettre l'accent sur les limites et les interdits, et bien sûr leur transmettre les connaissances adaptées à leur âge sur le fonctionnement du corps. Il est essentiel que les parents soient les premiers à aborder ces sujets, et qu'ils y reviennent régulièrement en adaptant leurs propos au développement de l'enfant. A défaut d'ouvrir ce dialogue avec leur enfant, ils lui font croire en creux, selon la psychologue Marguerite-Marie Bourdelet, qu'ils vivent dans un monde merveilleux. Et l'enfant qui cherche à les protéger ne voudra pas risquer de heurter ce supposé monde merveilleux en les confrontant à la réalité à laquelle lui fait face par le porno, les réseaux sociaux etc.

³⁸ Rapport CIIVISE « On vous croit » : <https://www.ciivise.fr/sites/ciivise/files/2024->

³⁹ Sophie Audugé, Maurice Berger, L'éducation sexuelle à l'école, Artège, Août 2024, p. 89

⁴⁰ Maurice Berger in « L'éducation sexuelle à l'école », Artège, Août 2024, p. 119

Pour les adolescents (comme déjà pour les enfants), le rôle des adultes est de leur apprendre à contrôler leurs pulsions, « à s'empêcher », à « temporiser leurs décisions »⁴¹. Pour cela, il faut s'aider de la loi (interdiction des relations sexuelles majeurs-mineurs de 15 ans, prohibition de l'inceste en toutes circonstances, notion de violences, contrainte, menace, surprise), mais cela n'est pas suffisant.

L'EVARS doit reprendre les « questions essentielles liées au sens de l'acte sexuel et à son incidence affective et psycho-sexuelle, c'est-à-dire physique autant que psychique » et les « inscrire dans la réconciliation de l'esprit et du corps, et dans l'altérité, par opposition à une vision mercantile de la sexualité qui réduit les individus à des objets corps ».

Enfin, l'EVARS doit servir la vérité en refusant les compromissions exigées par la société (envoyer des *nudes* ne t'épanouira pas, le problème des *nudes* ne réside pas dans le fait de pouvoir protéger son identité, mais bien dans celui d'estimer nécessaire pour un mineur d'envoyer une photo de lui dénudé ; le sexe est binaire et on ne peut pas changer de sexe ; il est possible de se passer de smartphone jusqu'à un certain âge et nous pouvons mettre en œuvre les moyens pour cela, etc.).

Communication du Dr Sophie Dechêne

En tant que pédopsychiatre, je vais vous parler de l'éducation à la vie affective relationnelle et sexuelle comme elle devrait l'être, et comment elle se concrétise actuellement en Belgique.

Je sais par les contacts réguliers que j'ai avec Sophie Audugé que c'est très similaire en France. En Belgique c'est une catastrophe : j'aurai l'occasion de développer cela au cours de mon exposé.

- Voici les différents points que je vais aborder :
- les stades du développement de l'enfant en rapport avec l'éducation sexuelle,
- la prudence à exercer quand on aborde le sujet de l'éducation sexuelle,
- l'éducation sexuelle inadaptée
- la présentation d'un ou deux cas cliniques

1. Les stades de développement.

Je reprends ici les différents stades de développement en les mettant en correspondance avec les stades scolaires :

⁴¹ Maurice Berger in « L'éducation sexuelle à l'école », Artège, Août 2024, p. 119

- D'abord, la **fusion mère-bébé de 0 à 12 mois** où le bébé ne sait pas que la mère est une autre personne.
- Vous avez ensuite **la période qui va de 12-18 mois à 3 ans**. 12-18 mois c'est la période du *non* ! L'enfant se rend compte que la mère est une autre personne et que parfois cette autre personne ne fait pas toujours ce qu'il a envie qu'elle fasse. C'est une étape que beaucoup de parents ratent à l'heure actuelle, ce qui amène beaucoup de problèmes dans l'éducation des enfants. En effet, à travers l'idée d'autodétermination, on fait croire aux parents qu'il ne faut plus dire *non* ! à l'enfant et donc laisser son non à lui, faire autorité, et cette attitude est à la base d'une détérioration très importante de la santé mentale des enfants.
- Ensuite, **vous avez l'âge des maternelles, de 3 à 6 ans** : le vocabulaire se développe, cela veut dire que l'enfant arrive à communiquer, à avoir des pensées construites et des souvenirs conscients. Les premiers souvenirs d'une personne vont rarement plus loin que 3 ans. En général, c'est 3-4 ans.
- Puis, vous avez **l'école primaire de 6 à 12 ans**. En Belgique, le primaire va jusqu'à l'âge de 12 ans, on a 6 ans de primaire, puis 6 ans de secondaire. En France, vous êtes comme les Anglais, vous avez 5 ans de primaire. Pour cette période, ce qu'il faut retenir c'est que l'enfant renonce à ses pulsions et concentre son énergie dans une énergie psychique qui permet les apprentissages, le développement cognitif, quand il a renoncé à sa toute-puissance. L'âge de raison c'est 6-7 ans, bien que de nos jours ce soit beaucoup plus tard davantage 10-11 ans, car il y a à l'heure actuelle une grosse immaturité. La période de l'école primaire correspond vraiment au développement cognitif, mais pour cela il faut être arrivé à mettre en veilleuse ses pulsions, et cela dépend de l'éducation de l'enfant.
- Vous avez évidemment ensuite **la période de la puberté**, où les apprentissages sont perturbés par les hormones : les pulsions et les émotions liées aux hormones arrivent et perturbent le développement cognitif. Alors, pardon si je caricature un peu, mais je dirais qu'à cette période les filles deviennent romantiques et les garçons ont des idées, des envies sexuelles qui augmentent fortement. Cela peut s'échanger, bien sûr : vous avez aussi des garçons très romantiques et des filles qui ont un intérêt sexuel développé.

2. L'éducation proposée à chaque stade.

Jusqu' au stade de la puberté, ce qui doit être proposé est très simple : il n'y pas d'éducation sexuelle avant la puberté - qu'on soit clair. Je confirme ce qu'Olivia disait tout à l'heure : toute

éducation sexuelle à l'école primaire est une effraction psychique et peut avoir des conséquences très importantes.

Dans la période des premiers liens, nous n'allons même pas en parler, il n'y a pas d'éducation sexuelle ni biologique. Entre les 12-18 mois et les 3 ans de l'enfant, il y a l'apprentissage de la propreté. L'enfant apprend comment son corps fonctionne, il apprend qu'il peut manipuler les adultes autour de lui avec les fonctions de son corps. S'il fait pipi par terre on va se fâcher, s'il fait pipi dans les toilettes, on va être content, etc. Il apprend à utiliser son corps pour entrer en relation avec l'autre, avec l'adulte.

Dans la période de 3 ans à 6 ans, le corps a des sensations. L'enfant va explorer son corps. De nouveau, ça n'a rien à voir avec la sexualité : il va se rendre compte que quand on le chatouille en dessous des bras, ça chatouille. Il va aussi peut-être explorer ses organes génitaux, se rendre compte qu'il peut avoir des sensations agréables. Il n'y a évidemment pas de possibilité d'orgasme sexuel. Je le répète, ce n'est pas de la sexualité : c'est une exploration du corps avec des sensations positives ou négatives.

La période de latence. Généralement, toutes ces pulsions se mettent en veille et l'enfant se concentre en général sur les apprentissages scolaires. Quelle est l'éducation sexuelle à apporter à ces jeunes ? Comme je l'ai dit, aucune éducation sexuelle en tant que telle. En revanche, il y a des cours de biologie à donner à ces jeunes, pour simplement déjà leur apprendre comment les enfants sont fabriqués. Ça peut être fait de manière très simple. A ce niveau-là, on peut utiliser les mots utilisés par les adultes (je reviendrai sur cette problématique du vocabulaire). Dans cette période, le besoin des jeunes est d'obtenir des réponses à leurs questions. Si un enfant de 7 ans vient vous dire : « Mais maman, je pense que ce ne sont pas les cigognes qui apportent les bébés », évidemment il faut lui expliquer que non, ce ne sont pas les cigognes qui apportent les bébés. Les enfants doivent pouvoir trouver des adultes qui soient capables de répondre à leurs questions sans jamais rien imposer en ce qui concerne la sexualité. Ce point contredit tout à fait ce que les EVRAS vous proposent de faire à l'heure actuelle. Rien que ça, c'est déjà un gros problème : nous allons nous en rendre compte à partir des exemples que je vais vous donner de ce qui est proposé en Belgique.

La puberté, c'est-à-dire la tranche d'âge allant de 12 à 18 ans, correspond à la période où une éducation sexuelle peut commencer. Il y a la présence des pulsions, des émotions liées aux hormones. Il est très important d'expliquer que ce n'est pas parce qu'on a des pulsions sexuelles qu'il faut essayer ou accepter de passer à l'acte avec une autre personne, qui pourrait alors devenir un objet sexuel. Il faut expliquer aux jeunes qu'un sentiment amoureux peut être passager, et que la pulsion sexuelle est différente du sentiment amoureux et de l'acte d'aimer. Tout cela fait partie de l'EVRAS puisque c'est contenu dans le R (relationnelle) et dans le A (affective). Enfin à nouveau,

il n'est pas nécessaire d'imposer une éducation sexuelle. Au début de la puberté, on répond aux questions. C'est bien tout le long de l'éducation sexuelle qu'on répond aux questions sans rien imposer. La seule chose qu'on doit « imposer », c'est le cours de biologie dans lequel on apprend aux enfants comment ils sont produits.

Il y a beaucoup de changements qui se produisent à la puberté ; vous avez le changement corporel qui provoque des questionnements. A l'heure actuelle, les questionnements sont accompagnés d'un mal-être intense. Il y a une vraie difficulté, directement causée notamment par l'immaturité des jeunes : ils ont aujourd'hui plusieurs années de retard de développement. A cette période de puberté, le changement corporel devient source d'angoisse pour eux, parce qu'ils sont tellement immatures qu'ils ne supportent pas de voir leur corps changer. Ils sont confrontés aussi à des corps soi-disant parfaits sur les réseaux sociaux, ce qui augmente leur angoisse, et c'est cela qui entraîne tous ces problèmes de santé mentale : dysphorie de genre, scarifications, etc.

C'est l'époque de l'homophilie ; l'homophilie n'a rien à voir avec la sexualité, c'est l'époque de la meilleure amie, du meilleur ami. A l'heure actuelle, les filles, par exemple, confondent souvent l'homophilie avec de l'homosexualité. Vous avez énormément d'adolescentes qui vont se mettre en couple alors qu'en réalité il s'agit uniquement d'homophilie - le fait d'avoir une meilleure amie. Quand on les questionne, et c'est très délicat - pour ma part, je ne vais pas jusqu'à poser des questions directes -, généralement c'est une relation homosexuelle mais sans acte sexuel. Il faut savoir qu'en réalité à l'heure actuelle, c'est tellement banal et ennuyeux d'être tout simplement hétérosexuel qu'on aime se donner un genre, si je puis dire. A ce stade, les parents deviennent des références complètement obsolètes, donc les adolescents cherchent des références ailleurs, ils vont poser des questions ailleurs. C'est pour ça que l'EVRAS est très important, quand il est bien donné évidemment, mais les repères parentaux restent extrêmement importants aussi. Même si les parents ont l'impression de ne servir à rien, il n'en est rien : ils sont évidemment observés, regardés, écoutés ; et donc, même si les adolescents vont chercher des réponses ailleurs, les parents restent des repères très importants, et il ne faut pas hésiter à aborder le sujet que les jeunes veulent aborder. Ce n'est pas aux parents à faire de l'éducation sexuelle, mais il reste nécessaire d'être en capacité d'aborder le sujet si le jeune pose des questions, que ce soit au père ou à la mère d'ailleurs, ça n'a pas d'importance.

3. La prudence à exercer.

Ne rien imposer. Sur cela, j'insiste : ne donnez aucune information qui n'ait été demandée ou qui ne soit nécessaire. Il ne faut pas non plus parler du corps en termes négatifs.

Pour essayer de protéger un enfant qui va toucher ses organes génitaux, il ne faut pas lui dire « beurk, ne fais pas ça, c'est sale », parce que ça ne l'est pas, parce ce n'est pas de la sexualité, c'est de l'exploration. Donc simplement si un enfant, je n'ai pas envie de dire le mot « se masturbe » parce que ce n'est pas le cas, mais se touche les organes génitaux, on doit simplement lui faire remarquer que ça se fait en privé. En général, ça s'arrête assez vite, car la sensation plaisante ne dure pas très longtemps. Mais c'est le moment de leur apprendre que ça se fait en privé, sans insister sur le sujet. Donc, on ne parle jamais de sexualité pendant la période de latence, en primaire. Il faut avoir atteint une maturité psychique suffisante grâce à l'éducation et aux interdits familiaux - interdit de l'inceste, par exemple, interdit de la pédophilie. Le manque de communication dans certaines familles fait que les enfants ne sont souvent pas prêts à recevoir cette éducation à l'âge où ils le devraient. D'autant plus que, comme l'a dit Olivia, la pornographie vient perturber cette éducation. Donc j'insiste - c'est moi qui le dis mais je crois que je ne suis pas la seule à le penser - : l'éducation sexuelle relève de l'exhibitionnisme, de la part du professeur ou de la personne qui la donne, si c'est une éducation au plaisir sexuel. cela ne doit pas avoir lieu.

4. Les dangers d'un EVRAS inapproprié.

Une effraction psychique qui peut laisser beaucoup de traces.

Cela peut laisser des traces différentes :

- Cela peut provoquer un dégoût de la sexualité, qui plus tard va déboucher sur une vie sexuelle insatisfaisante et des problèmes de couple en conséquence, évidemment.
- Cela peut devenir une obsession, voire une addiction, chez un adolescent qui n'est pas prêt à entendre certaines choses, avec de nouveau la conséquence d'une vie sexuelle insatisfaisante et des problèmes de couple.
- Cela peut provoquer aussi une désinhibition au sens où par exemple un enfant qui a reçu une éducation inappropriée à un âge trop jeune va être excité et poussé à chercher des objets sexuels et à devenir lui-même un agresseur.

Ces traces néfastes équivalent aux séquelles de tous les abus sexuels pendant l'enfance, car une éducation sexuelle inappropriée, c'est un abus sexuel.

Quelles limites à l'EVRAS aujourd'hui ?

La seule limite pour l'EVRAS à l'heure actuelle c'est le consentement. Or le consentement est absolument impossible chez un enfant. Cela résume un peu l'impasse de la situation : le consentement est impossible chez des enfants, chez beaucoup d'adolescents, et parfois chez de

jeunes adultes qui sont vulnérables pour une raison ou pour une autre. Donc il faut faire très attention quand on pose comme seule limite le consentement.

L'EVRAS, notamment dans le guide EVRAS en Belgique, aujourd'hui est parfois infiltrée par l'idéologie pédophile et transactiviste.

A l'heure actuelle, les promoteurs de cet EVRAS inapproprié (il y a de très bons EVRAS délivrés par des associations tout à fait compétentes) considèrent le rapport sexuel comme un divertissement. Evidemment, à partir d'un tel paradigme, on aboutit à des dérives absolument catastrophiques. En Belgique, c'est le cas dans le nouveau guide de l'EVRAS qui a été publié, entériné, et qui doit soi-disant être le seul à être utilisé. Or ceux qui l'ont conçu et rédigé le disent clairement : le rapport sexuel est un divertissement.

Ce guide belge de l'EVRAS, qui fait 300 pages, a été écrit par un certain nombre de personnes, sans qu'absolument aucun professionnel de la santé mentale, mis à part un jeune psychologue, n'en fasse partie.

Ce jeune homme est un psychologue dont j'ai entendu parler par des collègues ; Il souffrirait de troubles mentaux et vivrait lui-même une sexualité qui ne répond pas aux normes morales de notre culture.

Il a donc été sollicité pour écrire l'EVRAS. Selon un de ses postes sur un réseau social, il a vraiment considéré l'EVRAS comme un guide d'accompagnement aux transidentités, ce qui veut tout dire. Il n'est donc pas exagéré de dire que l'EVRAS est infiltré par l'idéologie transactiviste.

Des exemples d'EVRAS inadaptés

Ici vous retrouverez des captures d'écran du guide que je vous propose de lire.

Dans les apprentissages, de 5 à 8 ans : « Prendre conscience que l'identité de genre peut être identique, différente, se rapprocher, s'éloigner, correspondre ou pas correspondre, différer de celle assignée à la naissance ».

5-8 ANS



Un enfant de 5 à 8 ans ne va absolument rien comprendre. Peut-être est-ce mieux, d'ailleurs ; on parle d'identité de genre, de sexe biologique, etc. Mais c'est tellement confus que ça va leur passer au-dessus de la tête.

SEXE BIOLOGIQUE ET IDENTITÉ DE GENRE	
Apprentissage	Prendre conscience que l'identité de genre peut être identique ou différente, se rapprocher, s'éloigner, correspondre, ne pas correspondre, différer, osciller, ... de celle assignée à la naissance
Prérequis	/
Connaissances/savoirs	• Identité de genre • Sexe biologique • La différence entre identité de genre et sexe biologique
Habiletés/savoir-faire	/
Attitudes/savoir-être	• Reconnaître que certaines personnes ont une identité de genre différente du genre assigné à la naissance et basé sur le sexe biologique

Pour les 12-14 ans : « *Le consentement dans les relations de nature transactionnelle, travail du sexe, prostitution, escorte, accompagnement sexuel, mais aussi sexe en échange de petits cadeaux, repas, sortie, petite somme d'argent.* »

Je rappelle le principe de cette éducation qui se veut faite sans jugement moral : on ne dit pas si c'est bien ou si c'est mal. C'est très important pour les rédacteurs du guide de n'avoir aucun jugement moral. Ainsi, à ces enfants en Belgique, on apprend de 12 à 14 ans qu'il y a possibilité de consentement dans les relations de nature transactionnelle.

12-14 ANS



CONSENTEMENT SEXUEL	
Apprentissage	Comprendre l'importance d'un consentement mutuel et comprendre comment exprimer son refus dans les relations
Prérequis	- Comprendre que la sexualité est un processus d'apprentissage et que chacune a son propre rythme de développement sexuel et émotionnel - Comprendre que la sexualité est un processus qui englobe des sentiments, des échanges, et une succession de différentes premières fois - Parler de sexualité de manière adéquate et pouvoir communiquer différents ressentis liés à la sexualité, aux premières relations amoureuses et/ou sexuelles
Connaissances/savoirs	- Le consentement dans les relations - Le consentement dans les relations de nature transactionnelle (travail du sexe, prostitution, escort, accompagnement sexuel mais aussi sexe en échange de petits cadeaux, repas, sorties, petites sommes d'argent).

5-8 ANS



Là, pour les 5 - 8 ans, on parle de sexualité, de consentement et d'intimité : « *Être capable de refuser une sollicitation qui gêne ou qui enfreint les limites de son intimité...* ».

Or on parle de sexualité, là ! On ne parle pas de jouer à la marelle.

CONSENTEMENT ET INTIMITÉ	
Apprentissage	Comprendre les notions du consentement et de l'intimité et leur importance
Prérequis	/
Connaissances/savoirs	- Le sentiment de gêne et la pudeur comme indicateurs de la frontière de sa propre sphère privée - Le consentement et le refus - L'intimité et le besoin d'intimité
Habiletés/savoir-faire	- Être capable de refuser une sollicitation qui gêne ou qui enfreint les limites de son intimité, même si elle provient d'une personne proche - Être capable de dire « non » en vue de préserver son intimité et son intégrité physique et morale (psychique) - Être capable de demander de l'aide et parler à une personne de confiance - Être capable d'accepter le refus de quelqu'un d'autre
Attitudes/savoir-être	- Prendre en compte le sentiment de gêne et le besoin d'intimité pour soi et pour les autres - Reconnaître que l'intimité sexuelle est précieuse et doit être respectée par et pour autrui - Adopter une attitude « mon corps est à moi » - Reconnaître qu'on a le droit de dire « non » et de poser des limites - Respecter le « non » d'autrui même s'il y a eu un consentement au départ - Reconnaître qu'il est juste de demander de l'aide

Je voudrais vous donner un dernier exemple. Dans une note explicative du guide EVRAS pour les 5 à 8 ans, il est conseillé d'utiliser *un vocabulaire approprié, l'utilisation de termes exacts pour parler des organes sexuels aux enfants*. C'est à ce propos que je peux vous parler d'un cas clinique, observé en Angleterre il y a déjà quelques années. L'Angleterre était un peu en avance sur nous, comme d'habitude.

J'ai assisté en effet au cas d'une mère, d'un niveau social élevé, qui a eu accès au texte de l'OMS avant nous. Elle a décidé d'éduquer sa fille de 13 ans qui souffrait d'un retard mental, et son petit garçon de 7 ans. Elle m'avait dit fièrement qu'elle avait utilisé les « vrais termes », parce que les termes de zizi et de zézette - je traduis, bien sûr - étaient complètement inappropriés. Il fallait parler de pénis, de vulve et de vagin à son enfant de 7 ans et à sa fille de 13 ans, dont l'âge mental était à peu près le même que son fils. Le fils a invité son voisin, un petit garçon de 3 ans. La mère de ce petit garçon trouvait cela bizarre, parce que le gamin de 7 ans n'était généralement pas intéressé par ce voisin de 3 ans. Le lendemain, la mère du petit garçon de 3 ans me dit que ses mains « sentaient le zizi » : ça arrive, il a peut-être joué avec son zizi, il ne s'est peut-être pas lavé. On décide de ne rien faire. La mère était quand même étonnée que le petit garçon de 7 ans demande au gamin de 3 ans de venir dormir chez lui. Le fait se reproduit : le gamin de 7 ans réinvite le petit de 3 ans. Et de nouveau, quand il revient, ses mains sentent mauvais. Puis l'enfant de 3 ans invite le garçon de 7 ans à son anniversaire. Et là, je crois que c'est le parrain du gamin de 3 ans qui les retrouve tout nus dans un lit en train de se frotter l'un contre l'autre. Alors on les sépare, on les fait redescendre avec les autres enfants, pour jouer à différents jeux. Mais quelques minutes plus tard, hop, ils sont de nouveau en haut, etc. etc. C'est au moment d'interroger la mère du gamin de 7 ans et de sa sœur de 13 ans qu'on apprend qu'elle avait décidé de leur donner elle-même une éducation sexuelle apparemment assez graphique.

Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? On n'en sait rien. Cela vient-il de la fille de 13 ans, parce qu'avec un retard mental il est difficile de s'auto-discipliner ? Est-ce qu'elle a abusé de son frère, qui a été excité et a abusé à son tour ? Est-ce que c'est le garçon lui-même qui a été excité par le discours de sa mère ? On n'en sait rien, mais en tout cas le petit de 3 ans, on l'a aussi retrouvé tout nu sur sa petite sœur d'un an et demi ! En conclusion, j'ai conseillé à la mère du petit de 3 ans d'enfermer à clé son fils pendant quelque temps, ce qui est illégal en Angleterre. Mais c'est ce qui a permis à chacun de s'apaiser et de calmer des pulsions qui n'auraient jamais dû être stimulées à cet âge. Ces deux gamins auraient pu devenir des agresseurs et la petite fille d'un an et demi aurait pu avoir des problèmes sexuels plus tard.

Je pense vous avoir montré les effets catastrophiques de cette éducation insensée.

Echanges de vues

Marie-Joëlle Guillaume

Vous avez parlé de la connaissance de la biologie ; or depuis que le monde est monde, la différence des sexes et leur union débouchent naturellement sur l'enfantement. Pourtant on a le sentiment que le fait de s'unir pour attendre un enfant, le mettre au monde etc., est absolument exclu de la perspective de ces programmes. Mais alors on est complètement à côté de la plaque ! Et tout cela arrive, de surcroît, au moment où nos pays connaissent un effondrement de la natalité. Si l'on explique aux enfants et aux jeunes que la sexualité, c'est du divertissement...

Sophie Dechêne

Comme le disait Olivia, le nombre d'IVG a augmenté et l'IVG est considérée actuellement par les adolescents et jeunes adultes comme un moyen de contraception. Car en fait, prendre la pilule c'est très compliqué : souvent les jeunes filles mettent des implants, des petits bâtonnets sous la peau. Quand j'étais étudiante en médecine et stagiaire en gynécologie au Canada j'en mettais aux filles qui souffraient d'un retard mental - c'était ce que l'on me demandait de faire. Maintenant, comme les filles en général sont incapables de prendre une pilule tous les jours, on leur met des implants, alors qu'elles savent que cela peut faire grossir. Et justement comme elles savent que ça peut faire grossir, certaines préfèrent recourir à l'IVG en cas de problème.

Marie-Joëlle Guillaume

Pouvez-vous revenir, au sujet de la maturation progressive de l'enfant, sur ce qui peut empêcher le déroulement normal de la période d'apprentissage ?

Sophie Dechêne

Il y a plusieurs raisons qui font que la période d'apprentissage n'a pas lieu. J'ai parlé de la période du *Non* ! qui n'arrive plus, avec des parents qui ne disent plus *Non* !. Ce manque de limite empêche les enfants de grandir.

Puis, vous avez les écrans qui retardent énormément le développement de l'enfant, c'est mon autre cheval de bataille. C'est une catastrophe, avec une parentalité qui se dit « Positive » mais qui ne l'est pas du tout. Il faut mettre une majuscule à « Positive » parce que c'est un mot dont on a fait un nom propre, mais qui ne veut rien dire car elle est en fait néfaste donc plutôt négative. Cette parentalité soi-disant *positive* et le temps d'écran retardent énormément la maturité, si bien qu'aujourd'hui les enfants arrivent à la période qui devrait être la période de latence en n'étant pas du tout prêts. Ils sont encore pris dans leurs pulsions instinctives, agressives – je dis bien agressives, pas sexuelles. Mais si, en plus, on ajoute des pulsions sexuelles en les désinhibant, alors là c'est la catastrophe, et cela arrive très souvent.

Rémi Sentis

Vous avez parlé toutes les deux du prétexte invoqué par les promoteurs de cette “éducation”, à savoir la lutte contre la pornographie et contre les violences sexuelles. Il est clair que ce prétexte est une escroquerie patente. Ce qui est assez bizarre, c’est que tout le monde sait qu’il ne s’agit que d’un rideau de fumée, mais les hommes politiques utilisent quand même cet argument. C’est d’une grande perversité, d’autant plus que ces mêmes hommes politiques ne font rien pour supprimer (ou même restreindre) l’accès des jeunes à la pornographie : la fameuse loi contre la pornographie infantile datant de mai 2024 a confié à l’ARCOM un pouvoir de sanction, mais cette autorité de régulation ne fait toujours rien contre cet accès à cette pornographie. C’est une perversité qu’on a du mal à accepter.

Sophie Dechêne

Cela correspond tout à fait au discours démagogique actuel. Ça fait bien de dire qu’on va protéger les enfants en les éduquant à la sexualité. Et quand nous, les scientifiques, les médecins, les psychiatres, nous expliquons que cela ne protégera jamais, les politiciens ne nous entendent pas. Maintenant, cela rejoint le *wokisme*, mais il y a beaucoup de choses que les politiciens n’entendent pas, en tout cas en Belgique, mais je crois que c’est un peu la même chose en France.

Jean-Paul Guitton

On voit aujourd’hui croître le nombre de jeunes femmes mal informées sur la contraception. Mais alors, depuis le temps qu’on développe – en théorie – l’éducation sexuelle au collège, comment se fait-il que les jeunes filles ne sachent pas comment fonctionne leur corps ?

Olivia Sarton

J’ai dit que prétendre qu’il faudrait renforcer l’éducation à la sexualité pour lutter contre l’IVG est un faux argument, puisqu’on constate que celles qui recourent le plus à l’IVG ont entre 25 et 29 ans ; forcément, elles sont informées par leur médecin.

Mais par ailleurs, quant au fait que les jeunes filles soient mal informées, c’est, comme vous le disiez, parce qu’il n’y a plus ce lien du fonctionnement global et harmonieux du corps avec une finalité : on transmet de l’information sans que cela fasse sens. De la même manière, sur les questionnements de genre, vous avez aujourd’hui de jeunes adultes qui sont persuadés qu’on peut vraiment changer de corps. J’ai vu un extrait de la consultation d’un médecin qui recevait une fille de 18 ans : elle voulait prendre de la testostérone pour, pensait-elle, devenir un garçon. Et elle

demandait au médecin : « Au bout de combien de temps est-ce que je vais éjaculer des spermatozoïdes ? ». Le médecin rit alors bêtement, en répondant seulement : « Mais ça ne marche pas comme ça ! », avant de passer à autre chose. Vous voyez le degré d'information ? Dans le domaine de la contraception, c'est à peu près la même chose : je discutais l'autre jour avec une pédiatre qui me disait que ses collègues gynécologues ne savaient pas comment fonctionnait le corps féminin.

Jean-Paul Guitton

Je voudrais évoquer autre chose : depuis l'origine, depuis la circulaire Fontanet où il était question d'éducation affective et sexuelle, beaucoup d'efforts ont été faits - je pense notamment aux professeurs de SVT à qui cela était confié -, des efforts pour parler des aspects techniques de la sexualité. Mais je ne suis pas sûr qu'on ait beaucoup travaillé la formation à l'affectivité, et c'est bien là le vice.

Olivia Sarton

En effet, je ne crois pas que cela ait été fait. Et maintenant il faut séparer les deux : puisque la sexualité est un divertissement, il y n'a plus d'affects !

Aude Mirkovic

Il faut tenir compte du fait qu'il y a eu aussi beaucoup de dégâts avec cette façon de faire, que nous payons aujourd'hui. La volonté d'imposer l'éducation à la sexualité à l'école s'appuie sur des souffrances réelles qui ont résulté de cet « implicite » ou même parfois de ce néant en matière d'éducation sur les choses sexuelles. Cela ne justifie pas les excès inverses qu'on veut nous imposer aujourd'hui, mais on ne peut pas non plus dire que c'était mieux avant, car c'était très souvent insuffisant.

Jean-Paul Guitton

Dernièrement dans une émission sur KTO sur l'éducation affective et sexuelle, devant différents responsables d'associations, un inspecteur général de l'Éducation nationale copilote du projet, a expliqué de façon très sereine que tout n'était pas encore parfaitement au point, mais qu'on allait réajuster les choses. Il a beaucoup cherché à rassurer les gens avec ses explications. Il a parlé aussi de ce que vous avez évoqué, la liberté éducative des enseignants : le programme ne fait pas tout, et bien entendu les enseignants sont maîtres, avec leur liberté éducative, de traiter ou de ne pas traiter tel ou tel point...

Olivia Sarton

Mais c'est là que le bât blesse, justement, parce que l'expérience qu'on a déjà aujourd'hui en France des séances d'éducation à la sexualité montre qu'il y a du matériel éducatif utilisé qui est totalement inadapté aux enfants, et qu'il y a des enseignants qui eux-mêmes n'ont aucune qualification pour ça. Malgré le déficit de professeurs, jusqu'à maintenant quand on voulait être professeur de maths, il fallait pouvoir justifier d'un certain nombre de diplômes acquis pour acquérir le bon niveau de mathématiques. Pour l'éducation à la sexualité, n'importe qui arrive et prétend faire de l'éducation à la sexualité sans être ni médecin ni pédopsychiatre ni quoi que ce soit. Donc cela pose déjà le problème de la compétence des intervenants, de leur légitimité à intervenir devant les enfants, du matériel et de l'idéologie qu'ils veulent dispenser.

Aujourd'hui, un certain nombre de parents nous ont déjà sollicités ou sollicitent d'autres associations afin de savoir ce qu'ils peuvent faire pour défendre leurs enfants. Le message à leur faire passer, c'est le suivant : peu importe qu'on nous serve des propos lénifiants pour nous expliquer qu'il n'y a aucune difficulté ; quand il y a des séances qui sont inadaptées, il faut attaquer le contenu qui a été dispensé, attaquer la manière dont cela a été réalisé, ne pas hésiter à se servir des normes internationales que j'ai citées, et aller aux procès, jusque devant la CEDH s'il le faut.

Le problème, c'est que jusqu'à maintenant on a souvent laissé courir, par manque de temps, d'investissement personnel. Maintenant il est clair que nous sommes poussés dans nos retranchements et qu'il faut agir pour la défense de l'enfance, notamment sur le terrain juridique.

Aude Mirkovic

J'ajouterai que, comme beaucoup de juristes, avons été par le passé plutôt réticents à cette idée de solliciter des normes internationales dans le but de mettre de côté le droit français. Cependant, ces normes internationales ont été pensées à l'origine pour préserver des citoyens des États totalitaires : maintenant que nous sommes nous aussi dans un État totalitaire, c'est le moment de les solliciter. Mais il est vrai que ce n'est pas naturel pour beaucoup de gens de revendiquer ces normes internationales : c'est pourquoi il faut les rappeler, les (re)faire connaître, rappeler leur contenu : « Les parents ont le droit de choisir quel genre d'éducation ils veulent donner à leurs enfants ». C'est dit noir sur blanc dans les conventions internationales, et c'est le moment de le rappeler pour que ces idées reprennent leur droit. Voyez le bruit qu'a fait Alexandre Portier⁴² en déclarant au Sénat que la théorie du genre n'avait pas sa place à l'école... Ses propos ont été repris partout : tout cela contribue à ré-infuser dans le débat public ces idées de la primauté éducative des

⁴² Ministre délégué à la Réussite scolaire.

parents, la liberté de pensée etc. La diffusion de ces idées nous aidera à gagner des procès ou, même, peut-être n'y aura-t-il plus besoin de procès.

Sophie Dechêne

Je pense qu'on n'avancera qu'à partir de procès. Tant qu'il n'y a pas de procès, en tout cas en Belgique, rien ne bouge. Il faut des gens qui osent faire des procès. Je ne sais pas comment les choses se passent en France, mais je vais vous expliquer comment se passe l'EVRAS en Belgique. Les enfants sont censés recevoir de l'EVRAS en classe de 6^e - qui correspond aussi à votre 6^e - et en "4^e secondaire", qui correspond à votre classe de Seconde. Ma fille a reçu un EVRAS dans la classe qui correspond à la 5^e pour vous ; c'était il y a deux ans. On m'avait prévenue : on donne une date aux parents, mais en fait l'EVRAS a lieu un autre jour, pour que les parents ne retirent pas l'enfant de l'école ce jour-là. On donne une date, certains parents retirent leur enfant ce jour-là, et il loupe alors les cours de maths. L'enfant est très content, il loupe les cours de maths, mais on ne nous dit pas quand se fera vraiment cette éducation à la sexualité. Elle se fait sans qu'on le sache ; ma fille avait treize ans à l'époque, elle l'a eue sans que je le sache.

Je lui ai demandé : « qu'est-ce que tu as retenu de l'EVRAS ? ». Etant quand même assez bien au courant de tout ce qui se passe, elle m'a expliqué : « J'ai retenu deux choses : d'abord qu'on n'a pas besoin d'autorisation des parents pour avoir des relations sexuelles » (ce qui évidemment était faux, elle avait treize ans, donc c'est illégal, comme en France au même âge) ; « et qu'il existe des préservatifs à la fraise ». Elle m'a aussi confirmé ce qu'on m'avait déjà souvent dit : son copain a voulu sortir de la salle de classe à un moment donné, parce qu'il était très gêné de ce qu'on disait, et on l'a obligé à rester. Ce type d'incident a été décrit plusieurs fois.

Aude Mirkovic

Je ne peux que confirmer que les procès sont utiles : la simple menace d'un procès est déjà très utile, y compris pour les gens qui veulent bien faire. Par exemple, si un directeur d'école veut bien faire dans son établissement, il faut qu'il puisse s'appuyer sur des contestations de parents parce que, s'il est tout seul, il se verra répondre la même chose qu'on a entendu jusqu'ici : « Mais d'où sortez-vous ? Vous êtes les seuls à vous être plaints, tout le monde trouve ça super ! ». Imaginons qu'un professeur donne à lire un livre inapproprié en 5^e : si aucun des parents ne conteste ce choix, qu'est-ce que le directeur peut dire à son professeur ? En revanche, les parents vont faciliter la tâche au directeur s'il peut s'appuyer sur eux et dire : « Ce livre, je n'en veux plus l'année prochaine, il y a assez de choix, alors trouvez autre chose, je n'ai pas envie d'avoir tous les parents sur le dos ». Certes, ce n'est pas un argument de fond, mais cela facilite les choses pour ce directeur qui veut

bien faire. Quant à ceux qui voudraient faire lire des ouvrages inadaptés en 5^{ème}, le risque d'un contentieux pourra les dissuader et, qui sait, les aider à mieux discerner. Bref, la perspective de possibles contentieux va aider tout le monde.

Pascale Morinière

Les AFC se sont engagées sur cette question de l'éducation affective et sexuelle à l'école, en faisant le constat que les parents veulent bien faire mais ne savent pas toujours comment s'y prendre. L'immense majorité des parents ne parlent pas de ces questions-là, ou évitent, ou hésitent en tout cas à en parler. Beaucoup de filles n'apprennent toujours pas la question de la puberté par leur maman, c'est encore la réalité d'aujourd'hui, la libération sexuelle n'a pas libéré la parole, elle est toujours aussi difficile et en même temps il faut accompagner les parents. Ce que dit la doctrine sociale de l'Église, c'est que les parents sont les premiers et les principaux éducateurs, mais pas les seuls. Il faut tout tenir, et parfois nous les cathos et les AFC entre autres, nous préférons la première partie de la phrase. En fait, il ne faut pas oublier qu'il y a d'autres éducateurs, et si nous leur confions nos enfants, nous leur faisons confiance.

Donc je crois que dans le cadre de l'école il y a de bonnes choses qui peuvent être transmises. Depuis les années 80 l'éducation sexuelle a été comportementaliste et hygiéniste, parce que les années Sida sont arrivées : on a fait passer au second plan la biologie, la physiologie, le fait de savoir comment ça fonctionne. On n'a pas du tout parlé des attentes des enfants, or un petit se pose quand même des questions. Rappelez-vous, quand vous aviez 6, 7, 8 ans... Chacun de nous se demandait : « Comment je suis arrivé là ? Et j'étais où avant ? Mais avant, avant, maman, j'étais où avant ? ». Les enfants n'ont pas de questions sexuelles, ils ont des questions existentielles. Et si l'on répond à leurs questions existentielles sans explication concrète, et même sans finalité, on ne répond pas. Donc on est obligé de faire de la physiologie, d'expliquer comment ça se passe de manière un peu concrète. Les enfants ne souhaitent pas avoir des explications sur le Kâmasûtra, pas du tout, ça c'est des trucs d'adultes, mais savoir comment ça se passe : « comment la petite graine va dans le ventre de la maman », voilà la question cruciale. En général le papa dit à la maman : « ça, je crois que c'est une question pour toi » ! Mais il faut répondre aux enfants, il faut leur dire les choses avec beaucoup de délicatesse, avec des mots adaptés, avec peut-être même un peu de poésie, à la mesure de leur âge. Il est vrai que le mieux, c'est à la maison, parce qu'on connaît son enfant, on sait où il en est, on peut répéter l'information, car l'information ne fait pas toujours sens pour tous les enfants au même âge, donc on est amené à répéter, redire cette information-là.

En tout cas, l'école peut aussi aider, à condition que les démarches soient couplées : c'est ce que nous faisons aux AFC. Nous commençons par une réunion d'information des parents. La

pédagogie c'est pour les enfants, les parents on les informe. N'empêche qu'en les informant on les forme tout court. Puis après, on intervient auprès de groupes de classes non mixtes des CM1 et des CM2, selon ce que choisit le chef d'établissement, pour leur parler du couple, de l'amour d'un couple, de la bonté, que ce soit bon que la vie vienne ; ensuite on leur explique comment la vie vient, on parle du corps, on parle de la physiologie et de la fille et du garçon et de la rencontre sexuelle, et de la venue de la vie. En général, les commentaires des maîtresses après le passage des AFC, c'est : « La classe est plus calme ». Car ne pas faire du tout d'éducation sexuelle avant 12 ans, dans le contexte actuel c'est tout simplement impossible, ou alors il faut mettre des miradors autour de nos enfants ! Ils ont à faire face à un bombardement sexuel en permanence - prenez simplement le métro. Il y a donc un besoin de savoir. Et cette éducation donnée à temps avec des mots respectueux, de la délicatesse, apaise beaucoup les enfants et donne du sens.

Olivia Sarton

Il me semble que de toute manière il faut quand même faire une offre - je rejoins ce que dit Pascale - et cette offre ne peut pas être limitée à un petit noyau de familles qui iraient trouver de bonnes ressources dans les associations... C'est pour cela qu'il faut déjà pouvoir impliquer les parents. On a beaucoup parlé de la puberté des filles, mais il est vrai que dans toutes les écoles qui ont mis en place la journée *Cycloshow*, où les jeunes filles sont invitées à venir se voir expliquer le fonctionnement de la puberté et le fonctionnement de leur corps (accompagnées de leur mère ou d'une femme de leur entourage en qui elles ont confiance), on voit que cela permet de retisser le lien entre l'éducation dispensée par les parents et l'éducation qui peut être donnée à l'école, car c'est proposé souvent dans le cadre scolaire. D'ailleurs, c'est ce qui avait été suggéré au Conseil supérieur des programmes par beaucoup d'associations qui étaient allées le voir, mais qui n'ont malheureusement pas été entendues. Ce n'est pas la priorité d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, dans ce programme, la priorité c'est de mettre en avant la notion de **consentement**, même si elle n'est pas efficace, même si elle n'est pas efficiente pour les enfants. Et surtout, parler de la diversité des relations sexuelles, dire qu'on peut avoir autant de relations sexuelles qu'on veut. Il s'agit surtout de promouvoir le concept de l'autodétermination et de la sexualité intensive. Donc, en réalité, on n'est pas du tout dans une optique d'éducation à la sexualité. Et en attendant, cette éducation à la sexualité, effectivement il faut la faire, et c'est là où les associations qui œuvrent auprès des enfants et de leurs parents ont beaucoup de pain sur la planche, et de longues années d'activité devant elles.

Remi Sentis

Je me posais une question, celle de la raison de tout cela. Il faut noter qu'il y a des associations habilitées à s'introduire dans les écoles et des lycées pour effectuer ces séances d'EVARS, et elles vont être rémunérées de façon massive si ce programme officiel est adopté. Il semblerait donc qu'il y aurait une motivation financière de la part de ces associations, lesquelles sont liées aux syndicats majoritaires dans l'Éducation nationale ; on serait alors devant une situation patente de conflit d'intérêts. Outre l'escroquerie intellectuelle dont on a déjà parlé, il y aurait une escroquerie financière.

Marie-Joëlle Guillaume

C'est possible, mais personnellement j'aurais tendance à poser un autre diagnostic. Lors d'une séance de l'année dernière, nous avons entendu la remarquable communication de Marguerite Peeters sur la gouvernance mondiale. Si l'on rapproche ses analyses de la présentation d'aujourd'hui, on s'aperçoit que nous sommes tout simplement en train de suivre les préconisations de santé reproductive de l'OMS, avec tous leurs aspects totalitaires.

Amiral Emmanuel Carlier

Je voudrais revenir sur le volet des parents. Je parle d'expérience, je pense que les parents comme les enfants sont démunis, parce que dans les faits ils sont en réaction au moment où l'enseignement est délivré. Avant que l'enseignement ne soit dispensé, les parents entendent des discours lénifiants, mais une fois que l'enseignement est donné, il est trop tard pour intervenir. Je voudrais revenir un peu sur le paysage juridico-administratif : comment les parents peuvent-ils exprimer une sorte d'objection de conscience avant que le cours n'ait été donné ?

Sophie Dechêne

Avant, non seulement ils ne peuvent pas, mais on ne le leur demande pas !

Olivia Sarton

Personnellement je m'élève contre cette situation, parce que je pense que c'est justement l'absence de réaction qui a fait qu'on en est arrivé là.

D'abord, les parents ont vraiment intérêt à s'investir dès le début de l'année dans les points d'information dispensés par les écoles, collèges, lycées, c'est-à-dire être présents aux réunions de parents et solliciter la direction de l'établissement en leur posant des questions : de quelle manière cette éducation à la sexualité va être dispensée au cours de l'année, combien de séances, par quelle association ; et s'intéresser profondément à ce qui va être mis en œuvre. C'est la première chose.

Deuxièmement, cela fait longtemps malheureusement que les parents ont déserté - certains d'entre eux, du moins. Sans qu'il soit question de leur jeter la pierre, il faut les inciter à réinvestir les conseils d'école, les conseils d'établissement, toutes les structures décisionnaires. De manière qu'ils soient là quand le choix de l'association intervenante sera fait, et qu'ils puissent dire : on ne veut pas le Planning familial, on veut les AFC par exemple. C'est quelque chose d'extrêmement important, de même que le fait de réagir en fonction d'un enfant précis.

Ce que je voudrais souligner aussi, c'est que les parents savent désormais qu'il va y avoir un programme d'éducation à la sexualité. Au moins, les choses vont être claires maintenant, ils vont connaître le programme par tranche d'âge. Eh bien, l'été précédant la rentrée, cela va être à eux d'amorcer un dialogue avec leur enfant, car tout ce qu'eux-mêmes auront dit à leur enfant, ce sera déjà ça de pris, et ce ne sera pas une parole ou une information mal transmise, parce qu'ils l'auront transmise en premier. Les parents ont à faire ce travail préalable avec leur enfant pendant l'été qui précède, et s'ils se rendent compte que leur enfant a une sensibilité particulière, ou que l'enfant n'est pas du tout au stade de développement envisagé par le programme, ils peuvent réagir. Par exemple, en CM1-CM2 on va apprendre aux filles l'arrivée de la puberté, avec de surcroît des remarques qui montrent à quel point les parents sont considérés comme des idiots par l'Éducation nationale : dans le projet de programme, on explique en effet qu'on va dire aux jeunes filles que si leurs règles sont douloureuses, elles ont le droit d'aller voir un médecin. Je veux bien que certaines mères de famille n'informent peut-être pas encore leurs filles, malheureusement, sur la puberté ; mais peut-être que quand elles voient leurs filles souffrir elles l'emmènent chez le médecin, quand même !

En tout cas, si elles se rendent compte que leur fille en CM1, à 9 ans, est encore très loin de la puberté, elles peuvent aussi aller dire à l'enseignant : « Ecoutez, je pense que pour elle, ces informations sont inadaptées, je vous demande de ne pas les donner maintenant ; j'ai l'intention de faire un atelier avec elle dans deux ans, dans trois ans, donc je demande qu'elle soit dispensée de la séance maintenant ». Et il faut l'écrire. Cela permet de préparer le terrain. [...]

Il faut que les parents n'aient pas peur de monter au front. Le problème, c'est que souvent les parents ont peur de réagir, c'est vrai pour les séances d'éducation à la sexualité et pour tous les contenus sexuels qui sont donnés dans le cadre de l'école. Vous avez entendu parler de la polémique autour d'un livre sélectionné pour le Prix Goncourt des lycéens, au mois de septembre, qui comportait des passages pornographiques. Très peu de parents ont réagi, les parents sont complètement atones ; or il faut que les parents bougent et disent : « Nous ne voulons pas que nos enfants lisent ce livre », et qu'ils aient le courage d'aller jusqu'au bout de ce qu'ils demandent. Avec discernement, bien sûr, mais ce cas-là était parfaitement justifié. Et quand, a posteriori, on apprend

qu'il y a eu une séance d'éducation sexuelle inappropriée, le problème c'est que souvent les parents ont peur des répercussions pour leurs enfants d'une réaction de leur part. Or en réalité l'expérience montre que quand on va discuter de manière respectueuse avec l'établissement scolaire, et qu'on est ferme dans ses convictions, il n'y a jamais ou peu de répercussions. Franchement je n'en ai quasiment jamais vu. Donc il faut perdre cette fausse crainte qui est de dire : je ne veux pas réagir parce que j'ai peur ensuite que mon enfant soit ostracisé. Ça n'arrive pas, et il ne faut pas hésiter à dire : « Je n'accepte pas que cette séance ait été dispensée dans ces conditions-là, je vais écrire au rectorat (je vais écrire à l'enseignement catholique, si c'est le cas), et je demande que ça ne soit pas réitéré la semaine suivante ».

Amiral Emmanuel Carlier

Jusqu'à présent, la majorité des parents dans une classe ne suivent effectivement pas cela de très près, et donc le parent qui s'y intéresse est exceptionnel numériquement parlant. A ce moment-là, face à la masse, ses interrogations ne sont pas prises en compte, et c'est pour ça que j'ai utilisé le mot « objection de conscience », je me place bien sur un terrain juridique : comment est-ce qu'un enfant ou ses parents, ceux qui sont responsables de lui peuvent exprimer une objection de conscience avant que l'enseignement soit donné ?

Olivia Sarton

Comme il a été dit : il ne faut pas hésiter, en tout cas au niveau juridique, à convoquer tous les arguments qui peuvent être donnés, notamment ceux relatifs aux conventions internationales.

Je vais vous donner un autre exemple, celui d'une famille qui nous avait saisis. Il s'agissait de jeunes plus âgés - c'était l'âge lycée – et l'éducation à la sexualité portait alors sur la contraception et l'IVG. Il avait été imaginé au sein d'une classe de faire une mise en scène artistique, dans laquelle les jeunes étaient mis par couples. La fille avait un ballon de baudruche sous son pull, il y avait une histoire, une chanson, puis à la fin elle crevait le ballon de baudruche pour montrer qu'elle ne voulait pas de cette grossesse, et qu'elle y mettait fin. Les faits avaient été rapportés par les parents d'une jeune fille qui avait dit : « Moi, je refuse de participer à ça », et qui avait été choquée la première. Donc l'un des parents avait commencé par écrire à l'enseignant en disant : « Ma fille ne participera pas », sans donner d'explications ; et sa demande avait été écartée. On lui avait répondu que l'IVG étant une cause nationale, il était absolument impensable que la jeune fille ne participe pas. Finalement, nous avons aidé les parents à écrire. Nous avons sollicité les conventions internationales, et justement la liberté de conscience. On était dans la vague #Metoo, nous avons

donc beaucoup insisté sur le consentement et sur le respect du non-consentement à participer à une mise en scène qui était du domaine de l'intimité et de la sexualité.

Antoine Renard

Vous avez énoncé quelque chose de très juste : il faudrait que les parents puissent se ré-emparer en partie du sujet. Mais qui va le leur dire ? Les associations familiales ? Les AFC s'y emploient, mais elles représentent 30 000 familles, peut-être 50 000 avec le rayonnement des réseaux, mais pas beaucoup plus : c'est infime. Qui va aller toucher ces familles qui n'ont pas conscience d'avoir à prendre cette affaire en main ? Il y a urgence, on voit bien que les dégâts sont absolument considérables et s'amplifient, l'un de ces dégâts, d'ailleurs, est la destruction de la famille elle-même : comme quoi le cercle est vraiment vicieux...

Olivia Sarton

Je pense qu'il y a tout de même beaucoup de directeurs d'établissement qui sont de bonne volonté et ont le souci de former les parents. Le problème, c'est que les parents ne viennent pas, par exemple quand les établissements scolaires organisent des réunions sur le danger des écrans, sur la pornographie, etc. Il y a maintenant beaucoup d'établissements scolaires qui essaient de le faire. [...] Je pense que la solution pour l'établissement scolaire, c'est de prendre contact avec chaque parent individuellement, en lui disant : « C'est important, il faut venir à cette réunion, sur l'éducation sexuelle à l'école, sur les écrans, sur le porno, c'est important pour que vous ayez des mots pour parler à vos enfants ». Il ne faut pas désespérer, même si je pense que cela va peut-être prendre un peu de temps.

M. N..., haut fonctionnaire***

Ma première question porte sur la notion de programme : quel statut donnez-vous à cette question de programme ? Ce n'est pas du tout neutre, un « programme ». Les parents ne le contestent pas, et d'ailleurs heureusement qu'ils ne le contestent pas, sinon l'on pourrait avoir des dérives en sciences de la vie et de la terre ou dans d'autres disciplines - on le voit en histoire par exemple. Je voulais savoir quel statut vous donnez à cette notion, parce qu'il me semble qu'en fait les problèmes viennent des dérives dans l'application de ce programme. Le mieux serait probablement qu'il n'existe pas de dérives dans le programme lui-même, mais il y a aussi beaucoup de dérives qui viennent d'associations pourtant agréées par le ministère. D'où une première question : est-ce que c'est un programme ? Car en tant que parent, je ne peux pas contester le programme. D'ailleurs, un établissement privé non plus ne peut pas le contester.

Ma deuxième question concerne l'argument du *caractère propre*. Or le caractère propre est secondaire dans le contrat avec l'État. Le point principal c'est : « J'applique le programme en tant qu'établissement d'enseignement catholique sous contrat » - ou pas forcément catholique, d'ailleurs. Donc comment puis-je mobiliser le caractère propre ? Car si je n'applique pas le programme, mon contrat peut tomber. Et il y a des établissements géographiquement assez proches d'ici qui, l'année dernière, ont été sujets à discussion sur ce point-là, notamment les cours de SVT.

Olivia Sarton

Pour répondre à votre premier point : cela deviendra un programme à partir du moment où il y aura eu un arrêté de publication, et ce devrait être imminent. Effectivement, cela deviendra un programme strictement obligatoire. Nous, *Juristes pour l'enfance*, nous préparons une contestation de ce programme par voie de recours administratif, dans la mesure où il ne respecte pas un certain nombre de droits de l'enfant ou de droits des parents, notamment le rôle des parents premiers éducateurs, car en l'occurrence ils sont complètement évincés de ce programme. Le fait qu'il y ait l'idéologie du genre, la théorie du genre dans ce programme constitue une entrée non-scientifique, et qui ne respecte pas l'obligation de neutralité. Il y a un certain nombre de points juridiques que nous allons mobiliser pour contester administrativement ce programme. Soit on gagne, soit on perd. Nous gravirons tous les échelons, Conseil d'État, CEDH... puis on verra ce qu'il en ressort. En attendant l'issue de ce procès, effectivement le programme sera mis en œuvre de manière obligatoire, et les parents auront « seulement » la possibilité de contester les modalités de mise en œuvre. Ils ne pourront donc pas contester le fait qu'on enseigne la théorie du genre à leur enfant. Encore qu'on puisse tout de même se poser la question : devant le cas d'un enfant qui rentrerait chez lui gravement perturbé parce qu'on vient de lui enseigner l'idéologie du genre, je ne vois pas ce qui interdirait à un parent de refaire lui-même un procès contre le programme qui diffuse des informations non-scientifiques. Sinon, à ce compte-là, on pourrait avoir n'importe quoi dans les programmes, « la Terre est plate » par exemple. Donc rien ne nous empêche de contester un programme qui à un moment est déviant. En outre, il y a la contestation de toutes les modalités qui pourront être mises en œuvre. C'est le premier point.

Sur le respect du caractère propre, je ne partage pas votre opinion. Le caractère propre n'est pas secondaire. Le problème, c'est qu'on l'a plus ou moins oublié et laissé s'éteindre. Et justement ce peut être l'occasion aujourd'hui de redonner un peu de vigueur à la défense du caractère propre, et de mettre l'État face à ses responsabilités en disant : « Vous devez rester dans les exigences minimales qui sont les vôtres dans les programmes que vous nous imposez ». Or les points de détail

dans lesquels entre le projet de programme d'éducation à la sexualité heurtent le caractère propre de tel établissement qui veut transmettre à ses élèves l'essentiel de ce que dit l'Eglise catholique sur tel et tel point. Je pense que les établissements ont intérêt à se battre là-dessus, parce que sinon autant enlever l'étiquette catholique de tous les établissements. Si on décide d'appliquer le programme tel quel, on renonce à tout. Je pense qu'il va y avoir une vraie lutte à engager.

Marie-Joëlle Guillaume

Plus vous expliquez les choses, plus on discerne en transparence - j'y reviens - le programme mondial de santé reproductive de l'OMS. Alors, ou bien on se mobilise contre cela, ou bien l'on va arriver à l'inhumain. Car on s'aperçoit déjà que dans notre société, il n'y a plus d'amour, il y a du sexe, du sexe, du sexe, mais il n'y a plus d'amour. Les relations de l'homme et de la femme sont devenues la lutte des sexes à la place de la lutte des classes. Et l'enfant c'est le gêneur, avec l'IVG on le supprime, et quand on prétend l'éduquer, en fait on l'agresse.

Sophie Dechêne

Je souhaitais également mentionner ce qui se passe à Bruxelles dans les écoles à majorité d'élèves musulmans. Les Planning familiaux n'y mettent pas les pieds. Les parents musulmans semblent avoir des arguments plus convaincants. C'est quand même intéressant de constater que dans ces établissements il n'y a absolument aucun EVRAS. J'ai eu l'occasion de discuter avec mon assistante musulmane. Elle m'a expliqué que dans la culture musulmane, c'est la mère qui explique aux filles, à 9 ans, ce qui va leur arriver, et ce sont les hommes qui expliquent à leurs fils de ne pas toucher les filles, etc. Je ne sais pas ce qu'ils disent exactement, mais en tout cas cela se fait en famille, avec un oncle, une tante, etc. En tout cas il n'y a pas d'EVRAS dans les écoles belges qui deviennent à majorité musulmane. C'est assez inquiétant mais c'est un autre problème ; en tout cas l'EVRAS ne rentre pas, alors que c'est obligatoire.

Séance du 16 janvier 2025

L'exacerbation de la violence chez les jeunes aujourd'hui.

Comment l'analyser, la prévenir et comment la traiter ?

Xavier Lemoine & Père Jean-Marie Petitclerc

Présentation ⁴³

Nous avons la chance d'accueillir ce soir deux intervenants d'une grande densité personnelle et qui ont tous les deux une forte expérience de « la pâte humaine ». Ils se connaissent bien, ils ont eu l'occasion de travailler ensemble pour le bien commun.

Né en 1960, **Xavier Lemoine** est marié et père de 7 enfants. Depuis 2002, il est maire de Montfermeil, en Seine-Saint-Denis, où par trois fois il a été réélu dès le premier tour, en 2008, en 2014 et en 2020. Il est en outre vice-président Finances du Territoire Grand Paris Grand Est (385.000 habitants), président du Groupement hospitalier Intercommunal Le Raincy/Montfermeil, etc.

Parmi les étapes assez éclectiques de votre formation, je citerai le brevet d'Officier Chef de Quart de la marine marchande obtenu à Saint-Malo en 1982 ; votre diplôme à l'IRCOM sanctionnant l'Enseignement supérieur professionnel aux techniques et management de la communication en 1985-86 ; et le DESS en Management Stratégique des Entreprises que vous avez obtenu en 1999 à l'Institut de Contrôle de Gestion de Paris. Entretemps votre sens du bien commun avait fait de vous, en 1997, un Auditeur de la 130^{ème} Session Régionale - à Paris - de l'Institut des Hautes Etudes de Défense nationale (IHEDN).

Mais votre formation la plus décisive, vous aimez le dire, ce sont ces huit années, de 1977 à 1985, où vous avez fait le tour du monde dans la Marine marchande. Une expérience professionnelle de plein vent, qui vous a fait découvrir la variété des êtres et des choses. Belle propédeutique à vos engagements municipaux, notamment, entre 1989 et 2002, comme chef de cabinet puis adjoint au maire de Montfermeil, Pierre Bernard, auquel vous avez donc succédé en connaissance de cause. En outre, vous avez été, de 2006 à 2013, membre puis vice-président du Conseil National des Villes, signe d'une ouverture aux autres et d'une expérience reconnue par vos pairs. On ne sera donc pas étonné d'apprendre qu'en 14 ans de mandat, vous avez été sollicité pour plus de 150 conférences à travers la France sur tous les sujets brûlants qui sont – si j'ose dire – le pain quotidien de vos responsabilités. L'Académie, ce soir, ne fera pas exception.

⁴³ Par Marie-Joëlle Guillaume, présidente de l'AES

Jean-Marie Petitclerc ne vous le cède en rien pour l'originalité du parcours de base, puisque, aujourd'hui prêtre salésien de Don Bosco, il est entré dans la vie comme ingénieur diplômé de l'Ecole Polytechnique et que son diplôme suivant fut celui d'Educateur Spécialisé diplômé d'Etat en 1978, avant un master en Sciences de l'Education en 1979.

Cher Père, vous avez donc débuté votre carrière d'éducateur spécialisé en 1978, en fondant un club de prévention spécialisée à Chanteloup les Vignes (Yvelines). A partir de 1984, vous avez dirigé durant une dizaine d'années, en Normandie, un foyer d'adolescents en difficulté habilité par le Ministère de la Justice.

Vous êtes rappelé par le maire de Chanteloup les Vignes lors des émeutes urbaines de 1991, et c'est alors que vous lancez la mise en œuvre de la médiation sociale et que vous fondez l'association pour la Promotion des Métiers de la Ville. Vous fondez également, en 1995, sur la Dalle d'Argenteuil, *Le Valdocco*, Association de prévention œuvrant dans le cadre de la politique de la ville, qui est aujourd'hui présente dans 12 quartiers sensibles - vous en avez assuré la direction générale jusqu'en 2015.

Vous avez été également membre du Conseil National des Villes (de 2003 à 2007), membre du comité d'évaluation et de suivi de l'ANRU⁴⁴ (de 2004 à 2007), et chargé de mission auprès du ministre du Logement et de la Ville (de 2007 à 2009). Depuis 2016, vous coordonnez le réseau Don Bosco Action Sociale, qui fédère une centaine d'établissements et services œuvrant sur l'ensemble du territoire auprès de jeunes en difficulté, en se référant à la pédagogie de Jean Bosco.

Vous avez écrit plusieurs ouvrages sur le thème de la violence. Je citerai entre autres : *La violence et les jeunes* (Salvator 1999) ; *Les nouvelles délinquances des jeunes* (Dunod 2001) ; *Enfermer ou éduquer* (Dunod 2004) ; *Mon combat contre la violence* (Bayard 2005) ; *Pour en finir avec les ghettos urbains* (Salvator 2009) ; *Promouvoir la médiation sociale* (Salvator 2011) ; *Prévenir la radicalisation des jeunes* (Salvator 2017).

Communication de Xavier Lemoine

Ce ne sont pas directement des propos sur l'éducation des jeunes que je partagerai avec vous ce soir : je ne suis pas un éducateur spécialisé comme Jean-Marie Petitclerc. Mais je vais vous parler de mon expérience de maire, vue sous l'angle des conditions extérieures de la dignité des personnes et des familles qu'il faut mettre en place pour un accompagnement éducatif efficace. Je partirai de la perception que j'ai pu avoir des besoins, et j'évoquerai le résultat des efforts accomplis par la municipalité.

⁴⁴ Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine.

Quelques éléments factuels

Comme cela vous a été dit, je suis maire de Montfermeil en Seine Saint-Denis. Pour ceux qui ne connaissent pas bien la Seine Saint-Denis ni Montfermeil, je précise que nous avons 40 nationalités dans la commune. Comme dans les communes voisines, nous nous sommes trouvés face à la pauvreté matérielle des familles, aux ancrages culturels venus d'ailleurs. La non-maîtrise de la langue française a été un problème pour ces familles, de même que la difficulté à comprendre des codes sociaux qui diffèrent des coutumes de leur pays d'origine. Le phénomène est accentué par la pression communautaire qui s'exerce *via* la pénétration des médias satellitaires propres aux pays d'origine. Si vous y ajoutez les réseaux sociaux, cela engendre un climat général très prégnant, mais que l'on a tendance, de l'extérieur, à sous-estimer grandement. On ne se rend pas compte de ce que représentent tous ces messages qui entrent à haute dose dans les domiciles. Il s'agit véritablement d'un bain d'appréciation spécifique des événements du monde - une bulle culturelle. Avec la crise économique, on assiste de surcroît au resserrement des solidarités intra-communautaires (comme lors du Covid). Cela évite certes des drames humains, mais cela aboutit aussi au fait que les gens sont sectorisés par communautés distinctes. Un véritable contrôle social est exercé dans les quartiers. Enfin, il y a la place de l'islam, dont l'action s'exerce à travers différents vecteurs humains et livresques qui lui sont propres, dans des associations culturelles et culturelles où les jeunes sont pris en charge.

Avant la politique de la ville mise en place par Jean-Louis Borloo en 2003, il y avait à Montfermeil de nombreux bidonvilles verticaux, c'est-à-dire des tours et des barres dans un état de saleté et de vétusté repoussant, avec une suroccupation des locaux. Grâce à Borloo et à l'ANRU, 350 millions d'euros ont été investis à Montfermeil pour démolir et reconstruire 1000 logements, réaliser 500 réhabilitations de logements et se doter de quelques équipements publics. C'était indispensable pour commencer à rendre aux gens leur dignité et leur fierté. Des difficultés persistaient néanmoins : violences faites aux femmes et violences conjugales ; nombreux trafics, voulus par certains et subis par d'autres du fait d'une situation de vulnérabilité ; parents absents, chargés de travaux harassants parfois très loin de leur domicile, en horaires décalés ; d'où des jeunes livrés à eux-mêmes, enchaînant les rixes et les délits : on a vu certains délinquants récidivistes jusqu'à 50, 60, même 80 interpellations. Les mamans, dévouées pourtant, n'arrivaient pas à faire face. D'ailleurs beaucoup d'entre elles étaient isolées, en situation irrégulière, sans carte de séjour (ce n'est plus le cas. Aux Bosquets, tout le monde a aujourd'hui une carte de séjour). Ajoutez à cela la polygamie : qui peu avant l'an 2000 à Montfermeil concernait 45 familles polygames, avec 550 enfants.

Il y a une quinzaine d'années, on comptait encore 200 voitures brûlées par an, et 200 vols à l'arraché. En plus des émeutes de 2005, dont Montfermeil et Clichy-sous-Bois étaient l'épicentre, nous pouvions connaître des pics de violence où toutes les vitrines du centre-ville avaient été brisées. Nous étions alors la 5^e ville la plus délinquante de Seine Saint-Denis, une ville fracturée, avec une hostilité intercommunautaire et un échec scolaire très important : un grand nombre de jeunes faisaient carrière dans la délinquance...

Lignes d'action de la municipalité

Notre sujet de ce soir est l'exacerbation de la violence chez les jeunes aujourd'hui : comment l'analyser, la prévenir, et comment la traiter ? Il me semble que ce que nous avons fait à Montfermeil pour rendre dignité et fierté aux personnes et rétablir la place des institutions permet de bien situer la réponse. Je commencerai par là. Et d'abord, je viens de vous parler des actions réalisées dans le cadre de l'ANRU. C'est très important, mais il faut bien voir que si la grande qualité de l'urbanisme, l'architecture et l'espace public sont un préalable à tout, ils ne sont en rien suffisants. Les trois doivent fonctionner ensemble, sinon l'on ne peut rien faire : quand vous vivez dans des taudis, que tout est moche autour de vous, les paroles et l'action publique n'ont aucun crédit à vos yeux. Jean-Louis Borloo a voulu l'ANRU pour repartir sur du beau, et c'était nécessaire ; on regagne de la crédibilité. Mais ce n'est pas cela qui va éduquer les gamins et leur faire aimer la France. Il fallait néanmoins rétablir la crédibilité des institutions, puis poursuivre par des politiques éducatives et culturelles.

Ici, je voudrais attirer votre attention sur le fait qu'il y a une grande différence entre maintien de l'ordre et tranquillité publique. Si les institutions sont défaillantes, si les habitants se sentent abandonnés, et que par ailleurs la délinquance est forte, les habitants lui font allégeance par réflexe de survie, et ce sont donc les délinquants qui assurent l'ordre. C'est cette logique qu'il fallait casser. Quand en 2006, à trois reprises on a mis le feu à mon domicile et que trois de mes enfants ont été agressés dans la rue, la crédibilité des institutions était en jeu. Nous avons mis les moyens pour qu'elles l'emportent, et les gens ont vu que je restais. Du jour au lendemain, la population s'est détournée de la délinquance.

Mais au-delà du maintien de l'ordre, les institutions devaient également agir dans le domaine éducatif et culturel. Face à la non-maîtrise par les parents de la langue française, et plus encore l'ignorance des us et coutumes de notre société, nous avons mis en place des cours de langue. Ces cours sont "cousus main" pour permettre aux personnes qui les suivent de passer du "nous" communautaire au "je" personnel, pour leur donner de la liberté. Cela ne les change pas, mais ils ont désormais des outils pour se mouvoir plus facilement dans leur environnement. Et l'on

combat efficacement l'échec scolaire qui provenait de l'incapacité pour les parents d'établir une relation avec l'institution scolaire. Nous travaillons aussi sur l'enracinement culturel, avec des visites de villes et de monuments. A Chartres, on va visiter le musée des Beaux-Arts... mais il y a aussi la cathédrale. De même à Amiens, quand nous les emmenons voir les hortillonnages, ou à Reims, quand on s'intéresse au champagne, il y a de belles cathédrales à découvrir en même temps, et c'est l'occasion de familiariser les visiteurs avec notre patrimoine chrétien. On va aussi au Puy du Fou, etc.

Dans le cadre civilisationnel, nous insistons aussi sur trois éléments qui pour nous ne sont pas négociables : l'égalité dignité entre homme et femme ; la laïcité entendue au sens de la distinction et non de la séparation entre l'ordre spirituel et l'ordre temporel - distinction qui assigne donc à chacun de ces ordres ses propres compétences et prérogatives ; le régime de séparation en vigueur, s'apparente davantage à une forme d'athéisme déguisé - ; la liberté de conscience, enfin, car il n'y a pas d'amour ni de fraternité qui soient possibles sans liberté. J'ajoute le respect de la loi naturelle. Face à la théorie du genre, etc., même si les fondamentaux ne sont pas les mêmes, les familles de culture, d'origine et de religion différentes ont des attentes similaires aux nôtres. On peut être d'accord sur certains sujets.

Réussite scolaire et parentalité

Il est important de rappeler que les parents sont les premiers éducateurs de leurs enfants. Mais ils ne sont pas les seuls, et il faut éviter qu'il y ait des contradictions entre les acteurs éducatifs. Il y a donc nécessité d'articuler les manières de faire, grâce à un programme d'action publique. D'où l'effort de la municipalité pour donner cohérence aux diverses actions des institutions, de la crèche à la Mission Locale, en faisant en sorte qu'elles tiennent le même discours. Sur la commune de Montfermeil, nous proposons par le PEL (Projet Educatif Local) de grandes orientations communes aux acteurs éducatifs. Ces orientations comportent des actions éducatives pour les enfants, mais aussi des actions à destination des parents (je pourrai y revenir lors de notre échange de vues). Le PRE (Projet de réussite éducative), par exemple, est une déclinaison du PEL. Il s'agit d'affirmer la cohérence de la sphère des adultes, la convergence des institutions, et d'apporter une aide et un accompagnement assortis tant aux enfants qu'aux parents en fonction des situations, grâce notamment à des réunions pluridisciplinaires.

La première école Espérance-Banlieues - le Cours Alexandre-Dumas - a été créée à Montfermeil dans cet esprit. Trois enjeux ont présidé à sa création : d'abord le cas des « bouffons », ces élèves qui sont premiers de classe et que leurs camarades désignent par ce terme méprisant parce qu'en travaillant bien ils font allégeance au pays d'accueil. Ensuite, le cas des « agités », plus

ou moins gravement. Ce sont souvent des gamins espiègles, malins, qui ont besoin de comprendre le “pourquoi” avant le “comment” et qui s’agitent parce qu’ils s’ennuient (ils me rappellent mon expérience personnelle au collège...). Enfin, la fracture sociale à l’école : avec la mise en place de la théorie du genre, les enfants ne venaient plus à l’école, c’était l’école à la maison ; et les parents voulaient acheter des terrains pour faire des écoles coraniques. Les trois enjeux étaient trop graves pour ne pas chercher à y répondre. Pendant 8 ans, cette école a très bien fonctionné, et son existence a été pour la ville une occasion de repenser l’ensemble de ses politiques éducatives avec en effet des résultats positifs notables au bout de quelques années. Les parents ayant repris confiance en les institutions, les enfants Montfermeillois ont ainsi repris le chemin de l’école publique. Par ailleurs, le mode de financement de cette école entièrement à la charge de la Fondation Espérance Banlieues sans possibilité de contributions locales n’a pas permis de la maintenir. Mais sa fécondité demeure.

Quant aux moyens dont nous disposons pour prévenir la délinquance juvénile nous disposons d’une forte organisation partenariale autour du Maire, du Procureur, du Commissaire, de l’ASE, de l’APJJ, des Clubs de prévention, des bailleurs sociaux et des transporteurs. Ces différentes entités peuvent de surcroît être représentées par plusieurs de leurs services spécialisés (brigade des mineurs, Délégué de la Cohésion Police-Population, Réussite Educative, service jeunesse, etc.). Lors de ces réunions partenariales, y sont regardés tant les actes ayant reçu une qualification pénale que les actes plus anodins, infra-pénaux, mais néanmoins indicateurs d’une dérive dans le comportement. Pour ce dernier dispositif qui intervient donc aux premiers signaux et mobilise le jeune concerné et sa famille, il est extrêmement rare que nous retrouvions ces jeunes pour d’autres actes de délinquance par la suite.

S’il y a 15 ans nous étions en termes de niveau scolaire dans le dernier tiers de la Seine-Saint-Denis et l’une des villes la plus insécure du Département, à ce jour notre niveau scolaire se situe dans le premier quart et nous sommes l’une des villes les plus sûres. C’est le résultat de toutes ces actions conjuguées.

Justice, police, mixité des populations : quelques réflexions

Une petite plaisanterie pour commencer - vous la connaissez sans doute : « Quand la police se trompe, c’est une bavure ; quand la justice se trompe, c’est une jurisprudence ». Il y a eu une période où j’intervenais régulièrement à l’Ecole nationale de la Magistrature, et je commençais mon propos ainsi : « Je vais vous expliquer comment j’ai appris à me passer de vous ». Effet garanti... Mais il est vrai que souvent la réponse pénale ne fait pas son office, elle vient trop tard, elle est insuffisamment réactive ou crédible. Si elle intervient sur les premiers faits, c’est bien.

Ensuite, elle peut être disproportionnée. J'avoue qu'un jour je me suis dit : "je renonce à comprendre comment marche la justice"...

Quant à la police, il est important que son intervention soit juste, sur des faits avérés, et proportionnelle aux faits. Je suis attentif à la qualité de l'intervention, il faut vraiment qu'elle soit juste et ajustée. Si c'est le cas, la police est respectée, elle peut opérer sans difficulté. Autrement, c'est sans fin, ça dégénère. Il m'est arrivé de demander à un commissaire de ne pas faire entrer les CRS aux Bosquets, car une bavure la veille avait mis le feu aux poudres. Je lui ai dit que je faisais mon affaire du maintien de l'ordre et que je pouvais le faire moi-même. Grâce au procureur-adjoint fort heureusement également présent sur les lieux, connaissant bien la situation locale et qui m'a soutenu, ça a marché. La colonne a fait demi-tour et nous avons tenu calme la cité jusqu'au bout.

En cette année 2025, les émeutes de 2005 auront 20 ans. Je vous parlerai tout à l'heure, si vous le souhaitez, d'une action entreprise à Montfermeil qui a permis la réconciliation et le rayonnement de la ville après ces émeutes, le *Défilé Culture et Création*. Il s'agissait de susciter par une bien meilleure connaissance des personnes et des communautés entre elles un sentiment de reconnaissance par l'enrichissement permis par ces contacts culturels qui, partant des particularités de chacun, parvenaient par la suite à un travail commun autour de grandes œuvres ou réalités de notre culture. Ce n'est pas la seule action que nous avons mise en place. L'objectif est vraiment d'*être* ensemble. Par exemple, pour faciliter la mixité des populations, nous avons pensé l'accueil de la petite enfance de la commune non plus par quartier mais par numéros pairs et impairs de la ville. Au départ, il y a eu un mécontentement dans certains quartiers. Mais par la suite, les parents se sont rendu compte que les enfants des autres quartiers étaient des enfants comme les autres.

Toutefois, je ne voudrais pas vous induire en erreur en paraissant avoir trouvé la pierre philosophale. Des actions ont été menées qui ont eu des effets, mais compte tenu de la situation globale de la France dans nos quartiers, avec des flux migratoires pas du tout maîtrisés, tout cela n'est pas à l'échelle... Je suis heureux de l'avoir fait. Mais nous devons faire face à des défis croissants. Et cela casse de tous les côtés.

Des défis croissants

De plus en plus, il y a une rupture de confiance vis-à-vis de la société occidentale, car on ne cesse d'en rajouter dans les aspects sociétaux (constitutionnalisation de l'avortement, éducation sexuelle à l'école, PMA, euthanasie, etc.). Une bonne partie de notre population fait sécession. Ils ne s'y retrouvent plus. Ils sont dans un monde de défiance et en quête de protection. Beaucoup me confient leur désarroi.

Dans nos crèches, nos classes, nos centres de loisirs, on observe un nombre croissant de troubles autistiques, cognitifs, troubles de la personnalité, souvent graves. Ils viennent perturber nos institutions qui ne sont plus en capacité de gérer les accompagnements très soutenus qu'ils nécessitent. Nos propres personnels sont dépassés. Chez les adultes comme chez les enfants, la santé mentale est en danger. C'est une plaie notamment dans le logement social et à l'hôpital.

On assiste aussi au renforcement des agressions, des addictions, du stress, en raison du rôle joué par les réseaux sociaux. Il y a une explosion de la prostitution des mineurs. Les enfants de nos écoles, très jeunes ont un téléphone portable et accèdent à des images pornographiques...

Par ailleurs, nous arrivons à la date anniversaire des 20 ans des émeutes de 2005. Mais, il s'agit surtout de comprendre ce qui s'est réellement passé lors des émeutes de 2005. Elles n'ont plus rien à voir avec celles de 2005, par le mode d'organisation et par les acteurs qui y ont contribué. Il préexistait, au drame de Nanterre, une organisation et une logistique qui a pu immédiatement être déployée sur toute la France. A savoir, une logistique d'approvisionnement et de stockage des mortiers, puis des cocktails molotov, des émissaires en motos rapides pour collecter le renseignement opérationnel sur le terrain et des jeunes émeutiers organisés en équipes particulièrement mobiles et répondant à des logiques stratégiques et tactiques évidentes. Rien d'improvisé. Tout bien programmé. Nous avons dû faire face à Montfermeil à une centaine de jeunes, dont seuls 40 étaient de Montfermeil, les autres plus âgés et structurés venaient de loin. En revanche, nous avons eu la satisfaction de voir la population rester en dehors des émeutes et plus encore nous renseigner pour déjouer les pièges et les dangers qui nous menaçaient. Aujourd'hui, avec ce qui s'est passé en Israël et en Palestine, je ne suis pas sûr que cette barrière soit toujours en place. Car il ne faut pas croire que les seuls jeunes qui sont outrés de ce qui se passe à Gaza sont ceux qui vont défiler à la Bastille ou ailleurs avec LFI. Beaucoup de jeunes par ailleurs tranquilles ne supportent pas la manière dont les choses sont rapportées dans les médias. Aux élections législatives de juillet 2024 suivant la dissolution de l'Assemblée nationale, je me suis présenté aux législatives en candidat libre. Sur les marchés, les gens étaient heureux de me voir et me disaient leur attachement, notamment aux Bosquets. Je commençais à y croire. Or, dans le quartier des Bosquets, le candidat LFI a fait 87 %. Il a d'ailleurs été élu député de la circonscription. Le discours pro-palestinien de Mélenchon menace de tout emporter.

Communication de Jean-Marie Petitclerc

Tous aujourd'hui nous sommes stupéfaits, inquiets, voire angoissés, par cette montée du niveau de violence à laquelle nous assistons dans notre société française. Aucun lieu du « vivre ensemble » n'est épargné : la famille, l'école, la cité. Il ne se passe guère de semaine durant laquelle un ou plusieurs faits de violence extrême ne soient répercutés dans les médias, qu'il s'agisse de conflits familiaux, de guerre de clans autour de la conquête de points de *deal*, de refus d'obtempérer aux forces de l'ordre, qui se multiplient ces derniers temps.

Le constat du rajeunissement de l'âge des auteurs de ces violences est observable sur tout le territoire. En particulier, le phénomène des violences en bandes a régulièrement cru ces dernières années, avec une multiplication des affrontements entre jeunes de différents quartiers et une implication de très jeunes protagonistes. On assiste à une tendance à la provincialisation du phénomène qui, hier, ne concernait que les jeunes des grandes cités de banlieue, et qui, aujourd'hui, s'étend à l'ensemble du territoire, même rural, avec des rixes entre jeunes développant, via les réseaux sociaux, des rivalités pour des motifs divers, parfois futiles.

Il est possible d'aborder la question de la violence avec de multiples angles de vue : celui du politique, du juge, du psychologue... Il ne vous étonnera pas que je l'aborde du point de vue de l'éducateur que je suis.

Mon propos aura une double inspiration :

- celle liée à 40 années d'expérience professionnelle en qualité de directeur de foyers d'action éducative habilités par le ministère de la justice, l'un dans la banlieue de Caen, l'autre dans la banlieue de Lyon, ou d'équipes de prévention dans des cités de la banlieue parisienne (Chanteloup les vignes, Argenteuil) ou lyonnaise (Vaulx en Velin).

- celle liée à l'héritage de Don Bosco. Il peut paraître étonnant à certains que des éducateurs du XXI^{ème} siècle puissent encore aujourd'hui se référer à un pédagogue du XIX^{ème}. Le contexte socio-économique actuel et les conditions de vie de la jeunesse sont en effet bien différents de ce qu'ils étaient au temps de Jean Bosco.

Mais nos deux époques ont en commun de connaître d'importantes mutations sur le plan sociétal. Au temps de Don Bosco, on passait de l'ère rurale et paysanne à l'ère urbaine et industrielle. Et voici que nous passons de cette ère industrielle à une ère post-industrielle marquée par la révolution du numérique. Et nous ne sommes qu'au début de cette révolution, qui n'est pas, comme certains le croient, seulement d'ordre technologique mais est également culturelle, car nous assistons aujourd'hui à une modification du rapport au temps (le « tout, tout de suite » qui

caractérise le monde numérique), à l'espace (avec l'abolition des frontières), aux autres (soulignons la grande horizontalité des réseaux sociaux).

Dans un tel contexte de mutation, Jean Bosco était porteur de deux grandes intuitions, qui me paraissent tout à fait pertinentes pour notre aujourd'hui.

- Tout d'abord, lorsque la confiance s'estompe dans les grandes institutions (en son temps, il s'agissait des institutions liées à la monarchie, qui était en voie d'effondrement ; pour nous aujourd'hui, il s'agit des grandes institutions républicaines), Jean Bosco était convaincu que la capacité à transmettre, à éduquer serait beaucoup plus liée à la qualité de la relation éducateur / jeune qu'à la qualité organisationnelle du système institutionnel. Aussi nous lègue-t-il une pédagogie fondée sur la qualité de la relation éducateur/jeune. Il devinait déjà - et les faits lui ont donné raison - que l'exercice d'une fonction d'autorité serait de moins en moins lié au statut de la personne qui l'exerce (les jeunes d'aujourd'hui sont de moins en moins impressionnés par le statut de l'adulte qu'ils ont en face d'eux), et de plus en plus à la qualité de relation que l'adulte est en capacité de nouer avec lui. Autrement dit, on passe d'une autorité statutaire à une autorité relationnelle. Et pour faire autorité, encore faut-il que l'adulte soit crédible, autrement dit qu'il existe une cohérence entre le dire et le faire. Voilà pourquoi je ne cesse de dire aux politiques aujourd'hui que l'on n'assiste pas à une crise de l'autorité, mais à une crise de crédibilité des porteurs d'autorité.

- Deuxième intuition : Jean Bosco nous invite à décoder la violence comme symptôme de la faillite du système éducatif. Car n'oublions pas que la violence est naturelle. La manière naturelle de régler un conflit, c'est la violence. A est en conflit avec B, vous supprimez B : le conflit est réglé. Ce qui n'est pas naturel et est le fruit de l'éducation, c'est la convivialité et la paix. La capacité d'établir une relation pacifique avec celui qui ne partage pas les mêmes convictions, les mêmes objectifs que moi, cela n'est pas inné : cela s'apprend. Autrement dit, ce problème de la violence des jeunes, si médiatisé aujourd'hui dans notre société, n'est pas à considérer uniquement comme un problème de jeunes, ainsi que je l'entends dire trop souvent. Il s'agit peut-être d'abord d'un problème d'adultes. La véritable question à se poser est celle-ci : comment se fait-il que les adultes aujourd'hui rencontrent plus de difficultés qu'autrefois à apprendre à la jeune génération à gérer son agressivité et à réguler sa violence ? Combien ai-je pu observer des faits de violence commis par des adolescents pouvant s'interpréter comme signifiant leur incapacité à gérer la frustration liée au « non » prononcé par l'adulte, à la limite posée par celui-ci. Mais gérer la frustration n'est pas inné : cela s'apprend. Et n'est-ce pas en effet aux adultes qu'il incombe d'apprendre à l'enfant qui grandit à gérer ses frustrations ? Combien ai-je pu observer de faits de violence commis par des adolescents pouvant s'interpréter comme signifiant leur incapacité à maîtriser leur agressivité. Mais là encore,

maîtriser son impulsivité n'est pas inné : cela s'apprend. N'est-ce pas aux adultes qu'il revient d'apprendre à l'enfant qui grandit à maîtriser son agressivité, afin qu'elle ne se transforme pas en violence ? N'est-ce pas aux adultes qu'il revient d'apprendre aux enfants, aux adolescents tous les moyens qu'ont inventés les sociétés depuis des siècles pour gérer les conflits sans recourir à la violence : la conciliation, la médiation, l'arbitrage, le recours à la justice... ?

Arrêtons-nous maintenant sur les raisons qui peuvent pousser un jeune à adopter un comportement violent. Oh, entendons-nous bien ! Il s'agit de chercher à comprendre, et non pas d'excuser. Tout acte de violence est condamnable.

Mais, comme le dit si bien Edgar Morin, « C'est une faiblesse intellectuelle extrêmement répandue de considérer que l'explication est une justification. Il est inexcusable de refuser de comprendre de peur d'excuser. » Le but de la démarche de compréhension, loin de chercher à excuser, consiste au contraire à permettre l'élaboration de réponses pertinentes en termes de prévention.

Je vous propose une grille de lecture des comportements violents, en distinguant trois modes :

1. La violence comme mode d'expression de la colère et de la souffrance
2. La violence comme mode d'affirmation de soi auprès de l'entourage
3. La violence comme stratégie d'action pour obtenir ce que l'on souhaite

La violence comme expression de la colère et de la souffrance

La violence est souvent le mode d'expression d'une souffrance. Très souvent derrière le jeune le plus violent se cache le plus souffrant. Et c'est une souffrance qui n'arrive pas à s'exprimer. Une étude menée dans les quartiers de mineurs des grandes prisons d'Île-de-France a montré que la moyenne du vocabulaire des jeunes incarcérés tournait autour de 600-700 mots. C'est bien peu ! Et il s'agit principalement d'un déficit du langage émotif. Vous savez que le langage a une triple fonction - je parle du langage du quotidien, pas du langage philosophique ni du langage théologique. Il y a la fonction descriptive, où je me sers du langage pour décrire, par exemple : « Je suis dans une salle éclairée ». Il y a la fonction performative, où je me sers du langage pour parler de mon action, par exemple : « Je vous parle, vous m'écoutez ». Et puis il y a la fonction émotive, où il s'agit de partager son ressenti, par exemple : « J'ai plaisir à vous partager mon expérience d'éducateur, j'ose espérer que vous ne vous ennuyez pas trop ». Mes quarante années de pratique du métier d'éducateur spécialisé m'ont fait découvrir que les jeunes les plus violents sont en quelque sorte des « handicapés » du langage émotif. C'est d'ailleurs une violence plus fréquemment observable chez les garçons que chez les filles : même si la montée de la violence chez les filles nous préoccupe

aujourd'hui, rappelons que 90% des cas de violence traités par les tribunaux pour enfants sont le fait de jeunes garçons. Pourquoi ? Parce que dans la culture de la cité, la seule manière pour un garçon de montrer qu'il ne va pas bien sans fragiliser son image, c'est de casser ou d'agresser. Moi, personnellement, quand je me promène sur un trottoir, je ne me sens pas agressé par un abribus au point de vouloir le démolir. Si vous vous sentez agressé par un abribus au point de le démolir, en posant ce geste, vous manifestez à tout le monde que vous n'allez pas bien. Mais vous le faites sans fragiliser votre image. C'est important, parce que dans la culture qui règne dans ces quartiers, un homme qui pleure, c'est un lâche. Une fille qui pleure, c'est une qualité, elle est émotive, mais pour le garçon, la seule manière d'exprimer sa souffrance sera le recours à cette violence, qu'on peut décoder parfois comme une sorte de langage en actes.

Deuxième type de violence : la violence d'affirmation de soi.

C'est une manière de dire : « J'existe, vous êtes obligés de tenir compte de moi ». Et ça marche. Je me souviens : j'étais directeur d'un foyer, je reprenais un jeune dans mon bureau suite à un écart, il faisait la tête, il boudait et partait dans sa chambre. J'en reprenais un autre, il sortait en claquant la porte de mon bureau et commençait à casser tous les carreaux de l'institution. En fait c'est mon attention qu'il cherchait à travers ce geste. On le voit dans certaines écoles, l'élève violent va être capable de mobiliser l'attention de tous les adultes. Et on découvre - des études canadiennes nous le montrent - que très souvent le jeune violent est un jeune qui a une très faible estime de lui-même. Lorsque j'arrive dans ma tête à penser que la seule manière de me prouver que j'existe, c'est d'écraser l'autre, c'est que je suis bien à la peine pour me faire reconnaître pour mes propres talents. D'ailleurs, on le voit à l'école, la plupart des faits de violence sont commis par des jeunes qui ne réussissent pas dans leur travail scolaire. Le jeune qui réussit à l'école est suffisamment gratifié par les bonnes appréciations de son bulletin : il n'a pas besoin de recourir à la violence pour se prouver qu'il existe. Mais le jeune sensible, qui est attaqué dans son estime de soi par la stigmatisation de ses échecs, a effectivement tendance à pouvoir utiliser la violence.

Le troisième scénario : la violence comme mode d'action.

Là, c'est autre chose. En substance : j'utilise une stratégie d'action qui va me permettre d'obtenir ce que je ne pense pas pouvoir obtenir par d'autres moyens. On l'a vu, lors des violences urbaines de Juin 2023, les pillages qui s'ensuivirent n'avaient en réalité pas grand-chose à voir avec la mort de Nahel. Il s'agissait d'une stratégie d'action qui permettait effectivement de piller et voler.

Un petit mot sur ce que je qualifierais d'*hyper-violence*. Car ce qui est nouveau dans notre société aujourd'hui, ce n'est pas tant la violence, elle a toujours existé ; comme dans *La Guerre des Boutons*,

les rixes entre bandes de jeunes au seul motif qu'ils n'appartiennent pas au même territoire, ça s'est toujours vu. Ce qui est nouveau, c'est le déploiement d'une violence sans limites. Au début de mon travail d'éducateur de rue, dans les années 1970, lorsque dans une bagarre un jeune était à terre, on avait gagné, point barre. Mais dans le fait de continuer à lui donner des coups, de le lyncher, parfois jusqu'à la mort... Là, il y a quelque chose qui est nouveau. Je parlerais alors d'hyper-violence, quand il n'y a plus de limites. Pierre Cardo parlait de ces jeunes en disant : « Ce sont des jeunes sans espoir, sans repères, sans limites ». Les jeunes hyper-violents, on peut les qualifier ainsi, comme l'agresseur de la petite Louise ces jours derniers.

Des jeunes sans espoir : j'ai bien aimé ces propos de notre pape François, dans sa bulle d'indiction de l'année jubilaire :

« Il est triste de voir des jeunes sans espérance. Lorsque l'avenir est incertain et imperméable aux rêves, lorsque les études n'offrent pas de débouchés et que le manque de travail ou d'emploi suffisamment stable risque d'annihiler les désirs, il est inévitable que le présent soit vécu dans la mélancolie et l'ennui. L'illusion des drogues, le risque de la transgression et la recherche de l'éphémère créent, plus en eux que chez d'autres, des confusions et cachent la beauté et le sens de la vie, les faisant glisser dans des abîmes obscurs et les poussent à accomplir des gestes autodestructeurs. »

Au contraire, lorsqu'un adolescent est porté par un projet d'avenir, il adopte une conduite qui va lui permettre de réaliser ce projet. Il s'interdira des écarts qui pourraient le contrecarrer. Un adolescent qui rêve de travailler à la gendarmerie, par exemple, évitera toute inscription dans son casier judiciaire. Quand on a un projet, on adopte des conduites en conformité avec la mise en œuvre de ce projet. Quand on n'a absolument pas de projet, et c'est le cas de ces jeunes hyper-violents, il n'y a rien à perdre ! Certes, on risque d'aller en prison. Mais entre la vie de galère dans son quartier et la vie dans une cellule de prison, la différence n'est pas si grande. D'ailleurs, on peut se faire aussi des copains en prison.

Des jeunes sans repères : il me semble que la difficulté principale des jeunes de ces quartiers, dont Xavier a si bien parlé, c'est que tous les jours ils passent par trois lieux, la famille, l'école, la cité, chacun de ces lieux étant marqué par une culture différente. Il y a la culture familiale, empreinte des traditions des pays d'origine ; la culture scolaire, empreinte des traditions républicaines, les "valeurs de la République" comme on dit aujourd'hui ; et puis cette culture du quartier qui est fondamentalement devenue une culture de l'entre-pairs, de l'entre-jeunes, les adultes ayant un peu déserté l'espace public, une culture largement renforcée aujourd'hui par les réseaux sociaux. Or le travail social classique en France est très cloisonné : des éducateurs interviennent dans la famille, d'autres interviennent dans l'école, d'autres sont éducateurs de rue. Or on sait que le comportement de l'enfant peut être très différent s'il se situe au sein de la fratrie, s'il se situe au sein d'un groupe encadré par des adultes, avec toute la question du rapport à l'autorité, ou s'il se situe dans une

bande sans aucune présence adulte. Le projet du Valdocco, (association que j'ai fondée en 1995 sur la dalle d'Argenteuil, un quartier qui avait été traumatisé par la violence des émeutes urbaines du début des années 90) repose sur l'importance de rejoindre l'enfant ou l'adolescent dans ses trois champs de vie ! Notre concept de base, c'est celui de la « médiation famille-école-cité ». En effet, dans chacun de ces milieux de vie, des adultes font référence, qu'on le veuille ou non : les parents dans la famille, les enseignants à l'école, les aînés dans la rue. Or le côté un peu dramatique parfois, c'est que ces trois catégories d'adultes qui transmettent des repères, souvent s'ignorent, voire même se discréditent. Ainsi, des enseignants nous disent : « Si je n'arrive pas à faire cours, c'est la faute aux parents ; avec ces parents démissionnaires, que voulez-vous que je fasse ? ». Et de leur côté des parents nous disent : « Qu'est-ce que c'est que ces enseignants d'aujourd'hui ? Ils se disent professionnels de l'éducation et ils ne sont même pas capables d'assurer la discipline du groupe-classe. Moi, j'envoie mon gamin à l'école pour qu'il apprenne, il revient, il ne sait rien ! Ça ne sait pas faire son métier, et ça veut nous donner des conseils. ». Et puis, il y a des aînés qui disent : « A quoi ça sert d'être chômeur Bac + 5 ? On a des idées pour le chômeur Bac - 5 que tu es aujourd'hui, rejoins mon réseau d'économie parallèle ! ». Je me souviens de cet adolescent, qui quelques jours après la mort de Samuel Paty, me confiait : « Ce qu'on me dit à l'école, Jean-Marie, c'est l'inverse de ce que me disent mes parents ; qui croire ? ». S'il n'y a pas quelque part des adultes capables de connaître le discours qui est tenu en famille, le discours qui est tenu à l'école, le discours qui est tenu par les copains, qui aidera le jeune à élaborer ses propres repères ? On voit donc beaucoup de jeunes qui grandissent sans repères et lorsqu'il n'y a ni espoir, ni repère, alors il n'y a plus de limites au débordement de la violence.

On pourrait ajouter ici un petit mot sur l'usage des écrans, qui a aussi son importance dans l'évolution à laquelle nous assistons. Je voudrais dire que le problème de la violence en lien avec les écrans, ce n'est pas tant la violence en elle-même, c'est le fait que sur l'écran, on voit une violence sans souffrance. On ne voit jamais ni la souffrance de la victime, ni la souffrance de l'entourage de la victime. « Pan, t'es mort » et on passe à autre chose... Or ce qui différencie le virtuel du réel, c'est bien sûr la place de la souffrance : dans le réel la violence est cause de souffrance, et c'est la perception de cette souffrance qui peut faire barrage au déploiement de la violence. Mais ce qui est terrible avec les écrans, pour certains jeunes qui sont devenus *addicts*, c'est qu'ils provoquent une déconnexion entre la violence et la souffrance. C'est la perte d'empathie. Ce phénomène m'a frappé lors de plusieurs agressions mortelles rapportées dans les médias ces derniers temps. L'usage des écrans peut se révéler être destructeur d'empathie. Souvenons-nous de cette rixe dans le 14^e arrondissement de Paris où des jeunes ont été capables de lyncher un adolescent à mort, sans la moindre empathie. Ils déploient leur violence dans le réel comme ils la déploient dans le virtuel des

jeux vidéo, dans le virtuel. Ce n'est pas l'écran en lui-même qu'il faut incriminer, mais il est important de voir combien il s'agit d'être vigilant face à cette déconnexion entre violence et souffrance. On voit ainsi des jeunes se bagarrer avec à côté un adolescent qui filme : il n'intervient pas, il filme. Cela veut dire qu'il existe chez lui une déconnexion : il interprète le réel comme étant un bon support pour les images qu'il diffusera sur les réseaux sociaux. Je pense aussi à cette mère de famille qui a filmé une institutrice en train de gifler un enfant, mais qui n'est pas intervenue. En pareil cas, on pourrait peut-être s'interposer ! Mais non, on filme, et l'on balance l'image sur les réseaux sociaux.

Comment prévenir et réguler ?

Le but de ces considérations ne consiste pas à philosopher sur la violence, mais à pouvoir dégager des pistes pour une meilleure prévention et régulation. A mon avis, on peut élaborer une politique éducative autour de trois axes.

i. Le premier consiste, bien sûr, à favoriser l'expression : développer un climat d'écoute de ces jeunes. Ayons bien conscience que dans le dialogue éducatif, le plus difficile est toujours d'écouter. En effet, quand je parle, je partage mon point de vue, je partage ma manière de ressentir les choses, mais lorsque j'écoute, je suis obligé de me décentrer pour appréhender le point de vue de l'autre, qui peut être différent du mien, son ressenti, qui lui aussi peut être différent. Je ne suis, pour ma part, capable d'aider un adolescent à sortir de la drogue que si j'ai compris pourquoi il se droguait. Tant que je n'ai pas compris, mon seul discours consistera à dire : « C'est interdit, tu te fais du mal ». Mais il le sait bien. La question que je dois me poser, c'est « pourquoi fait-il cela ? » Pour imiter les copains ? Pour fuir une situation de mal-être ? Il y a de multiples raisons qui peuvent conduire à la consommation de drogues. La réponse éducative va devoir s'ajuster à la compréhension qui est mienne de cette personne qui va mal.

Rappelons le premier conseil que Jean Bosco donnait à ses éducateurs. Il faut savoir que la criminalité juvénile dans les faubourgs de Turin au XIX^e siècle était bien pire qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais il n'y avait pas les médias pour la répercuter. En fait, la grande différence entre hier et aujourd'hui, c'est que si, hier, un adolescent violait une petite fille dans un petit village des Vosges, tout le village était en émoi, tout le monde se retrouvait à l'inhumation. Et l'on se rassurait en se disant : « Heureusement, un fait comme celui-ci, ça se passe une fois tous les cinquante ans ». Et lorsque le lendemain, un adolescent tuait un petit garçon dans les Pyrénées, tout le monde était consterné, tout le monde était à l'inhumation, et tout le monde se rassurait en se disant : « Heureusement, un fait comme ça, ça se passe une fois tous les cinquante ans ». Alors qu'aujourd'hui, avec les médias, même si vous êtes dans un village où il ne passe rien, vous apprenez

qu'hier c'est un adolescent des Vosges qui a commis un viol et un meurtre, le lendemain c'est un adolescent des Pyrénées qui tue, et vous prenez peur ! Donc, ce qui a beaucoup changé, c'est la communication sur la criminalité juvénile, qui génère un état d'angoisse. Selon les chiffres, je le répète, la criminalité juvénile dans le Turin du XIXe siècle qu'a connu Don Bosco était plus importante que celle d'aujourd'hui. Or ce premier conseil de Don Bosco, c'est qu'on laisse aux jeunes une ample liberté de sauter, courir, faire de la musique, faire du théâtre : chaque fois qu'on permet à un enfant de mettre des mots, des sons, des couleurs sur ce qu'il ressent, on fait reculer la violence. J'aime dire aux politiques que la première dimension de la prévention de la violence dans les cités, c'est la dimension culturelle. Très souvent les quartiers qui explosent sont des quartiers qui sont sous-développés sur le plan culturel. Qu'est-ce que la culture, si ce n'est le développement du partage des émotions ? Favoriser l'expression des émotions me paraît essentiel.

ii. Face à la violence comme mode d'affirmation de soi, l'important est de valoriser ces jeunes.

Il est vrai que cela peut paraître compliqué, tant leurs comportements nous heurtent, mais ce qui est important, c'est de ne jamais identifier le jeune à ses comportements ou à ses performances d'aujourd'hui. Jamais vous ne m'entendrez parler de "jeunes délinquants". Pourtant Dieu sait si les ados que m'ont confiés des juges pour enfants dans les foyers que j'ai dirigés ou bien ceux que j'ai rencontrés dans les quartiers ont commis moult délits ! Mais qu'est-ce qu'un délinquant ? Si je prends la définition du dictionnaire, un jeune est délinquant parce qu'il a commis un délit. Ça, c'est la définition. Le drame, c'est quand, dans la tête des gens, cela devient qu'un jeune commet un délit *parce qu'il* est délinquant. Les effets pervers de cette inversion de causalité sont terribles. Qu'y a-t-il de commun entre un ado de seize ans qui fait le casse d'une épicerie, et l'ado de seize ans qui agresse sexuellement une gamine de 4 ans ? Je ne vois aucun trait de psychologie commun. Bien sûr, dans les deux cas, cela reste des actes de délinquance dont ils sont responsables devant la loi, et ils répondront de leurs actes au tribunal pour enfants. Mais toute la posture de l'éducateur, qui essaie d'être fidèle au message de Don Bosco, consiste à dire : « Tu as commis un délit, ça, c'est une réalité, *et* il va falloir que tu assumes, tu vas être sanctionné ; mais, pour moi, tu n'es pas un délinquant ! Voilà pourquoi je réagis très fortement à ton écart de comportement ». Car, attention, si je lui disais " Tu es un délinquant", il trouverait normal de commettre des délits ! Je crois que lorsqu'on tient ce double discours, à la fois de respect de la personne quel que puisse être l'acte posé, mais de fermeté par rapport à l'acte lui-même, alors on va pouvoir prévenir cette violence d'affirmation de soi.

Lorsque je prononce des conférences à des parents, j'aime leur dire qu'il est complètement différent de dire à son ado : « Tu as fait une connerie » ou : « Tu es con ». Certes, il peut s'agir d'une

belle connerie et il n'est pas question de le nier. Mais dans la deuxième formule, on stigmatise à partir de la connerie effectuée, on étiquette !

La meilleure stratégie de prévention, c'est de valoriser les talents. Je citerai un exemple qui a trait aux rodéos, un phénomène dangereux qui sévit dans nos cités, où des jeunes se mettent en danger et mettent en danger les autres. La réaction que nous avons eue, avec l'équipe d'éducateurs, a consisté à se dire : « Mais ils ont quand même des talents d'agilité, ces jeunes... et d'assurance sur leurs motos ! ». On a alors décidé de construire une équipe, qu'on a inscrite au championnat de France des 50 cm³. Il a fallu préparer les motos, s'entraîner, etc. Je me souviens encore de la première course comme si c'était hier. Ligne de départ... Nos deux pilotes sont partis en roue arrière, à fond de cale, et sont tombés au premier virage, et après ils n'ont pas réussi à rattraper le peloton. Le caïd a abandonné à mi-course, - je ne l'avais jamais vu en pleurs -, en disant : « Ils sont fous, là, ils sont fous ! ». Je lui ai répondu : « Tu sais, foncer tout droit en roue arrière, tout le monde peut le faire, mais négocier un virage sans perdre de vitesse, eh bien mon petit bonhomme ça demande un sacré entraînement ». Ils s'y sont mis. Et le jour où cette équipe est arrivée sur le podium, ils étaient très fiers de leur troisième place. Ils n'avaient plus besoin de faire des rodéos, puisqu'ils étaient reconnus dans leurs talents ! Donc, ce qu'il me paraît important de retenir à propos de cette jeunesse, c'est que si on veut faire reculer la violence comme mode d'affirmation de soi, il faut lui donner d'autres moyens de s'affirmer que par la violence.

iii. Et face à la troisième forme de violence, la violence comme mode d'action ?

Alors, dans ce cas, je ne connais pas d'autre stratégie de prévention que de l'interdire - rien ne doit pouvoir s'obtenir par la violence - et pas d'autre réaction que de la sanctionner. J'utilise à dessein le mot de « sanction » et non celui de « punition », car on a parfois tendance à confondre ces deux notions. Où est la différence ? Eh bien, je sanctionne un acte, alors que je punis une personne. Dans la punition, il y a toujours quelque part une volonté d'humiliation. Tel n'est pas le cas dans la sanction. Ainsi, la sanction de bonnes études, c'est la réussite à l'examen : je ne suis pas répressif en disant cela ! La sanction d'une transgression réside dans l'obligation de réparer. Mais, et là je partage complètement l'avis de Xavier, l'important, c'est de sanctionner au premier écart, mais par une sanction qui fasse sens, qui permette au jeune de prendre du recul par rapport à l'acte posé, de prendre conscience des dégâts causés par cet acte et d'être appelé à contribuer à les réparer.

Je me souviens de cette situation durant les émeutes de 2005 : j'ai eu connaissance de l'incendie d'un bus par des jeunes de Saint-Étienne. Grâce au courage du chauffeur, un drame avait été évité, puisqu'il y avait dans le véhicule une personne handicapée qu'il avait réussi à sortir à temps. Or quand on écoutait ces jeunes sur les explications qu'ils donnaient, leur discours était révélateur : « On a parlé des jeunes de Lyon au journal télévisé d'hier en montrant des voitures incendiées (on

sait qu'existe une grande rivalité entre Saint-Étienne et Lyon). Si on veut faire parler de nous, on ne peut pas se satisfaire des voitures, il faut que ça soit plus gros, sinon on ne parlera pas de nous à la télévision ». Et effectivement, on a parlé d'eux, avec cette affaire du bus incendié à Saint-Étienne. Mais combien j'aurais préféré qu'on envoie ces deux gamins en stage à Garches dans un service de grands brûlés, non pas pour soigner, mais par exemple pour faire le ménage, plutôt que de les envoyer en prison ! Ils auraient pu ainsi prendre conscience des conséquences de leurs actes... plutôt qu'aller dans un lieu où la hiérarchie est liée à l'ampleur du délit : celui qui a fait le casse d'une banque vaut beaucoup plus que celui qui a fait le casse d'une épicerie, et celui qui a commis un abus sexuel est un moins que rien. Il y a tout un code de valeurs en prison, qui est lié à la nature et à l'ampleur du délit, ce qui conduit souvent des jeunes à récidiver de manière plus grave à la sortie de prison.

Il faut donc sanctionner de façon appropriée, et j'espère qu'aujourd'hui les mesures aillent un peu dans ce sens. Mais le drame, ce sont des juges qui parfois sont dans la logique de : « la première fois, ce n'est pas grave ; ce qui est grave c'est de recommencer ». Pour tel juge, ce sera 5 fois, pour un autre 10. Je me souviens d'un jeune que j'accompagnais au tribunal pour son 12^e délit, et cette fois-là, il s'est fait incarcérer. J'ai posé la question au juge : « Mais pourquoi le 12^e et pas le 11^e ou le 13^e, d'autant que c'est quand même le 6^e qui était le plus grave ? ». Eh bien, simplement, pour ce juge-là, 12 c'était trop. Il ne supportait plus. Où est le sens ! Je me souviens d'un autre exemple, celui d'un gamin de 13 ans que j'emmène pour la première fois au tribunal pour enfants, mais qui, entre 11 et 13 ans, avait commis moult délits. Il venait de voler un booster, et avait renversé quelqu'un, heureusement sans gravité. Dans la voiture, je lui dis : « Maintenant, tu as 13 ans, c'est l'âge de la majorité pénale. Terminé, tu n'es plus un gamin, tu vas passer devant le juge pour enfants ». Mais, pour le juge pour enfants, cet adolescent était un primo-délinquant, parce que tout ce qui s'était passé auparavant n'était pas arrivé au tribunal. Il n'arrive au tribunal que les faits commis au-dessus de 13 ans. Alors le juge pour enfants de dire : « Bon, la première fois, ce n'est pas trop grave, mais surtout, tu ne recommences pas ! ». Attendez, en ne prenant aucune sanction, il était en train de fabriquer un délinquant récidiviste ! J'ai lu récemment des articles sur les juges dépassés par la réponse à donner à l'hyper-violence. Mais ce n'est pas au niveau de l'acte hyper-violent qu'on arrive à donner une réponse efficace ; cet acte-là a été précédé de bien d'autres, et c'est au premier acte violent qu'il aurait fallu réagir.

Je conclurai mon propos en soulignant combien il me paraît nécessaire de sortir notre pays de ce débat sans fin entre prévention et répression, et d'articuler à la fois une véritable politique de prévention et une véritable politique de sanctions éducatives. N'opposons pas ces deux lignes politiques, car comme j'aime à le dire, la sanction constitue le meilleur outil de prévention de la

récidive. Or, on l'a vu lors des émeutes de 2023, un certain nombre de politiques étaient prêts à tout excuser suite à la mort de Nahel. D'autres ne voyaient que les délits, sans prendre en compte la souffrance liée à cette mort. En fait, il doit s'agir, selon moi, à la fois d'écouter la souffrance et de réagir fermement à tous ces pillages et ces faits de racket. Nos politiques ont tendance à toujours vouloir s'opposer sur ce thème, alors que je crois qu'il est vraiment nécessaire d'articuler une politique de prévention et une politique de sanctions sans chercher à les opposer. Merci beaucoup à tous.

Echange de vues

Père Jean-Christophe Chauvin

Ma question concerne la première réponse à donner à la délinquance. Ce n'est pas tellement prévu aujourd'hui dans nos institutions... Or vous, vous semblez nous dire que vous avez mis en place dans votre commune un certain nombre de choses destinées à donner une réponse première à la délinquance. Est-ce que vous pouvez nous expliquer ce que vous avez fait ?

Xavier Lemoine

Il existait de par la loi en 2008 une disposition qui redonnait aux maires la responsabilité de la tranquillité publique sur leur commune, en organisant au plan local le traitement de la délinquance avec le maire, le procureur, le commissaire, et puis ensuite l'Éducation nationale, les transporteurs, les bailleurs sociaux, etc. Mais il fallait attendre qu'il y ait une qualification pénale pour que le tribunal fasse remonter la liste des délinquants et que nous puissions nous enquérir de la vie de tel ou tel jeune, compléter notre information sur son comportement, aussi bien au club de foot qu'au collège ou dans tout autre lieu qu'il fréquentait.

En raison d'un rajeunissement croissant de la délinquance, un procureur a instauré dans les années 2010 un autre groupe de travail, destiné à appliquer ce partenariat à des actes infra-pénaux. Ce procureur m'a dit : « Monsieur le Maire, je vais demander à l'Éducation nationale, à la police nationale, à la police municipale, et à toute autre institution digne de ce nom, de bien vouloir vous faire remonter tous les actes infra-pénaux de vos jeunes ». Cela allait du fait d'appuyer sur les sonnettes, de jeter du papier enflammé dans un soupirail, à traverser volontairement en dehors des clous en faisant piler les voitures, etc. Et donc nous avons dû nous aussi, dans la même opération ainsi élargie, travailler sur le cas de ces jeunes-là. Cela passait souvent par des convocations ; on convoquait le jeune en présence des parents, éventuellement d'un membre de la fratrie ayant prise

sur le jeune, et j'essayais de savoir ce qui se passait. Il faut savoir en effet que le maire a droit de convocation pour les actes infra-pénaux.

Avant la convocation, il y avait déjà une enquête assez approfondie : on essayait de savoir comment le jeune se comportait à l'école, au club de foot, dans divers endroits. Grâce à ce dispositif-là, situé très en amont, très peu d'entre ces jeunes ont été revus pour des actes de délinquance notoire, ils ont au contraire été très rapidement remis sur les rails. Donc, ces systèmes sont efficaces si, dès lors qu'on a pu identifier un jeune qui a fait des bêtises, on peut tout de suite se rassembler, savoir quelle est sa vie, car effectivement il y a les trois univers - la famille, le quartier, l'école et les autres institutions, à savoir le club de foot, le centre de loisirs ou d'autres lieux. On reçoit les informations sur la manière de se comporter du jeune, etc., et parfois la seule sanction c'est un coup de fil au club de foot : deux week-ends sans match, et c'est réglé. Nous faisons cela systématiquement.

Nicolas Aumonier

Ma question est la suivante. Avez-vous tenu ce discours à l'École nationale de la magistrature?

Père Jean-Marie Petitclerc

Je pense n'avoir jamais été invité à l'École nationale de la magistrature. Il est vrai que le discours sur la prévention de la récidive, je le tiens quand je rencontre certains juges pour enfants au cours de colloques, au cours de congrès, mais...

[...]Je pense que, grâce aux stages qu'ils effectuent, ils connaissent tout de même un peu le terrain. J'aime rappeler que chaque fois qu'on réagit de manière pertinente au premier fait de délinquance, on est efficace, alors qu'ensuite la plupart des mineurs qui sortent de prison récidivent de manière plus grave dans les six mois qui suivent. Pourtant, la solution retenue aujourd'hui consiste à les mettre en prison ou dans des centres éducatifs fermés. On est ainsi capable de dépenser entre 500 et 700 € par jour pour ceux qu'on enferme, et l'on se satisfait de cette situation. Il existe très peu d'évaluations, parce qu'en France, on est plutôt faible en ce domaine. Mais on se satisfait du fait que moins d'un tiers des jeunes ne récidivent pas dans l'année qui suit leur sortie du centre éducatif fermé. Rappelons que le coût de la prise en charge sur une année de deux jeunes en centre éducatif fermé est identique à celui d'une équipe de prévention œuvrant sur un quartier. Or, ce sont les crédits de la prévention qui sont rognés chaque année par les départements. Reconnaissons que nous vivons dans un pays qui n'a pas véritablement une culture de la prévention, ni une culture de l'évaluation. On prend alors des mesures pour satisfaire l'opinion publique, sans que l'on se charge de l'instruire. Revenons à l'ouverture de centres éducatifs fermés :

l'idée aujourd'hui développée consiste à créer un centre éducatif fermé par département, ce qui ferait une centaine en France. La capacité d'un centre, en moyenne, c'est 10 à 12 jeunes, ce qui consisterait donc en l'enfermement de 1200 jeunes. Or on recense plus d'un millier de quartiers que l'on qualifie de sensibles. A qui peut-on faire croire, dans notre pays, que le fait d'enfermer un jeune par quartier va changer quoi que ce soit dans le problème de la violence ? Or, on est prêt à dépenser entre 500 000 et 700 000 euros par jour dans un tel programme... Par contre, lorsqu'il s'agit de développer de l'action culturelle sur un quartier, il faut vraiment livrer bataille pour trouver des financements, et se mettre le plus souvent à la recherche de mécènes privés. Dans le réseau salésien, nous montons chaque année le « *Festi-clip* » : il s'agit d'un festival où chaque équipe de jeunes inscrite vient présenter un clip vidéo qu'elle aura réalisé sur un thème qu'elle aura choisi. Ce festival permet donc aux jeunes d'être ainsi valorisés, mais il est très compliqué de trouver les financements. Par contre, quand il s'agit de crédits pour enfermer les jeunes, on se situe sur une autre courbe de dépenses, toujours exponentielle.

Jean-Didier Lecaillon

Je trouve votre perspective très séduisante, mais en pratique comment peut-on la mettre en œuvre sinon en commençant par réconcilier le monde de l'école, le monde de la famille et celui de la cité ? Est-ce que vous avez des éléments de réponse concrets à ce sujet ?

Xavier Lemoine

Avant de vous répondre, si vous le permettez, je voudrais réagir sur la question des peines. Je préfère une absence de peine à une mauvaise peine, elle détruit moins. En fait c'est très compliqué, soit une peine est insuffisante, et c'est un galon de plus pour le jeune, soit elle détruit le jeune et on le récupère pire qu'avant. En sorte que si l'on n'est pas dans la proximité et dans ce travail très humain que j'évoquais, on alterne entre trop de peine, pas assez de peine, etc., et c'est un débat sans fin.

Nous avons un dispositif qui s'appelle ACTE⁴⁵ : il permet à la collectivité, à la ville, de prendre en charge les collégiens exclus. C'est le collège qui décide l'exclusion, *via* le conseil de discipline ; mais pour éviter que ces collégiens soient chez eux et qu'il y ait un phénomène de "sur-accident" par l'effet de mauvaises fréquentations diverses et variées, on les confie à la Mairie. Nous, nous agissons avec un certain nombre d'associations et de services municipaux, ceux qui s'occupent des jardins, par exemple. On essaie d'avoir des éducateurs, des agents communaux capables d'exercer

⁴⁵ ACTE : dispositif départemental pour lutter contre le décrochage scolaire. [//seinesaintdenis.fr/europe-international/les-fonds-europeens-soutiennent-les-projets-phares-du-departement/article/lutter-contre-le-decrochage-scolaire-en-seine-saint-denis-avec-le-dispositif](https://seinesaintdenis.fr/europe-international/les-fonds-europeens-soutiennent-les-projets-phares-du-departement/article/lutter-contre-le-decrochage-scolaire-en-seine-saint-denis-avec-le-dispositif)

un suivi un peu pédagogique. C'est exactement ce que disait le père Petitclerc tout à l'heure : il s'agit de valoriser le jeune, de lui montrer qu'il est capable, qu'on ne l'enferme pas dans la faute qu'il a faite au collège, et de lui montrer des parcours professionnels variés. On lui confie une petite responsabilité en fonction de ce qu'il peut faire, et à la fin on le remercie. Ces gamins qui entrent dans le dispositif ACTE, il y en a qui récidivent, oui, dans des cas lourds (mal-être au collège et autres), mais pour la plupart d'entre eux, ils reviennent en disant : « Ouais, c'était pas mal, et vous m'avez sauvé ! ». À un moment donné, il y a eu sur leur chemin un adulte qui a porté sur eux un autre regard, comme vous l'avez parfaitement dit, père Petitclerc. Et c'est très efficace.

Alors, pour répondre à votre question, comment réconcilier les trois lieux de vie ? On va commencer par l'idée de *mixité* dans l'urbanisme et l'architecture de l'espace public. C'est-à-dire que c'est vous qui donnez le ton de la cité, parce que vous allez faire un urbanisme d'architecture de l'espace public fondé sur la propreté, la présence de proximité, la présence policière, le respect des biens et des personnes. Et vous faites le Projet Educatif Local avec la CAF, l'Éducation nationale, la ville de Montfermeil, les associations sportives, les associations culturelles, des associations diverses et variées - vous pouvez rajouter l'ASE, la PJJ⁴⁶ et tout ce que vous voulez.

Par tranches de trois ans, on met au point ce qu'on peut exiger de la part des enfants, et ce qu'on doit leur apporter ; on voit comment replacer à chaque fois les parents dans leur rôle de premiers éducateurs ; et s'ils sont en difficulté, on examine quelles aides on peut leur proposer. Quand, dans les cellules de veille dont je vous parlais tout à l'heure, on a le principal du collège qui dit : « Tel jeune, c'est ça, ça et ça » ; quand l'ASE ou le service municipal, ou le centre de loisirs, ou le service jeunesse, dit : « Ce jeune, c'est ça, ça et ça », vous avez déjà un certain nombre de gens qui ont pu échanger, qui ont vu comment ce jeune se comportait, et comment chacun peut lui apporter, à lui ou à son environnement, ce dont il a besoin. Parfois, pour tel jeune, c'est la famille qui dysfonctionne, parce qu'il y a un problème d'incarcération d'un des parents. Peu importe : on va au-delà du jeune, on va dans l'environnement familial. Dès lors que ces différentes sphères communiquent entre elles, il y a des solutions.

Nous passons notre temps à cela ; ça représente du personnel, des budgets importants, mais les communes ont avantage à procéder de la sorte, car ce travail de prévention, d'éducation et d'accompagnement correspond à de la délinquance et de l'échec scolaire en moins. Cela permet de tirer de ces jeunes le meilleur d'eux-mêmes et d'éviter des violences sous diverses formes. C'est notre intérêt bien compris. De plus, c'est avalisé par l'Etat, c'est dans la loi, cela entre dans le cadre de la politique de la ville, donc nous n'avons pas inventé grand-chose. On y met beaucoup de cœur, et le jeune et les parents entendent la même chose, de même qu'au collège, à l'école, au centre de

⁴⁶ Aide Sociale à l'Enfance et Protection Judiciaire de la Jeunesse

loisirs, au club de foot, etc. Ainsi se crée une ambiance qui permet de réconcilier ces univers. Car effectivement, s'ils étaient dissociés, ce serait du pain bénit pour ceux qui voudraient se réfugier dans la délinquance.

Père Jean-Marie Petitclerc

Il me semble que l'outil à développer, c'est celui de la **médiation**. Car il existe parfois un fossé entre les valeurs de la République et celles ayant cours dans le quartier, entre la culture des institutions et celles des familles. En France, on est un peu pauvre dans le domaine de la médiation. Le médiateur, c'est celui qui est capable de connaître à la fois le discours de la famille et le discours des institutions, et qui les fait communiquer par son entremise. Je suis souvent intervenu dans des collèges de Seine-Saint-Denis, où existaient parfois de gros affrontements entre parents et enseignants, le dialogue s'avérant difficile. J'aimais commencer par dire : « La première chose, c'est que l'enseignant soit persuadé que ce que veut le parent, c'est le meilleur pour l'enfant, et que le parent soit convaincu que ce que veut l'enseignant, c'est le meilleur pour son enfant. Commencez par vous persuader de cela ! Si effectivement vous êtes convaincu que ce que veut le parent, c'est le meilleur pour l'enfant, et que ce que veut l'enseignant, c'est le meilleur pour l'enfant, alors certes il peut y avoir parfois des différences d'appréciation sur le chemin à emprunter, mais on pourra avancer ensemble. Le problème qui se pose en termes de communication, c'est que le parent pense parfois que l'enseignant ne veut pas le meilleur pour son enfant, parce qu'il veut l'envoyer dans telle ou telle filière ; et de son côté l'enseignant pense que le parent ne veut pas le meilleur pour l'enfant, parce qu'il n'écoute pas ses conseils. Donc la question qui se pose, c'est : comment, pour rétablir le dialogue, retrouver cet objectif commun ?

Dans le quartier, j'observe les difficultés du dialogue avec les jeunes, mais j'entends aussi des grands jeunes me remerciant d'avoir évité à leur petit frère de tomber dans les mêmes ornières qu'eux. Ces mêmes grands jeunes qu'il est difficile d'accompagner nous disent : « Si vous aidez mon petit frère à réussir, on vous soutient ». Et là aussi, il faut être capable de considérer que ce grand jeune, même s'il a un comportement délictueux, peut parfois être de bon conseil pour le petit frère. Et il se sent reconnu, quand on lui dit : « Tiens, ce que tu fais pour ton petit frère, c'est vraiment important... ». Il est important, dans l'action menée auprès du plus jeune, de se faire un allié du plus grand !

La méthodologie que nous avons mise en place, au Valdocco, consiste à rencontrer les gamins dans la rue, puis à leur dire qu'on peut aussi les aider sur le plan de l'école, et là, à demander aux parents de se déplacer dans nos locaux pour inscrire leur enfant dans notre service d'accompagnement éducatif et scolaire, en leur disant combien on a besoin d'eux pour soutenir

leur enfant. En effet, bien souvent, la difficulté n'est pas que d'ordre scolaire. Le premier facteur d'échec scolaire, ce n'est pas un déficit d'intelligence, comme vous le disiez, Xavier, le premier facteur d'échec scolaire c'est un déficit d'attention et de concentration, et celui-ci est bien souvent lié à des préoccupations familiales tellement importantes.

La démarche éducative du Valdocco est bien résumée par cet enfant, qui racontait qu'il avait rencontré les éducateurs en jouant, et puis qu'il avait été invité à participer au soutien scolaire ; il pensait au départ que ce n'était pas possible, mais il est venu voir, et ensuite il a réussi à faire venir ses parents, et le voilà qui participe maintenant à toutes les activités de l'association. Le lien se noue avec les aînés, qui ne vont pas nous ennuyer lorsqu'on s'occupe des petits frères, et avec les parents qui vont s'intéresser à sa progression sur le plan scolaire. Il s'agit effectivement d'un maillage à réaliser : tel est le grand projet du Valdocco.

Je crois ainsi que l'essentiel consiste à développer la fonction de médiation. Or, c'est un métier qui n'est pas encore vraiment reconnu. Existes des diplômes de niveau 5 dans le sanitaire, des diplômes de niveau 5 dans l'animation, mais pas dans le travail social, ce qui serait nécessaire pour le médiateur. C'est un atout pour les agents de médiation sociale de connaître la culture du quartier, mais c'est insuffisant : encore faut-il qu'ils se forment à la médiation, ce qui nécessite du temps. La médiation sociale dans notre pays, nous l'avons lancée avec Pierre Cardo⁴⁷ en 1992, on était les pionniers en ce domaine. Mais trente ans après, il faut encore se battre pour que ce métier soit reconnu, qu'il soit pleinement reconnu, sans être limité à des dispositifs d'aide à l'emploi. Certes des erreurs ont parfois été commises par des médiateurs. Mais comme vous le disiez, il y a des policiers qui parfois ne sont pas à la hauteur de leur tâche et font des bourdes : on ne va pas pour autant remettre en cause le rôle de la police. Alors que lorsque certains médiateurs n'étaient pas à la hauteur de leur tâche et ont commis des bourdes, on a aussitôt eu tendance à remettre en cause le métier de médiateur.

Emmanuelle Hénin

Je voulais simplement dire qu'on peut harmoniser les discours entre l'école, la famille, etc. Mais si dans la famille c'est la *charia* qui prévaut et qu'on dit que les hommes et les femmes ne sont pas égaux, qu'il faut battre sa femme, etc., ce n'est pas toujours faisable.

Xavier Lemoine

Cela peut arriver, et l'on essaie alors d'entourer au maximum les gamins, de les garder dans les dispositifs d'après école, on essaie de les mettre au service Jeunesse, dans les sorties, etc. Nous

⁴⁷ Député français entre 1993 et 2010, maire de Chanteloup les Vignes à l'époque du lancement.

sommes très proactifs, il y a un certain nombre de dispositifs par lesquels on essaie de les récupérer, à partir de réalités familiales qui sont ce qu'elles sont. Mais il n'y a pas seulement certaines familles, il y a aussi la force des réseaux sociaux sur ces questions-là. Les jeunes, sur les réseaux sociaux, voient, regardent ou écoutent par eux-mêmes. Dans les affaires de départs en Syrie, on a eu un certain nombre de jeunes qui sont partis en suivant davantage le mouvement sur les réseaux sociaux et le sentiment de beaucoup de leurs camarades.

Donc, tout ce que je vous ai dit et les résultats que l'on peut obtenir, ce sont des réalités, je l'ai constaté dans ma ville. Mais pour certains de ces résultats, je sais que les soubassements profonds sont extrêmement fragiles et que si la grande Histoire arrive trop brutalement dans la petite histoire locale, tout ceci peut basculer. J'ai achevé mon propos tout à l'heure sur ce constat, et je connais cette fragilité, parce qu'effectivement le soubassement culturel de la commune est beaucoup plus friable et beaucoup plus en dialectique qu'il n'y paraît à première vue. On a pu le mesurer au moment de la mort de Nahel en portion très réduite.

Dominique de Legge

Merci beaucoup pour vos interventions. Trois réactions très rapidement.

La première, vous avez parlé de crédibilité du porteur d'autorité. Et je voudrais relier cette remarque à ce que disait Xavier Lemoine lorsqu'il comparait les résultats des élections municipales et des élections législatives. Il est intéressant de noter que le maire - c'est une bonne nouvelle - a une autorité toujours crédible en tant que tel, parce qu'il habite sur place, on le connaît, on mesure concrètement son action.

Ensuite, dans ce que vous avez évoqué, quelle crédibilité pour nos forces de l'ordre, et quelle est la crédibilité du juge ? Personnellement je suis quand même frappé, même si l'on peut hésiter à le dire, de voir que les juges aujourd'hui ne manifestent plus beaucoup le sens du droit mais font un peu, peut-être trop, de morale, quand ils ne vont pas jusqu'à vouloir se substituer au travailleur social. Alors que si chacun faisait son travail, ce serait peut-être aussi bien.

Et puis, dernière réflexion, vous avez évoqué, Père, la culture, et je ne pense pas trahir les propos de Xavier Lemoine lorsqu'il a parlé d'urbanisme. Si l'on parle de réconciliation, il y a la réconciliation dans l'espace, à laquelle effectivement l'urbanisme contribue énormément. Il y a aussi une réconciliation dans le temps et je vais évoquer là une expérience qui fut la mienne lorsque j'étais aux Affaires sociales à la mairie de Paris. En fait, chaque structure a tendance à vouloir développer son propre travail social et sa propre approche. Alors, je voyais l'assistante sociale de la Caisse d'allocations familiales, l'assistante sociale scolaire, l'assistante sociale du service départemental, l'assistante sociale de la protection judiciaire, de la police de l'enfance, mais ce n'est pas ça la

question. Il s'agit toujours du même jeune, et celui-ci se joue de cette multiplication des intervenants qui vient diluer l'autorité et la crédibilité. Donc je pense qu'il y a un travail à faire, et que la réponse n'est pas dans la multiplication des intervenants, mais au contraire, à mon avis, dans une approche beaucoup plus large, en partant des enfants et des jeunes et non pas en partant de la structure.

Père Jean-Marie Petitclerc

Je suis pleinement d'accord avec vous. La crédibilité, c'est en premier lieu la crédibilité personnelle, fondée sur la cohérence entre le « dire » et le « faire » de la personne qui exerce une fonction d'autorité. Mais c'est aussi la crédibilité de l'équipe, la cohérence entre les différents partenaires. J'ai souvent pu établir une corrélation entre le niveau de violence d'un enfant ou d'un adolescent et le niveau d'incohérence des adultes qui l'accompagnent sur son itinéraire de croissance. Combien certains sont habiles à jouer l'un contre l'autre ! Je me souviens d'une famille qui était suivie par douze travailleurs sociaux. Elle avait trouvé l'art, chaque fois qu'elle en rencontrait un, de lui dire que tous les autres intervenants ne comprenaient rien à rien à sa situation, et que seul celui-ci comprenait ses problèmes, et le voilà qui se sentait gratifié par de tels propos. Mais ce discours, elle le tenait à chacun ; ainsi, en manipulant tout son monde, puisque personne ne se concertait en allant la voir, elle obtenait tout ce qu'elle voulait. On sait aussi combien les jeunes savent se glisser dans les failles. Combien il est nécessaire de travailler cette cohérence !

Il me semble que si aujourd'hui le maire est le personnage politique le plus reconnu, c'est qu'il paraît crédible aux yeux de ses concitoyens, grâce à la cohérence entre son "dire" et son "faire". Mais ce devrait être le cas pour tous ceux qui exercent une fonction d'autorité.

Je prends souvent l'exemple suivant. Vous savez que notre pays, la France, détient le record d'Europe de consommation de tabac, voire de cannabis puisque très souvent le jeune ne touche au cannabis qu'après s'être essayé au tabac. Mais combien de fois il m'arrive d'entendre ce discours surréaliste entre un collégien à qui on interdit de fumer lorsqu'il rencontre son enseignant ou son éducateur en train de fumer. Bien sûr, le jeune lui pose alors la question : « Pourquoi vous fumez, alors que moi je n'ai pas le droit ? ». Réponse de l'adulte : « Toi, tu es petit, tu es mineur, tu es sous ma responsabilité, tu n'as pas le droit de fumer. Moi je suis grand, je suis majeur, j'ai le droit de fumer ». Ayons conscience que ce type de réponse est terriblement incitatif pour la consommation de tabac ! Ce que veulent nous prouver nos ados - et pour cela, ils adoptent parfois des stratégies sinueuses auprès de leurs parents et de leurs enseignants -, c'est qu'il ne faut plus qu'on les considère comme des petits mais comme des grands. C'est la stratégie de tout ado. Et voici que l'adulte lui présente le tabac comme l'attribut du grand ! Alors des collégiens de 6ème se mettent à fumer, non pas parce que ça leur fait plaisir, car ça les fait tousser, mais parce que ça les pose comme grands.

Et où ont-ils appris cela ? Ce n'est pas inscrit sur le paquet de cigarettes, où il y a d'autres images ; ils l'ont appris par le discours des adultes, qui n'ont cessé de leur dire : « Toi, tu n'as pas le droit parce que tu es petit, moi, j'ai le droit parce que je suis grand ». Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'un enseignant fumeur est un mauvais enseignant. Mon prof de sciences physiques en Terminale, qui m'a fait largement progresser, était un fumeur invétéré. Mais le seul discours à tenir consiste à dire : « Moi j'aurais préféré, quand j'avais ton âge, avoir des éducateurs plus attentifs ; alors, j'ai pris ce mauvais pli, et maintenant je n'arrive pas à m'en débarrasser ». Le jeune est capable de comprendre que l'éducateur qu'il a en face de lui n'est pas paré de toutes les qualités. Mais si on interdit de fumer au gamin, ce n'est pas parce qu'il est petit, c'est parce que c'est mauvais pour ses poumons, et c'est tout aussi mauvais pour les poumons du grand que pour les poumons du petit. C'est à mes yeux cette incohérence qui conduit notre pays à détenir le record d'Europe de consommation de tabac chez la jeune génération. C'est impressionnant. On a également la législation la plus ferme d'Europe sur l'usage du cannabis, et on détient le record de consommation. Il faut tout de même se poser la question de savoir comment on en est arrivé là. Pour moi, la cohérence de l'adulte est au cœur du problème.

La cohérence, ce n'est pas l'exemplarité. Si les enfants devaient attendre que les adultes soient exemplaires pour qu'ils entreprennent leur mission éducative, ils risqueraient d'attendre longtemps. J'en suis le premier témoin. Je peux, suite à un état de fatigue ou de préoccupation trop important, adopter telle posture ou prononcer tel mot un peu décalé par rapport aux principes pédagogiques de Don Bosco dont je me fais le chantre ! A ce moment-là, l'enjeu c'est de reconnaître son erreur. Parfois les gens pensent que pour sauver leur autorité, il ne faut jamais reconnaître leurs erreurs. Or, on a tous droit à l'erreur. Si vous ne la reconnaissez pas, vous perdez votre crédibilité. La cohérence, c'est de reconnaître : « Là, tu vois, mon *faire* n'a pas été à la hauteur de mon *dire*, - dont acte, et je te prie de m'excuser - mais sache que le *dire* que je te dis, c'est aussi le *dire* que je m'impose ». Autrement dit, il n'y a pas d'écart entre le discours pour toi et le discours pour moi. Et puis, si quelquefois on n'est pas parfait, moi le premier, ce n'est pas grave.

Il est des politiques qui ne veulent reconnaître aucune erreur, sur les décisions qu'ils ont prises, car ils pensent que cela pourrait saper leur autorité. [...]

Marie-Joëlle Guillaume

Xavier, j'aimerais pour ma part que vous expliquiez la manière dont vous vous y prenez en tant que maire pour unir au plan culturel des mondes très différents, en nous décrivant un peu les initiatives de Montfermeil depuis un certain nombre d'années dans ce domaine.

Xavier Lemoine

Je vois la culture comme étant la clef de voûte qui donne sens et pérennité aux quarante métiers qu'un maire exerce sur sa commune. C'est le premier élément. J'ai beaucoup aimé la définition de Jean-Marie Petitclerc sur la culture comme développement d'un langage émotif partagé. Il y a aussi la culture comme mixité, comme expression profane d'un culte. Et puis, j'aime bien la réponse de Churchill au moment du bombardement de Londres, lors de la Seconde guerre mondiale. On avait un peu plus d'argent qu'aujourd'hui pour la culture et il était question de supprimer ces crédits en raison de la guerre. Et Churchill avait répondu en substance : « Mais alors, pour quoi nous battons-nous ? ».

J'ai fait allusion tout à l'heure au défilé *Culture et création*. Il m'avait été proposé par ma première adjointe au lendemain des émeutes de 2005, où nous avions une ville qui avait brûlé, des quartiers qui avaient peur, et toutes les télévisions du monde qui en avaient rapporté des images. Elle m'a dit : « On va faire un défilé de mode ». J'étais perplexe, mais elle ajoute : « C'est l'expression du corps en public ». Je commençais à comprendre, je lui réponds néanmoins pour la taquiner : « Du string à la burka avec toutes les nuances intermédiaires ? ». En fait, le défilé de mode n'était pas en soi si incongru, parce que derrière cette suggestion il y avait la reconnaissance de l'autre. L'argument de mon adjointe, à l'époque, était celui-là : « Ecoute, Xavier, tu dis souvent dans tes discours que de la connaissance vient la reconnaissance, et la reconnaissance dans les deux sens du terme : je te reconnais une existence, une originalité, une autonomie, ce que tu es ; et, deuxième sens, je te suis reconnaissant de ce que tu m'apportes par l'expression de ta différence ». Effectivement, il y a vingt ans, je disais cela très souvent.

On a donc décidé de calquer le défilé de mode sur ces paroles-là et de faire un défilé en deux temps. Premier temps, chaque communauté défile en habits traditionnels : « En quoi suis-je heureux et fier de me faire connaître, de me faire reconnaître des autres au regard d'une histoire qui a pris naissance ailleurs, en dehors du territoire français ? ». Si l'on en restait là, on pourrait m'accuser de favoriser le communautarisme. Ce n'est pas trop le style de la maison, d'où la deuxième partie : « Création originale de vêtements à partir d'une idée donnée par la commune ». La première année, nous avons pris les noms des rues du quartier qui avait brûlé ; ça tombait bien, c'étaient ceux de Cézanne, Picasso, Degas, Monet, Utrillo, Vlaminck, etc. Il faut voir ce que cela signifie quand, parmi les personnes qui se présentent pour participer à l'événement, vous avez par exemple une personne Sénégalaise particulièrement investie dans la vie du quartier. Elle se précipite à Paris, par exemple au musée Picasso pour savoir ce qu'avait fait Picasso, sa vie, etc., et cette personne travaille là-dessus pour vous restituer ce qu'elle a compris de Picasso, avec sa sensibilité, son génie propre. Et tout le monde fait l'effort de prendre à bras le corps des éléments importants

de la culture occidentale pour pouvoir les travailler, les restituer, avec le supplément qu'ils y mettent par ce qu'ils sont. Nous avons choisi d'autres sujets au fil des ans : l'Arc de Triomphe, la Tour Eiffel, Notre-Dame de Paris bien sûr, il y avait même la basilique du Sacré-Cœur. Nous avons fait également le Défilé sur le thème des *Quatre éléments*, mais avec le tableau de Michel-Ange montrant la main du Père et la main de l'homme, pour remettre tout cela dans la perspective d'un Créateur et d'une créature. Nous avons pris le thème de la musique, de Bach à Sibelius, avec des morceaux de musique pour la découverte du patrimoine classique, qu'ils avaient commencé à découvrir quand nous avons réalisé un thème sur les *Quatre saisons* avec la musique de Vivaldi, etc., etc.

Et alors, j'ose dire le mot, lorsqu'on *communie* autour du beau, on ne se croise pas ensuite dans la rue de la même manière. On a été reconnu dans son originalité. Une fois que j'ai été reconnu, je n'ai plus besoin de "gueuler" qui je suis, puisque de toute façon j'ai eu l'occasion de dire qui j'étais et que j'ai été reconnu comme tel. On apaise ainsi la revendication identitaire. Et une fois que je suis apaisé, je peux parfaitement m'emparer d'une culture, d'éléments de culture qui me sont relativement étrangers. [...]

Jean-Didier Lecaillon

J'aimerais savoir comment vous réagissez quand les jeunes brûlent des bâtiments. Vous parlez beaucoup de l'importance de l'urbanisme que les habitants peuvent s'approprier. Mais en même temps ils le détruisent ! Peut-être que la presse exagère le nombre de maisons de jeunes, de bibliothèques, de médiathèques, qui ont brûlé, mais celles-ci avaient été justement construites pour eux.

Xavier Lemoine

Si vous faites référence aux émeutes de 2023, suite à la mort de Nahel, je vous dirai la grande différence qu'il y a avec celles de 2005. En 2005, elles sont venues véritablement de l'émotion créée par la mort de Zyed et Bouna dans le transformateur. La violence a été circonscrite aux villes de Clichy-sous-Bois et de Montfermeil dès le premier jour, et les troubles étaient en nette décrue le quatrième soir. C'est alors, malheureusement, qu'il y a eu la grenade lacrymogène qui a explosé à côté de la mosquée, etc. La donne a changé à ce moment-là. Tous les jeunes de la zone pavillonnaire sont sortis en disant : « C'est la guerre, c'est la guerre, ils ont attaqué l'islam ». Et ensuite, cela s'est répandu partout en France parce qu'il y avait un mobile commun. Pour Zyed et Bouna, le mobile était commun aux Montfermeillois et aux Clichois seulement, c'étaient des jeunes que le quartier connaissait, mais ce n'était pas le cas pour toute la France. C'était une émotion, et sans l'accident de la mosquée elle aurait été circonscrite.

En 2023, les choses ont été différentes. Nahel a été un prétexte, car je peux vous dire que le soir des premières émeutes il y avait dans chacune de nos villes (dans toutes les villes de Seine-Saint-Denis, mais partout, dans toute l'Île de France aussi bien qu'en province, à Aubervilliers aussi bien qu'à Laval) le même dispositif. J'ai pu échanger très précisément à ce sujet avec bon nombre de mes collègues maires parce que nous étions invités à l'Élysée et que nous nous connaissons suffisamment pour en parler sans détours : il y avait des camions qui stockaient les mortiers le premier soir, des mortiers et des cocktails Molotov le second soir. Il y avait des petites voitures qui faisaient la livraison sur les théâtres d'opérations, et des scooters rapides conduits par des gens répartis en équipes mobiles à travers leurs boucles de réseaux sociaux : ils développaient une vraie stratégie et une vraie tactique pour scruter les rues et fixer les forces de l'ordre, les pompiers, etc. En outre, cette fois-ci, j'avais 100 jeunes en face de moi, il y en avait 40 qui étaient de Montfermeil, que je connaissais, mais il y en avait 60 qui venaient de loin, et même de très loin, plutôt âgés, bien aguerris, très organisés.

Dans ces émeutes, il y a eu l'extrême gauche, il y a eu les services algériens, et il y a eu des ONG style Soros, etc. Cela a duré deux jours avec cette logistique, puis nous avons eu face à nous la délinquance locale. Les deux premiers jours surtout ont été extrêmement violents, et en quatre jours d'émeutes ils ont fait 1 milliard 450 millions de dégâts alors que, en trois semaines en 2005, on avait eu 350 millions de dégâts. Vous voyez le saut accompli ! Mais le pire, c'est que cela peut recommencer demain. Toute la logistique est prête, tout le dispositif est prêt.

Mais, je vous l'ai dit, il n'y avait que 100 jeunes devant nous (bien moins qu'en 2005, où ils étaient plusieurs centaines) : 40 de la cité, 60 venus de l'extérieur. Pas un seul autre jeune n'a bougé ; mieux, certains nous ont aidés, et la population de toute manière nous a téléphoné pour nous donner des renseignements : « Attention, là ils ont mis une bouteille de gaz dans la poubelle qui est en train de brûler à côté du poste de police », etc. On a pu vérifier sur un certain nombre de villes, que, hormis une délinquance très structurée, très organisée et avec une vraie stratégie, la population n'a pas bougé. En revanche, c'est bien une stratégie guerrière qui a été développée par les émeutiers : sur quels sites on va, comment on fixe les forces de l'ordre et les pompiers, et quand ils sont fixés, comment on ferme l'accès du commissariat par un rideau de poubelles brûlées, comment on se place, tout le monde étant fixé, les forces de l'ordre ne pouvant plus sortir ou rentrer pour les renforts. Et c'est ainsi que l'on va attaquer l'Hôtel de ville de Montfermeil, pendant toute une nuit. Cette nuit-là a été extrêmement violente. Mais, je l'ai vérifié, parmi les jeunes gens il n'y en avait que 40 de Montfermeil, les autres se sont tenus impeccables et nous ont plutôt aidés. Seulement voilà : "post-Gaza", cela ne marche plus. C'est la raison pour laquelle je dis que la petite histoire,

certes, a sa valeur, mais que la grande Histoire peut tout balayer. C'est la difficulté devant laquelle nous sommes, et dont j'ai tout à fait conscience.

Comment protéger les jeunes des fléaux d'internet, et particulièrement de la pornographie ?

Amélie Laurent

Présentation ⁴⁸

Amélie Laurent, vous êtes mariée, mère de quatre enfants. Votre formation professionnelle vous a tournée d'emblée vers l'éducation. Après une licence de lettres modernes à la Sorbonne, vous obtenez en 1999 le CAPE (Certificat d'Aptitude au Professorat des Ecoles), et durant dix-neuf ans, de 1999 à 2018, vous êtes professeur des écoles, à tous niveaux, d'abord en région parisienne, puis successivement à Mayotte, en Guadeloupe, et enfin à Toulouse.

Mais, parallèlement aux apprentissages fondamentaux des enfants, la question de la formation à la Vie Relationnelle Affective et Sexuelle vous intéresse beaucoup, et vous obtenez en 2010 la Certification d'Educatrice à la Vie Relationnelle Affective et Sexuelle. Il s'ensuit, depuis 15 ans, de nombreuses interventions de votre part sur ce thème dans les établissements scolaires (primaire, collège, lycée), mais aussi dans l'Enseignement supérieur et en milieu associatif. En outre, ayant obtenu en 2020 la Certification au Conseil conjugal et familial, vous faites depuis 5 ans de l'accompagnement de couples, d'adultes et d'adolescents en cabinet. Vous animez aussi de nombreuses conférences et des webinaires pour les parents et les équipes éducatives. Enfin, ayant obtenu en 2022 la Certification du Titre de Formateur Professionnel d'Adultes, vous menez des actions auprès des professionnels sur ces thématiques qui vous sont chères. C'est pour mener à bien tout cela que vous avez fondé et dirigez la structure AVRAS, Organisme de Formation spécialisé dans l'Education à la Vie Relationnelle Affective et Sexuelle.

Communication d'Amélie Laurent

C'est un sujet délicat dont il faut s'emparer ; et beaucoup de personnes sont assez réticentes à aborder le sujet. Voici le plan de ma conférence :

- Je vais d'abord vous présenter notre structure AVRAS et ses objectifs.
- Concernant la pornographie, je vais vous donner un état des lieux, parce qu'au départ il est nécessaire de bien comprendre les chiffres et le contexte sociétal.

⁴⁸ Par Marie-Joëlle Guillaume, présidente de l'AES

- Puis, je vous dirai aussi ce qu'on voit sur le terrain, car je vois des élèves tous les jours (primaire, collège, lycée, étudiants, grandes écoles). Je forme aussi les enseignants, les psychologues scolaires, les éducateurs spécialisés, tous ceux qui sont en charge d'enfants et d'adolescents ; et le sujet de la pornographie revient tout le temps.
- Enfin, je vais vous donner des pistes, pour vous indiquer comment nous pouvons faire aujourd'hui pour protéger les jeunes, comment agir, comment oser le dialogue, quelle éducation à l'amour entreprendre, et surtout, comment accompagner aussi la dépendance, puisque nous avons vraiment cette problématique parmi les jeunes que nous rencontrons.

1. AVRAS et ses objectifs.

D'où m'est venue l'idée de fonder cette structure ? Je suis d'abord passionnée d'éducation affective et sexuelle, j'ai même arrêté mon métier d'enseignante pour faire de l'éducation affective. Et puis, tout ce travail que j'avais entrepris, j'ai eu envie de le transmettre. Tout a commencé avec une petite équipe, nous étions trois. D'autres personnes sont ensuite venues nous rejoindre et je me suis dit : « Tout ce qu'on travaille, tous les outils, toutes les ressources, tout ce qu'on a conçu et expérimenté pour les enfants et pour les jeunes, il faut qu'on le transmette à de nouvelles personnes, formées, qui vont prendre notre suite ». Si bien qu'aujourd'hui je suis plutôt contente : nous sommes une dizaine. Nous sommes une équipe de professionnels tous *formés* à l'éducation affective et sexuelle. Je vais revenir plusieurs fois sur cette notion de formation, car on ne peut pas s'improviser intervenant en vie affective et sexuelle. Je pense d'ailleurs que le programme prévu suscite aujourd'hui des craintes essentiellement de ce côté-là : « Est-ce que ceux qui vont intervenir sont vraiment formés ? ».

Notre action consiste essentiellement à travailler dans les établissements scolaires, surtout dans l'enseignement privé mais il nous arrive également d'intervenir dans le public, dans les associations, en aumônerie, dans les MECS (les Maisons d'Enfance à Caractère Social), auprès des migrants. On a vraiment un large panel, un large public, nous faisons aussi des formations professionnelles et des conférences. Nous avons un site internet qui s'appelle www.avras.fr et qui comporte un espace ressources. Tout ce dont je vais vous parler ce soir est sur cet espace : il y a des textes, il y a les Rapports officiels. Sur notre site, nous avons mis aussi des outils, c'est-à-dire des petites vidéos, des fiches pédagogiques pour les enseignants, de sorte qu'à la fin de nos formations ces derniers peuvent aller chercher des outils directement sur notre site. Pour les parents et pour les professionnels, il y a également des sites référencés, pour leur permettre de continuer la réflexion.

Je vous présente notre équipe. Nous sommes une dizaine aujourd'hui dont Tanguy Lafforgue qui a écrit un livre sur la pornographie⁴⁹, avec qui je fais des formations sur l'impact de la pornographie sur les mineurs. Nous sommes tous certifiés, tous experts dans notre domaine, et surtout nous avons un travail d'équipe régulier, nous faisons de l'analyse de pratique, nous avons de la supervision, et je veille quant à moi au maintien des compétences avec un suivi de chaque personne.

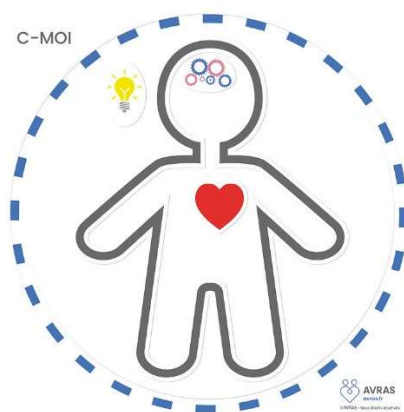
Nous fonctionnons dans les établissements scolaires avec une pédagogie interactive, c'est-à-dire que nous n'arrivons pas en mode descendant, avec une classe entière de 30 personnes, non, parce que le sujet est trop délicat. Donc très souvent on partage la classe en deux, on sépare les garçons et les filles et cela, vraiment, ça libère la parole, et nous partons vraiment de leurs questions. Nous avons une chance immense : les jeunes nous parlent de ce qu'ils ont dans le cœur, et on s'aperçoit que ce n'est pas du tout ce que la société propose, et l'on recueille des pépites. J'en aurais tant à vous redire que j'aimerais les noter un jour, parce qu'on se rend compte que le cœur humain est là, et qu'il surgit dès qu'on arrive à écouter et à prendre le temps de réfléchir à ce qu'on veut vivre.

Nous créons beaucoup d'outils, nous aimons créer et expérimenter des outils pédagogiques qui favorisent les échanges. Je vous en ai apporté un que je vais vous présenter. Il est en fait relié au nouveau programme d'éducation affective et sexuelle (EVARS). Vous avez déjà entendu parler de ce dernier, il se déroule sur trois axes : Se connaître, vivre et grandir avec son corps/ Rencontrer les autres, construire des relations et s'y épanouir/ Trouver sa place dans la société et être libre et responsable. Ces axes sont approfondis d'année en année, c'est-à-dire qu'ils sont tous les trois travaillés à tous les niveaux, et les objectifs pédagogiques s'adaptent au niveau de développement de l'enfant. Ce programme, personnellement je l'ai lu et relu (j'ai été interviewée à la radio pour en parler, donc je pourrais aussi répondre à vos questions).

En ce qui nous concerne, nous travaillons vraiment dans la direction de la protection de l'enfance et en concertation avec les parents et les chefs d'établissement. Toutes nos interventions sont basées sur l'anthropologie chrétienne, et nous avons créé un outil que je vais vous présenter. Il y a un petit format et un grand format que je vous présente aujourd'hui. Dans les écoles, les enseignantes l'utilisent pour toute leur classe, il est fait pour le collectif (le petit format, on l'utilise pour travailler avec un jeune ou un enfant en particulier).

Photo de l'outil C-moi

⁴⁹ Amaury Guillem & Tanguy Lafforgue, *Protégeons nos enfants de la pornographie !* Mame, 2021.



La première chose que l'on fait lors d'une séance, on se présente aux élèves, on leur montre l'outil. Puis, on leur demande comment il s'appelle : « Alors, C-moi »,

Je dis alors : « oui, oui c'est moi ».

Et là ils répondent : « ah oui, ah oui, c'est moi ».

« Eh bien oui, c'est chacun de nous. On va travailler vraiment sur la valeur, la richesse, la dignité universelle de la personne humaine. Ce que l'on voit en premier chez quelqu'un, c'est son corps ».

Je leur demande alors à quoi sert ce corps (nous avons fait aussi un poème), je leur dis que le corps est un trésor, qu'il faut en prendre soin, qu'il nous permet de faire plein de choses. C'est le marqueur de notre identité, mais ce corps peut aussi être un peu malade, perdre en énergie, vieillir...

Heureusement, on a beaucoup de chance, on a aussi un cœur. Evidemment, c'est un symbole, le cœur ; à quoi sert-il ? Il faut bien dire aux enfants que c'est le symbole de la vie affective, il faut leur expliquer que le cœur « sert à aimer et à goûter la joie d'être aimé. En chacun de nous, il y a ce grand désir d'aimer et d'être aimé. Le corps réagit et le cœur ressent, il ressent des émotions, il ressent des sentiments ». Et tout de suite on commence à faire le lien, à lier les dimensions de la personne : « Le corps et le cœur sont reliés. Parce que, quand un geste est posé sur votre corps, ça crée une émotion, et de la même manière quand on ressent une émotion ou des sentiments, eh bien, ça s'exprime par le corps, et tout cela, il faut l'analyser ».

On n'est pas seulement un corps et un cœur, on a la grande chance d'avoir aussi un cerveau, et ce cerveau nous permet d'analyser justement ce que l'on ressent, et de savoir ce qu'on va en faire, quelle décision je vais prendre, quel comportement je vais adopter par rapport à ce que je ressens. Et c'est là, quand on parle d'intelligence émotionnelle, que l'émotion doit être analysée : « Tiens, si je ressens ça, qu'est-ce qui fait que je ressens ça ? j'ai peut-être besoin de ça, si je réagis, quelles sont les conséquences sur moi et sur l'autre ? ». On travaille beaucoup cet aspect des choses avec eux.

Et puis, quelquefois, le cerveau a besoin d'être éclairé, parce qu'il est un peu dans la confusion. Donc, heureusement, on a une quatrième dimension, le mot commence encore par un C, il s'agit de la conscience. On leur demande : « Qu'est-ce que c'est que la conscience ? A quoi ça sert ? », et

là j'ai des réponses magnifiques, même des petits ; je pense à une petite fille de CP qui me disait : « La conscience, c'est comme si dans ma tête il y avait une corde, elle est tirée d'un côté par le démon, et de l'autre côté par un ange ». Tout est dit. En fait ils disent tout ! Cette notion de conscience, on ne leur en parle pas beaucoup, mais quand on vient leur en parler, il y a les yeux qui s'éclairent.

Ainsi, quand je travaille à la Protection Judiciaire de la Jeunesse -PJJ- (j'ai oublié de mentionner cette activité) pour les mineurs auteurs de violences sexuelles, j'entreprends une chose très efficace pour leur expliquer le choix à faire, la décision à prendre, c'est de leur parler de la conscience.

Je leur dis alors : « Voilà, tout est relié, quand on est en relation avec quelqu'un, toutes ces dimensions interagissent ; donc on a tout en soi-même pour prendre les bonnes décisions, mais on est fragile. On a toute cette richesse de la personne humaine, mais elle reste fragile, donc nous avons pour nous protéger une bulle d'intimité ».

Après, on en arrive à parler de l'intimité : qu'est-ce que c'est que l'intimité ? C'est ce qu'on ne veut pas montrer aux autres, c'est ce que l'on a de privé. Avec les plus grands on peut dire : « Est-ce que vous trouvez qu'aujourd'hui l'intimité est respectée ? ». Cela amène plein de débats... Cette bulle d'intimité, c'est quelque chose qui leur parle énormément.

Concernant leur intimité physique, nous avons un dialogue du type suivant :

- *Vous ne permettez pas à tout le monde de venir vous toucher le corps ?*
- *Ah ben, non.*
- *Qui est-ce que vous faites rentrer dans votre bulle ?*
- *On fait rentrer dans notre bulle des personnes en qui on a confiance, nos parents, nos amis.*

Je réponds alors : « Vous voyez, vous faites rentrer dans votre bulle des gens qui sont déjà dans votre cœur ».

Il faut leur expliquer très tôt que l'intimité physique est liée à l'intimité relationnelle et cet outil leur permet de le comprendre. Je dis ensuite :

- *Bon, même si vous aimez beaucoup maman, est-ce que vous voulez que maman vous fasse des bisous toute la journée ? ».*
- *Ah ben, non, des fois je n'ai pas envie ».*
- *Quand même, même si vous aimez la personne, elle doit respecter votre bulle, et votre bulle, c'est vos limites, ce qui est acceptable pour vous, et ce qui ne l'est pas. Plus vous allez grandir, plus vous allez prendre conscience de vos limites, et plus vous arriverez à les dire.*

En tout cas je leur explique que cette bulle est nécessaire pour bien grandir, elle leur offre la sécurité pour bien se construire. Cet outil, il marche à tous les âges, je l'utilise même en entretien de conseil conjugal, parce que vous allez voir qu'on parle du consentement avec cet outil, on parle

de tout. J'ai apporté une brochure pédagogique qui vous explique comment l'utiliser avec les jeunes et les enfants. Il faut bien finir la présentation en disant que chacun a sa bulle, et que nous aussi, nous ne rentrons pas dans la bulle de l'autre n'importe comment.

Au niveau de la pornographie, c'est un outil qui m'aide aussi beaucoup ; et nous en arrivons à notre sujet. Par exemple, il y a un élève qui m'a dit : « Vous voyez, quand on nous fait regarder de la pornographie, on nous force à rentrer dans la bulle d'intimité des autres alors qu'on n'en a pas envie ! ». Oui, c'est ça ! Il y a aussi des jeunes qui savent que plus ils regardent de la pornographie, plus cette notion d'intimité se floute, devient confuse, se banalise. C'est pour cette raison aussi qu'il y a tous les excès dont je vais vous parler maintenant. L'outil que je viens de vous présenter a vraiment pour but d'ancrer une vision intégrale de la personne humaine dès le plus jeune âge et de valoriser la notion d'intimité. C'est un support ludique d'expression et de réflexion, et par sa manipulation et sa visualisation, il permet vraiment une compréhension affinée.

Donc les enjeux de l'EVARs, c'est d'informer les jeunes sur ce qui se passe dans leur corps, de leur apprendre à se connaître, à pouvoir faire les bons choix ; c'est aussi pour les prévenir, parce qu'ils ont besoin d'être protégés pour bien grandir ; c'est un espace d'écoute, un espace de paroles où ils peuvent s'exprimer, parce qu'ils ont besoin d'être entendus. Surtout je leur dis : « Je viens pour vous faire réfléchir et pour faire marcher votre cerveau ».

Nous qui faisons de l'éducation affective et sexuelle, on fait de la philo ! Les questions qu'ils posent sont des questions philosophiques sur le sens de la vie, sur le sens de l'amour, sur les relations, etc. Et ils ont vraiment besoin d'être rassurés. Donc, nous travaillons en concertation avec les parents et l'école, et c'est très important : il faut qu'il y ait une éducation concertée sur ces sujets.

Pourquoi ce programme est-il si important aujourd'hui ? Parce qu'il faut voir qui fait l'éducation affective et sexuelle des jeunes aujourd'hui : Google, les réseaux sociaux, les sites pornographiques, tous ont pris la place des parents. Les parents ne savent pas ce que voient leurs enfants ; ils doivent vraiment reprendre leur place - et les professionnels et l'école aussi - pour donner des repères. Je commence par rappeler ce que dit une petite pub espagnole que je trouve très bien : *90 % des adolescents consomment de la pornographie / ils en consomment à partir de l'âge de 8 ans / et 90 % des parents croient que leurs enfants, garçons ou filles, ne voient pas de porno.*

C'est la réalité qu'on constate sur le terrain. Je fais des conférences pour les parents sur la pornographie, et à la fin ils viennent me dire, « Ah oui, mais le mien, il n'est pas concerné ! ». Là je me dis : « Il faut que je recommence ! ». Ils sont tous concernés, tous.

2. Qu'est-ce que c'est que la pornographie ?

Cela vient du grec, prostitution, la représentation de la prostitution. Cela désigne l'ensemble des œuvres à caractère sexuel et obscène. Ce qui est intéressant d'ailleurs chez les jeunes, c'est de la leur faire définir : « En fait, c'est quoi la pornographie ? ». La pornographie, c'est la sexualité réduite à son côté spectaculaire, à la mise en scène de la génitalité ; il n'y a pas de scénario, il n'y a pas de désir, c'est brut. Et ce qui les fait énormément réfléchir, c'est la question : « A quoi ça sert ? ».

Moi, je commence par là :

- *Mais ça sert à quoi ?*
- *Pour ceux qui la produisent, à gagner des sous, ça c'est sûr.*
- *Et pour vous qui la regardez, pour le spectateur - je ne dis pas pour vous, mais pour les spectateurs - pour ceux qui regardent ?*

Ça sert à exciter, ça sert juste à ça, à exciter sexuellement, c'est un support à la masturbation. Alors au sujet du porno aujourd'hui, le souci, ce sont les trois A :

- D'abord le porno est extrêmement *Accessible*. Bien sûr, on peut dire que la pornographie a toujours existé ; sauf qu'auparavant il fallait vraiment faire un effort de volonté pour aller s'en procurer, tandis qu'aujourd'hui il n'y a aucun effort à faire, c'est accessible dès qu'on a une connexion internet, hop on peut tomber sur du contenu pornographique. C'est gratuit, c'est comme si on avait, dit Tanguy, « des bouteilles de bière partout dans la rue » : vous savez, on peut se servir, tout est gratuit ! Et le porno c'est ça, on peut se servir, tout est gratuit.
- Surtout, c'est *Anonyme*, donc personne ne sait qu'on va en voir, il a plein d'avantages.
- Enfin, il a un haut potentiel *Addictogène* ; étant disponible 24h/24, il circule ultra rapidement (beaucoup plus que le coronavirus). Aujourd'hui, un adulte sur 10 est « addict » selon Tanguy Lafforgue, et le chiffre ne cesse d'augmenter.

Le grand problème de la pornographie aujourd'hui, c'est le niveau de violence. C'est extrêmement *trash*, hyper violent, on arrive jusqu'à la torture et à la barbarie pour les femmes. Il y a eu plusieurs rapports qui en ont parlé et que je vais évoquer devant vous.

Sur le côté *trash* et violent, il y a eu pas mal de rapports publiés et le dernier en date est encore plus évocateur : c'est le Rapport du Haut Conseil à l'Egalité. Peut-être en avez-vous entendu parler, il date du 27 septembre 2023 et s'appelle *Porno-criminalité : mettons fin à l'impunité de l'industrie pornographique*. Il constitue à la fois un constat accablant et une injonction à agir. Il doit provoquer un sursaut des consciences. En introduction, il est indiqué :

Dans l'industrie pornographique, les femmes et les filles sont massivement victimes de violences physiques et sexuelles, les femmes caricaturées des pires stéréotypes sexistes et racistes sont humiliées, objectifiées, déshumanisées, violentées, torturées, subissant des traitements contraires à la fois à la dignité humaine et à la loi française.

Vous vous dites peut-être que ces termes sont seulement ceux du Rapport. Mais nous, c'est ce qu'on entend ! Par exemple il y a des élèves qui me disent : « Une femme, elle aime bien être violée ! » ou encore : « Bon, un enfant, ce n'est pas top quand même, mais une femme... ». Quand j'arrive en 6^e, avant même que j'aie posé mes sacs, ils me disent : « Ah, on va parler de zoophilie et de nécrophilie » ... C'est la réalité ! Donc en fait ils ont accès à tout... Il y a un documentaire intéressant que je vous invite à re-voir si vous en avez la possibilité, *Cash investigation : porno, un business impitoyable*⁵⁰, qui fait référence à ce Rapport.

Dans la pornographie, dans le business des sites pornographiques, il y a des professionnels mais il y a aussi de plus en plus de vidéos amateurs, il y a aussi des gens qui soumettent des victimes à des produits chimiques - on en a eu l'exemple avec le procès Mazan - et puis, après cette soumission chimique, les violent et filment le viol. Ces vidéos sont mises sur les plateformes et sur les sites pornographiques. Et pour attirer les spectateurs, il y a des titres donnés à ces vidéos, et plus c'est *trash*, plus c'est violent, plus c'est regardé. Il y a aussi les titres avec les jeunes filles, parce que dès qu'il y a *teen* c'est aussi plus regardé. Si vous voulez voir ces titres, j'en ai pris quelques-uns qui figurent dans le Rapport, je vous laisse les lire...

Heureusement, tous ces rapports ont permis une **prise de conscience**. Le premier qui en a parlé, c'est Emmanuel Macron lors de son discours à l'Unesco, en 2019, donc cela date déjà. Il disait que dans notre pays on accédait trop facilement à la pornographie, que pour les jeunes, leur imaginaire et leur sexualité se construisaient par la brutalité qui va avec ces images, et qu'il fallait les protéger. Alors, certes on avait attendu 2019, mais on s'est dit : ça y est, on va voter des mesures et les mettre en place...

Ensuite il y a eu le Rapport du Sénat, très intéressant, je vous invite à le lire, je l'ai mis aussi dans les « ressources » sur mon site internet : *L'enfer du décor*. Il s'agit du travail de quatre sénatrices, de quatre bords politiques différents, qui ont fait un rapport alarmant sur l'industrie pornographique, en disant que justement 90 % des scènes étaient des scènes de violence, et qu'il y avait un accès beaucoup trop facile pour les mineurs. Ensuite, on a eu le Rapport de l'Académie de médecine en janvier 2023, qui a encore parlé de l'impact, des conséquences sur les mineurs, et qui a encore fait des recommandations. Puis il y a eu le Rapport de l'ARCOM, sur la fréquentation des sites adultes par les mineurs - les chiffres que je vais vous donner sont tirés de ce Rapport. Il date de mai 2023, cela va bientôt faire deux ans. Je vais vous donner des chiffres, mais vous imaginez bien qu'ils ont déjà changé, et puis il y a ce fameux Rapport du Haut conseil à l'Égalité, et un rapport des Nations Unies aussi en juillet, sur la prostitution, la pornographie et la montée des

⁵⁰ France 2, *Cash Investigation*, émission du 28 septembre 2023 : *Porno, un business impitoyable*

violences faites aux femmes et aux jeunes filles. Tous ces Rapports sont à retrouver sur le site de l'AVRAS.

Il y a donc une prise de conscience, c'est déjà bien, on en parle quand même plus qu'avant. Quand je demande aux jeunes si des adultes leur en ont parlé, il y en a quand même davantage qui lèvent la main. Auparavant il n'y avait vraiment personne, depuis quelques années cela bouge un peu. De son côté, qu'a fait le gouvernement ? Le gouvernement a déjà créé un site www.jeprotègemonenfant.gouv.fr. Et il y a maintenant - je pense que vous en avez entendu parler - une obligation du contrôle parental gratuit, accessible et compréhensible sur les objets connectés, dont l'application est datée de juillet 2024. Pour vérifier l'âge, contrôler l'accès pour les mineurs, il y a eu toute une bataille judiciaire avec des associations de protection de l'enfance, l'Arcom contre les géants du X, les choses ont traîné en longueur, et l'on se demandait si ça allait aboutir. Depuis janvier 2025, il y a une obligation pour les sites français de vérifier l'âge de leurs utilisateurs, sachant que les sites français sont minoritaires, car la plupart sont hébergés à l'étranger. Il y a une semaine a été publié un arrêté interministériel qui disait que cette obligation devait maintenant s'appliquer à tous les géants du porno établis dans d'autres pays de l'Union européenne, puisqu'évidemment ils sont implantés dans des paradis fiscaux comme à Chypre, en Irlande, au Luxembourg. Maintenant, soi-disant, ils exigent l'envoi d'une photo ou d'un document qui montre l'identité de la personne. L'objectif était de respecter l'anonymat des utilisateurs ; maintenant l'utilisateur doit prouver sa majorité, sachant qu'il y a beaucoup de moyens de contourner cela, et que les gens les connaissent déjà... mais bon, ils essayent. La sanction de l'ARCOM sera paraît-il un blocage, un déréférencement, mais pour l'instant cela ne s'est jamais fait. On l'attend toujours pour certains sites.

Je vais maintenant poser quelques questions en demandant de répondre Vrai ou Faux.

Est-ce que le trafic sur les sites porno est supérieur à celui de Twitter, Instagram, Netflix, et LinkedIn réunis ?

Réponse : VRAI. En effet, c'est une industrie poids lourd, au *business model* très efficace. Les jeunes me disent : « Oui, mais c'est gratuit ! ». « Mais si c'est gratuit, c'est parce que c'est toi le produit ! ça veut dire qu'il y a tout un fonctionnement dont l'objectif, c'est que tu y ailles ». E je leur dis : « Vous êtes les bons pigeons ! ». Ils n'aiment pas que je leur dise cela. Mais j'ajoute : « Vous êtes en pleine adolescence, vous avez les hormones qui vous travaillent, et vous avez des questions sur la sexualité ; alors voilà, on propose des sites gratuits, comme ça on est sûr que vous allez y aller, et surtout que vous allez être dépendant, et donc que vous allez y retourner ! ». Cela fonctionne comme pour YouTube, il y a des publicités. Les nouveaux vecteurs numériques pour

la transmission de la pornographie, ce sont beaucoup les réseaux sociaux, ce sont des messageries privées, les jeunes reçoivent aussi des messages, ils n'ont qu'à cliquer sur un pop-up, qui s'ouvre et renvoie vers une image pornographique ou un site. C'est extrêmement facile, c'est une industrie extrêmement lucrative, qui vit des régies publicitaires. Les sites les plus connus des jeunes, c'est Pornhub et Xvideo, qui font 5,2 milliards. Prenez ces chiffres avec des pincettes parce qu'on ne sait pas vraiment en fait à combien s'élève leur chiffre d'affaires.

Est-ce que la France est le plus gros consommateur de porno au monde ?

Réponse : FAUX, la France n'est pas le premier, elle est le deuxième. Le premier serait les États-Unis. Nous sommes le deuxième consommateur de pornographie dans le monde. *Pornhub* est le grand ami des jeunes, qui l'appellent *PH*. Je ne sais pas si vous en avez entendu parler, mais *PH*, c'est leur vocabulaire : ils en parlent dans la cour de récréation. D'ailleurs, quand je fais des formations pour les enseignants, ils me disent : « Ah, c'est donc ça, PH ! ». Si les jeunes portent un sweat noir et orange, tout le monde fait référence à PH parce que ce sont des couleurs de *Pornhub*. Par contre, la France est quand même le troisième pays hôte de contenus pédopornographiques dans le monde. Ce chiffre vient d'une enquête de *Point de contact*, qui est pourvoyeur de signalements auprès des autorités françaises. Mais ça date déjà, car des réseaux internationaux qui sont démantelés, on en entend parler de plus en plus. Sur *Pornhub*, la France devient championne d'Europe en nombre de connexions - vous pouvez aller voir les articles publiés à ce sujet en décembre 2024. Enfin, il faut savoir que dans notre pays, nous avons une très grande proportion de mineurs qui y vont.

Chaque mois plus de 50 % des garçons de 12-13 ans se rendent sur un site pour adultes, vrai ou faux ?

Réponse : VRAI. Ce sont les chiffres de l'ARCOM. Et, pourquoi y vont-ils si facilement ? Parce que c'est gratuit ; de plus, c'est sur le portable ; et troisièmement les copains le leur montrent. En effet, il faut savoir qu'ils ont quasiment tous un portable. Et combien de jeunes sont sur les réseaux sociaux en primaire ? La réponse est : 67 %. C'est énorme ! Selon une enquête de *e-enfance* en octobre 2023, il y a eu depuis 2021 une montée de 27 %. Les enfants sont donc 67 % à aller sur les réseaux sociaux, alors qu'en France normalement on ne peut pas y aller avant l'âge de 15 ans - auparavant c'était 13 ans, maintenant c'est 15 ans. Et le pire, c'est que 70 % des parents n'ont pas l'impression d'avoir un contrôle des usages. Pour ma part, je peux vous dire que les parents font de leur mieux, parfois ils réduisent le temps d'écran, mais ils ne demandent pas assez à leur enfant ce qu'il a regardé. Ils ne posent pas de questions. Or c'est une des pistes éducatives les plus importantes : s'intéresser au contenu !

Au niveau des chiffres, il y a donc 19 millions d'adultes qui fréquentent des sites pornographiques chaque mois et 2,3 millions de mineurs, il y a une augmentation de 36 % depuis 5 ans, et cela continue à augmenter. L'âge moyen du premier smartphone en France, c'est 10 ans, c'est donc l'âge moyen de la première exposition. Si bien qu'il y a 51 % des garçons de 12-13 ans, selon les chiffres du Rapport de l'ARCOM, qui s'y rendent chaque mois. Au niveau des 11-12 ans c'est 21 %, mais c'est quand même beaucoup parce qu'ils sont très jeunes.

Est-ce que ce phénomène concerne davantage les filles, ou est-ce que c'est plutôt les garçons ? Cela concerne beaucoup plus les garçons, mais on a quand même de plus en plus de filles qui regardent de la pornographie et qui deviennent dépendantes. Je suis des jeunes filles, à mon cabinet, qui sont dépendantes à la pornographie.

Les auteurs de violences sexuelles, dans près d'une affaire sur deux, sont mineurs : vrai ou faux ? (Les « violences sexuelles », cela peut être du harcèlement sexuel, une agression sexuelle, un viol).

Réponse : VRAI. C'est vrai, ça dépasse même maintenant le nombre d'auteurs adultes. Personnellement, j'ai été contactée par la PJJ et ils m'ont dit : « Nous avons de plus en plus de mineurs auteurs de violences sexuelles. Auparavant les mineurs délinquants étaient là parce qu'ils avaient volé ou qu'ils faisaient du trafic de drogue, aujourd'hui c'est essentiellement pour des infractions sexuelles ». Vous avez le rapport de la PJJ qui vient de sortir en fin d'année et que j'ai mis aussi sur le site : il y a de plus en plus de mineurs qui sont auteurs de violences sexuelles. Aujourd'hui, heureusement, il y a quelques études qui commencent à dire (c'était auparavant totalement tabou) qu'il y a un lien entre le visionnage de pornographie et la montée des violences sexuelles entre mineurs ! Moi, c'est mon quotidien, presque toutes les semaines je vois des jeunes filles qui ont été, qui sont victimes, ou des enfants... C'est très préoccupant.

Il y a aussi une montée de la pédocriminalité, qui va de pair.

Est-ce que vous savez ce qu'est le *grooming* ?⁵¹ Cela peut arriver quand un enfant joue aux jeux vidéo et qu'il y a un adulte. Dans les jeux vidéo, les joueurs ont des avatars, l'avatar c'est une image, on ne sait pas qui il y a derrière. Donc cela peut être tout à fait un pédocriminel qui commence à faire alliance avec l'enfant. Cela prend du temps, il peut faire alliance pendant longtemps, jusqu'à créer vraiment une confiance. Les pédocriminels sont très forts, ils vont ensuite demander à l'enfant des photos... Si les enfants sont seuls, s'ils sont livrés à eux-mêmes, s'ils n'ont pas été informés, et si leurs parents ne leur demandent pas avec qui ils jouent en ligne, en fait cela va vite. Le *grooming* consiste donc à aller pêcher un enfant grâce aux jeux vidéo.

⁵¹ En français, *pédopédage*.

Il y a aussi les *sextorsions*. C'est un phénomène qui augmente aussi chez *e-enfance* il y a eu un reportage, en février dernier je crois, qui montrait que ce phénomène explosait aussi. Il s'agit d'extorquer des photos intimes contre de l'argent. Vous avez dû en entendre parler : il y a des réseaux d'escroquerie, mais il n'y a pas que ça, il y a aussi Monsieur Tout-le-monde, Monsieur le père de famille qui se branche à 22h et qui va faire alliance avec des petites jeunes, et qui va leur demander des photos. Et elles commencent à en donner. Puis, si elles ne souhaitent plus en donner, il les menace de diffuser les photos à leur entourage contre de l'argent. Ce qui est préoccupant, c'est qu'aujourd'hui on a aussi des auteurs mineurs, qui ont bien vu que c'était hyper facile de se faire de l'argent avec ça. Et qu'est-ce qui se passe aussi ? La prostitution des mineurs ! Tous les milieux sont touchés. Je vous invite à lire le livre de Bao : *16 ans, prostituée*, super intéressant parce qu'il raconte vraiment comment l'adolescente a été prise au piège des réseaux sociaux. Vous savez, les adolescentes sont fragiles. Déjà elles sont très portées sur les réseaux sociaux, ensuite elles ont le *spleen ado*, donc parfois elles ne vont pas très bien, c'est normal. Si de surcroît elles ont des difficultés familiales, ce qui est quand même assez courant aujourd'hui - des parents séparés, de la violence, etc., ce sont des proies idéales. Donc elles sont repérées, et notamment les jeunes filles de l'ASE, celles qui sont dans les foyers de protection de l'enfance, parce que ce sont des filles qui sont déjà fragiles. Elles sont repérées, pas par des majeurs, mais par des mineurs : le petit copain, qui fait le lien avec un autre copain, etc. Finalement, ces jeunes filles vont rentrer dans des réseaux de prostitution et être manipulées. Il est très compliqué d'en sortir. Bao, elle, s'en est sortie, c'est pour ça qu'elle a écrit, donc c'est intéressant ; et la sexologue - une sexothérapeute et psychothérapeute, je crois, qui l'a sortie de là et l'a accompagnée - écrit dans ce livre. Aujourd'hui, ce n'est plus la vente des stupéfiants qui domine dans les cités, c'est plutôt le trafic de ces jeunes filles-là, c'est plus facile, et c'est très lucratif. Dernière chose : le seul dénominateur commun aux 51 co-accusés du procès Mazan, c'était l'addiction à la pornographie.

Donc nous sommes tous concernés par la protection des mineurs, puisqu'il y a des conséquences individuelles, des conséquences relationnelles et des conséquences sociétales.

3. Que voit-on chez les enfants ?

Je vais vous parler des enfants que nous voyons tous les jours, vous expliquer comment ils y ont accès, quel est l'impact sur eux, et comment on peut dialoguer avec eux, les éduquer, les armer.

Ce qui les amène à la pornographie, c'est quand ils regardent par exemple un match de foot en *streaming*, et qu'il y a des *pop-up* qui s'ouvrent. Ce sont les autres enfants du même âge qui en parlent et leur donnent envie d'aller savoir ce que c'est. Pour les plus grands, ce sont les réseaux sociaux. Et puis c'est aussi par curiosité, parfois en cherchant d'autres informations... Il faut savoir vraiment

que parmi tous les enfants que j'ai vus, je ne me souviens pas d'enfants qui y soient allés volontairement. Je ne me souviens que d'enfants qui m'ont dit : « ça m'est tombé dessus, j'étais sur l'ordinateur familial, je cherchais quelque chose, et puis c'est arrivé ! ». Le plus gros souci, le voilà, c'est qu'en fait ça les prend par surprise.

Et donc, quel effet ça fait ? Eh bien, un cocktail d'émotions difficile à gérer pour eux. Quand cette image arrive, ils me l'expliquent très bien, il y a une effraction dans leur psychisme, ils ont une prise de recul difficile, voire impossible. Il faut leur expliquer que cela crée des émotions diverses, à la fois de dégoût, d'excitation, etc., qu'il y a plein de choses qui arrivent dans leur tête, et qu'ils vont avoir envie d'y retourner. Ils vont avoir envie d'y retourner, pourquoi ? Parce qu'ils vont se dire : « ça m'a tellement choqué que je me demande si la prochaine fois, quand je vais y retourner, ça va me choquer aussi. Ou alors, est-ce que je vais réussir à m'habituer à l'image ? ». Donc, première conséquence, ils peuvent aller en revoir. Deuxième conséquence, ils peuvent aller contaminer leurs pairs, pour voir si ça fait le même effet chez le voisin, car cela leur a fait un tel effet qu'ils se demandent si ce sera pareil pour le petit d'à côté. Et c'est ainsi que ça se propage. Plus l'exposition est précoce, plus la dépendance s'installera – on en a beaucoup de témoignages aujourd'hui. D'où la prévention à mettre en place dès le plus jeune âge. Il est vrai qu'on peine parfois à dire le mot « pornographie », alors qu'en fait les enfants l'entendent dans la cour. Bien sûr, il y en a qui n'en ont jamais entendu parler, d'autres qui savent ce que c'est, qui en ont vu, c'est cela qui est très compliqué. En tout cas on peut déjà leur dire que quand il y a des images qui surgissent comme ça, de personnes nues ou d'acte sexuel, il y a les deux P : « tu Pars et tu en Parles ». Alors ils partent, ils ferment, et ils en parlent. C'est pour cette raison aussi qu'il faut prévenir les parents, en leur disant : « Mais vous les parents, s'ils vous en parlent, surtout ne les grondez pas, parce que sinon ils ne vont pas vous en parler, alors que l'important c'est qu'ils vous en parlent ».

Il faut quand même se dire que l'impact sera différent selon le contexte : avec qui ils ont vu ces images, s'ils étaient tout seuls, si c'était avec des copains, s'ils ont été préparés, c'est-à-dire si on leur en a parlé. Et selon qu'ils ont la possibilité d'en parler ou pas. Le trauma passe plus vite s'ils arrivent à en parler. Moi j'ai eu des jeunes en 6^e qui m'en ont parlé, ils étaient libérés. Ça arrive souvent. Mais il y a aussi des petits garçons de 6^e qui m'ont raconté qu'un garçon, dans la salle de techno, avait mis *PornHub* sur les ordinateurs de la salle de techno du collège. Cela leur a donc sauté au visage. Ils étaient extrêmement mal, mais ils n'en ont jamais parlé. Je leur ai demandé : « Mais pourquoi vous n'en avez pas parlé à vos parents ? ». Réponse : « Parce que nos parents nous avaient prévenus que ce n'était pas bien de voir ça, alors ils auraient été furieux si on leur avait dit qu'on en avait vu ! ». Oui, mais d'un côté ce n'était pas de leur faute, et ils n'avaient pas pu se libérer de

ça. Nous travaillons avec les infirmières scolaires dans les établissements dans lesquels nous travaillons, et les infirmières continuent le travail avec ces jeunes.

Comment repère-t-on ces enfants ?

Eh bien, ils font des allusions sexuelles fréquentes qui ne correspondent pas à leur niveau de développement. On voit vraiment cela dans les écoles, des directrices m'appellent, des chefs d'établissement qui me disent qu'ils ont eu un souci : des attouchements, des allusions à caractère sexuel, des imitations de pratique sexuelle, un dessin ou une représentation imagée, et surtout des gestes non ajustés et la violence verbale envers les filles, avec des propos qui ne sont pas du tout de leur âge. Ils ont besoin d'en parler, c'est pour cela que les professionnels doivent être avertis, il y a des enseignantes qui ont été formées et qui m'ont dit : « Maintenant je sais repérer ; par exemple, j'avais un petit enfant de CE1 qui est arrivé très mal en point un lundi matin. J'étais vraiment embêtée, alors je lui ai parlé, et puis au bout d'un moment comme j'en avais déjà un petit peu parlé dans ma classe et que l'enfant avait vraiment confiance, il m'a dit : "en fait, le fils de la nouvelle copine de mon père m'a montré des images hier soir " ».

Les adultes n'étaient sans doute pas là ; l'autre garçon qui lui a montré ces images avait 13 ans, et le petit était extrêmement mal. Sa chance a été que cette maîtresse était formée, qu'elle était sensible au sujet, et qu'elle a réussi à l'accompagner, qu'elle a pu en parler aux parents etc. Tout cela ne peut se faire que si les gens sont informés ; en tout cas les enfants ont besoin de parler, il faut vraiment les prévenir tôt et puis les accompagner pour réussir à libérer les images de leur tête. Nous avons réussi à travailler un peu la question avec certains professionnels, et il y a aujourd'hui davantage de psychologues qui se forment, mais parfois ces images restent vraiment longtemps dans la tête des enfants. Avec eux ce qu'il faut, c'est déconstruire, en expliquant tout de suite à quoi servent ces images, que ce sont des adultes qui les produisent pour gagner de l'argent, que ça provoque plein d'émotions, etc. Mais il faut vraiment les rassurer, en leur disant qu'il ne faut pas non plus dramatiser. Il ne s'agit pas de les culpabiliser, mais de leur dire que s'ils voient ce genre d'images il faut qu'ils viennent en parler, et que l'amour ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout, et qu'on sera toujours là pour en parler avec eux. Il faut les ouvrir au dialogue, toujours leur dire : ma porte reste ouverte. Je sais qu'il y a des ados qui arrivent à parler avec leurs parents, à leur avouer qu'ils sont dépendants et à leur demander de les aider ; ça, c'est formidable, parce qu'ils s'en sortent. Pour le parent, cela veut dire accepter, en parler, accompagner. Et surtout, il faut reconstruire, il faut faire de l'éducation à l'amour dès le plus jeune âge, dès le plus jeune âge leur dire que l'amour est lié à la sexualité, que l'intimité physique est un langage de l'amour ; il faut leur expliquer le sens de la relation sexuelle, le sens de l'intimité, on peut leur parler de la bulle d'intimité, qu'ils

comprennent très bien, leur parler de la loi. Evidemment elle n'est pas respectée, mais il y a bel et bien un article de loi dans le code pénal qui dit qu'aucun enfant ou aucun mineur ne doit pouvoir voir ces images. Enfin, il faut remercier l'enfant, à chaque fois, pour sa confiance quand il vient parler, c'est très important.

Passons aux adolescents.

C'est un gros sujet. Ce qui amène les ados à la pornographie, avant tout c'est la curiosité et la recherche de normes. Donc il y a vraiment des ados qui prennent la pornographie comme un documentaire. Ils m'ont même dit : « Mais s'il n'y a plus la pornographie, comment on va faire, comment on va savoir ? ». Comme la pornographie est extrêmement banalisée, c'est là où ils vont se renseigner. Je leur réponds alors : « Avoir de la curiosité pour la sexualité à votre âge, c'est tout à fait sain ; par contre il faut choisir les supports où on va se nourrir, car c'est ce que vous voyez aujourd'hui qui va construire votre sexualité demain ». Donc il y a une pédagogie aussi pour eux, et d'eux-mêmes ils voient très bien que ce n'est pas bon pour eux. Mais la pression du groupe est un vrai problème : si en 4^e un garçon de la classe n'a pas vu de porno, il est complètement *has been* entre guillemets, c'est-à-dire que, le pauvre, il n'a pas passé l'étape de la virilité. C'est un rite de virilité de regarder de la pornographie, et malheureusement on ne valorise pas les résistants. Or dans les groupes de garçons que je vois, je dirais qu'il y en a peut-être 2 sur 15 qui ont été informés, protégés par leurs parents, qui savent qu'ils n'iront pas, ou qui en ont peut-être vu une fois mais qui n'y retourneront pas. Et puis il y a les autres, qui y vont tout le temps et qui contaminent la classe. Cette contamination du climat scolaire est vraiment pour moi un des plus gros soucis.

La pornographie s'infiltré partout pernicieusement, et surtout dans le rapport au corps, dans le rapport à l'autre, dans les rapports garçons-filles. Ceux qui n'y vont pas, ce sont les résistants de notre temps, j'essaie de les valoriser, je leur dis : « Il faut résister, et plus vous résisterez, plus vous serez des hommes ». Et pour les plus grands, les étudiants : « Plus vous en regardez, moins vous saurez faire l'amour avec la personne que vous aimez ». Il est vrai que je ne mâche pas mes mots, alors qu'il y a quand même pas mal d'adultes qui sont assez complaisants. Il y a par exemple des infirmières scolaires qui vont leur dire : « Ce n'est pas bon pour vous, il ne faut pas trop en abuser ». Moi je suis plus radicale : « La pornographie, c'est poubelle, et si vous n'arrivez pas à vous en défaire, je vous donne des noms pour vous faire accompagner ». Mais il est vrai qu'il y a une espèce de pression du groupe, ce qui fait que c'est très banalisé. Alors évidemment ils y trouvent du plaisir, de la détente, et c'est ainsi qu'après, ils deviennent dépendants. Surtout quand ils s'ennuient, quand ils zappent... Dans les derniers articles sur les chiffres de *PornHub*, les auteurs expliquaient que plus les gens jouent aux jeux vidéo, plus finalement ils sont susceptibles de regarder du porno,

parce qu'il y a du zapping, il y a le temps passé sur les écrans. Il y a aussi tous ceux qui ont des difficultés relationnelles, certains me disent : « Untel m'a dit, moi je regarde du porno parce que personne ne veut de moi ». On arrive à une difficulté à entrer en relation avec l'autre, et l'on se réfugie dans la pornographie. Au moins dans la pornographie ils ont leur petit plaisir, ils ne sont pas obligés d'aller séduire une fille, d'entrer en relation, ce qui est beaucoup plus long, beaucoup plus lent et demande beaucoup plus d'efforts.

Comment repère-t-on ces adolescents ? On les repère très bien dans les groupes ; quand je leur parle, je comprends rapidement qui a des soucis avec la pornographie. Je fais très attention à ne pas me focaliser sur eux, d'abord parce qu'ils sont déjà assez gênés, sauf ceux qui l'assument. Les plus grands des lycéens l'assument, les étudiants aussi. Ils disent « Oui, j'en regarde ». Les collégiens pas encore tellement, en tout cas ils ont des propos, des allusions à caractère sexuel qui sont fréquents. Ils font des représentations imagées, des dessins à caractère sexuel, des allusions sexistes, des violences verbales envers les filles, des gestes non ajustés. Comme chez les petits, il y a une minimisation des agressions sexuelles, et ils peuvent devenir auteurs.

4. En quoi consiste notre pédagogie ?

Notre pédagogie, c'est toujours de les faire réfléchir. Je ne leur dis pas ce qui est bien et ce qui est mal, de toute façon ils ne m'écouteront pas. Mais je leur dis : « Voilà, on a des chiffres, on a de plus en plus de mineurs qui sont auteurs de violences sexuelles, vous en pensez quoi ? ». Il s'ensuit un débat, et je dis : « Mais qu'est-ce qui pourrait pousser un jeune à devenir auteur de violences sexuelles ? ». Cela me permet d'arriver au fait que nos comportements naissent de nos représentations, surtout quand on est jeune : quand on est en train de se construire, on a besoin de modèles, donc on en cherche. On se nourrit de modèles, et si le modèle c'est la pornographie, c'est la violence, automatiquement cela aura une influence.

Les jeunes ont donc absolument besoin de ces séances, pour connaître leur corps, pour avoir une réponse à leurs questions, sur le sens de la sexualité, sur ce qu'est la sexualité. Et puis il faut qu'ils aient accès à des ressources fiables. Ils doivent absolument avoir une prévention, de l'information et une mise en réflexion sur la consommation de contenu pornographique. A ce stade, je vais vous donner mon regard critique par rapport au programme d'Education à la Vie Relationnelle, Affective et Sexuelle. Ils disent qu'il faut surtout redonner le cadre légal aux jeunes, qu'il faut insister sur le cadre légal. Mais en fait le cadre légal ne sert à rien, déjà les jeunes nous rient au nez : « Vous savez madame, je dis que j'ai plus de 18 ans et j'y vais ». Donc cela ne sert à rien, et ce n'est pas assez approfondi, ce n'est pas assez décrit. En fait il faut les faire réfléchir sur l'impact que la pornographie a sur eux, et sur toute la société d'ailleurs, ainsi que sur les relations,

il faut que ce soit beaucoup plus profond que ce qu'on leur dit. Par exemple, j'ai des jeunes qui me disent : « Oui, les adultes m'en ont parlé, moi mes parents m'ont dit, "Ce n'est pas la réalité" ». Je demande : « Et ça t'a empêché d'en regarder ? » ; « Non, au contraire, puisque ce n'est pas la réalité ! ». Certes. Mais je pense qu'il faut revoir les arguments que nous employons avec eux, c'est un travail permanent de revoir des arguments, d'en trouver d'autres. Nous, nous avons des vidéos de *We are lovers* qu'on leur passe, on a trouvé des youtubeurs qui parlent des méfaits de la pornographie, alors on coupe des passages, on fait des montages, en tout cas il faut que ce soit percutant. Et puis après, il va falloir les accompagner de façon personnalisée pour résister et pour s'en séparer. Quand j'arrive en 6^e et que je leur parle de la pornographie, je dirais qu'il y a un tiers des enfants qui en a vu et les autres me disent : « Ah non, ça c'est vrai, c'est mauvais pour nous, moi jamais j'en regarderai ». Je les retrouve en 4^e, et 80 % des garçons sont dans la pornographie. « Vous vous souvenez ce que je vous ai dit en 6^e ? ». Donc cela veut dire que le combat, ce n'est pas tous les deux ans qu'il faut le mener, il faut vraiment leur rappeler les choses, et puis surtout leur donner des moyens de résister.

La pornographie a donc une influence préoccupante. Dans une enquête réalisée auprès des 13-20 ans, 40 % des jeunes affirment que la pornographie a une influence sur le rapport à la sexualité, 52 % expliquent que les films pornographiques ont joué un rôle négatif dans leur apprentissage de la sexualité. Pour illustrer mon propos, voici un court passage d'une vidéo-documentaire qui s'appelait *Les préliminaires* :

L'impatience a toujours été là, toutes les générations, ce sont les hormones qui parlent mais aujourd'hui les règles sont quand même très codifiées, il faut rentrer dans des cases, et ces cases-là sont prédéterminées par ce qu'on voit, par la pornographie, par le rap. Quand il y a des phrases de rap dans des morceaux qui nous disent qu'il faut prendre une fille par tel trou, faut lui faire ça ; si tu ne le fais pas, tu te dégonfles. Et malheureusement les filles ont intégré qu'il fallait faire ça pour faire plaisir à leurs copains, qu'il fallait faire une fellation très tôt, une gorge profonde ce qui peut paraître dégoûtant, il faut faire d'autres pratiques violentes, humiliantes. Mais l'étranglement pendant la pénétration, non ; les filles peuvent penser que c'est normal parce que c'est codifié.

- Mais les garçons aussi pensent que ça peut être normal ?

- Oui il y a beaucoup de garçons qui pensent que c'est comme ça que ça se passe. Les garçons, les hommes ne veulent pas perdre le privilège qu'ils ont, c'est très bien, on nous le répète depuis qu'on est jeune, nous on est favorisé par rapport aux filles pour trouver un emploi, pour le salaire, et dans le sexe c'est pareil ...

La personne interrogée dans cette vidéo est très mature pour son âge - 18 ans. Ce jeune homme a une analyse assez critique quand il parle des pratiques, mais l'étranglement est une pratique très répandue. Il y a plus de 60 % des jeunes entre 18 et 25 ans qui ont été étranglés pendant des rapports sexuels, notamment aux États-Unis et au Canada. Ce qu'on voit sur le terrain, c'est qu'ils

sont tous concernés, et ça je tiens vraiment à le dire aussi, même dans les milieux qui se croient protégés. Moi j'ai entendu des histoires venues de partout : les scouts, les pèlés VTT, les retraites en famille, tout, tout, évidemment les centres aérés ; en fait, il y a les plus grands qui montrent des images aux plus jeunes, ou qui en parlent de façon tellement crue que ça gêne les autres et ça les contamine. Cela se passe vraiment dans tous les milieux, il n'y a pas de milieu protégé aujourd'hui. Et le problème, c'est que ça reste un sujet tabou pour beaucoup de monde, alors qu'il faut en parler assez tôt. Et cela vient contaminer le langage, l'appauvrir, réduire la sexualité à la génitalité et surtout appauvrir leur imaginaire. Quand ils construisent leur sexualité au niveau de leur développement psychoaffectif et sexuel, ils ont besoin de développer leur imaginaire érotique, mais il faut qu'ils le fassent eux-mêmes, pas en regardant de la pornographie. La pornographie vient couper leur développement et leur mettre des images et des fantasmes qui ne sont même pas les leurs, et comme leur cerveau à cet âge-là est très malléable - vous savez comme moi que le cerveau est achevé à 24 ans - le cerveau a du mal à digérer tout ça.

Il y a aussi une question de rapport au corps. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de *l'épilation définitive*. En fait, tous les repères qu'on voit dans le porno sont arrivés chez les jeunes : par exemple *l'épilation définitive*, la chirurgie esthétique au niveau des organes génitaux. Les garçons sont tout à fait obsédés par la taille du pénis. C'est quelque chose qui est de leur âge, mais maintenant il se comparent aux acteurs porno. Leur rapport au corps a changé. Pour les filles, il faut avoir les formes des actrices pour plaire. Ensuite dans les relations garçons-filles, les filles sont trop sexualisées par les garçons, dans les réflexions des garçons, elles en souffrent énormément. Dans les groupes de filles que je vois, c'est toujours la même chose, elles me disent : « Ils sont tous obsédés, ils ne parlent que de ça, voilà, ils mesurent, ils nous demandent... ». Je sens une grande souffrance dans ces relations, parce cela abîme les relations d'amitié garçons/filles importantes à leur âge. On focalise sur le sexuel, et l'impact sur le climat scolaire est vraiment important. Il y a des éducateurs qui parlent de harcèlement, il y en a qui parlent de prévention des violences. Ça vient quand même beaucoup de la pornographie, il serait bon qu'on en parle davantage.

Quant aux représentations de la sexualité, des pratiques sexuelles, est-ce que vous avez vu l'enquête de 2023 sur l'évolution de la sexualité en France ? L'âge au premier rapport est soi-disant en hausse, alors que le nombre moyen de partenaires est en augmentation. Et surtout il y a une diversification des pratiques sexuelles, avec toutes les pratiques anales qui sont en hausse. On a des adolescentes, des jeunes adultes, qui ont des problèmes de santé parce que ce genre de pratiques n'est pas anodin non plus pour la santé. Des médecins qui sont très préoccupés, des kinés aussi, quand ils doivent faire de la rééducation périnéale à des toutes jeunes filles. Au niveau de l'orientation sexuelle, il n'y a plus vraiment d'hétérosexualité, on peut être un peu tout. Pourquoi ?

Parce que dans ce qu'ils voient dans le porno, il y a beaucoup de sexe à plusieurs, ce sont des pratiques très courantes. Et puis, il y a l'explosion de la sexualité numérique. Voilà pour les premiers chiffres.

Les deuxièmes concernent l'utilisation des préservatifs qui est en baisse, ce qui pose un énorme problème pour la propagation des IST ; le rejet de la pilule parce que les femmes n'en veulent plus à cause des conséquences sur leur santé ; et surtout, les violences sexuelles qui sont déclarées en hausse. Et on a une baisse de l'activité sexuelle chez les adultes. En fait il y a chez les trentenaires une majorité d'hommes qui préfèrent regarder une vidéo pornographique plutôt que de faire l'amour avec leur femme. On arrive à une situation où des gens n'ont plus de relations sexuelles réelles.

Il y a un impact sur le consentement évidemment, les élèves le savent. Nous leur passons des témoignages de jeunes qui racontent avoir tellement vu de pornographie qu'ils n'ont pas réussi à respecter le non de leur partenaire ». Quand j'arrive en classe de 4^e, ils me disent, « C'est bon, madame, on est chaud, on est prêt, on est prêt ». Je réponds : « Attention, attention, votre corps est prêt, d'accord, mais qu'est-ce qui n'est pas prêt du tout ? Le cœur et le cerveau. Pas du tout, il va falloir que vous attendiez, que vous vous construisiez ». Cette construction de soi, on en parle pas mal, et je leur explique : « Le problème de la pornographie, c'est précisément qu'elle vous pousse à avoir une activité sexuelle alors que vous n'êtes pas prêt, vous n'êtes pas mûr, vous n'êtes pas encore en accord avec toutes vos dimensions. Ça, ça leur permet aussi de bien comprendre. Ceux qui sont dépendants ont vraiment une baisse d'estime d'eux-mêmes. On voit aussi des élèves qui se désinvestissent du scolaire, ils sont tellement « addicts » à la pornographie qu'ils passent leur nuit dessus et n'arrivent pas à bien faire leur travail scolaire. Et puis, de consommateur on passe très facilement à acteur.

Quelques exemples.

Je voudrais parler de deux plateformes qui posent souci aujourd'hui, à savoir les plateformes *MYM* et *OnlyFans*. *MYM*, c'est le pendant de *OnlyFans*, mais c'est un réseau français qui est né en France, qui s'appelle *Meet You Model* et qui cartonne.

Que sont ces deux plateformes ? Vous avez des créateurs de contenu qui s'y inscrivent pour publier leur contenu ; leur contenu est censé avoir une valeur, donc ils ont des abonnés, qui paient pour y avoir accès. Cela partait d'une bonne intention, au début les créateurs de contenu étaient des artistes, des sportifs, des gens qui voulaient partager quelque chose, une compétence. Mais cela a complètement dévié, et aujourd'hui ça pullule de vidéos à caractère érotique et pornographique. Sur *OnlyFans* en 2022, il y avait quand même 3,2 millions de créateurs dans le monde, il y a 239

millions de fans qui payent pour voir du contenu. Il y a beaucoup d'actrices porno qui se sont mises sur *OnlyFans* – mais pas seulement. Il y a des étudiantes qui se mettent sur *OnlyFans*, il y a des sportives, je n'ai plus en tête le nom d'une sportive qui pour payer les JO, selon ses dires, avait mis son contenu érotique sur *OnlyFans*. Et donc, à quoi correspond cela ? C'est de l'argent facile, très facile. Donc, à partir du moment où on a des abonnés, il y a des actrices qui témoignent sur les réseaux sociaux et disent : « Moi, je gagne entre 3000 et 8000 € par mois. Et donc je me suis dit que ma dignité, ce n'était pas si important au vu de ce que je gagne ». *OnlyFans*, c'est un sujet de préoccupation parce que de plus en plus de mineurs s'y inscrivent. Comme toujours, les plateformes prétendent que c'est réservé aux majeurs, mais il y a beaucoup de mineurs qui s'inscrivent en trichant sur leur identité. Tout ça, c'est de la prostitution numérique : elles échangent leur contenu intime contre de l'argent !

Le problème, au fond, est financier : est-ce que pour avoir de l'argent je suis prêt à tout ? Nous faisons l'expérience suivante avec les jeunes, on leur dit : « Voilà, tu as des copains, ils te proposent un pari, est-ce que tu le ferais, comme par exemple avoir un geste non ajusté ? », ils répondent « non ! ». Mais si on leur dit : « Et si avec ce pari vous gagnez 10 000 €, est-ce que vous le feriez ? », eh bien, là, ils disent tous « oui ». Tout est lié à la vision de l'argent et de la consommation.

Enfin, je n'ai plus le temps de m'y attarder mais il y a aussi la *dark romance* - je viens de rédiger un article de blog à ce sujet. Il s'agit d'une littérature pour les jeunes filles, pornographique, où la femme est manipulée, violentée, torturée : c'est son destin. Et toutes les filles lisent ça, il faut absolument que les parents soient prévenus et sensibilisés à ce phénomène. La *dark romance*, c'est le pendant de la pornographie chez les garçons, mais pour les filles. Comme ça la boucle est bouclée, les filles sont assignées à un rôle d'objet sexuel qu'elles acceptent, et les garçons sont assignés au rôle de prédateur.

Je vais vous montrer des questions d'élèves, car on recueille toujours les questions et les réflexions d'élèves avant de leur parler. Certains sont très matures, parfois ils soulignent trois ou quatre fois la question : « Comment on fait pour arrêter ? ». Ils sentent bien qu'en fait ça ne leur convient pas.

On est devant une consommation massive, banalisée, toxique, avec des conséquences nombreuses chez les enfants, et surtout des adultes qui ne sont pas assez informés, qui sont déconnectés.

Je vais en venir à la manière de parler à ses enfants. Mais je donne une transcription d'un passage d'une vidéo (très intéressante !) : il s'agit d'un dialogue entre une mère et sa fille, une ado.

- *Ma chérie, il est l'heure que toi et moi on parle de sexe.*

- *Ah ben enfin ! Bon, je sais que les femmes ont un point G, et les hommes un point P, mais alors où ? Le mien, je ne l'ai pas encore trouvé ! Enfin, pour ça faut déjà avoir un mec un peu performant. Remarque, ça peut s'améliorer avec des médicaments maintenant ! Tu me diras avec toutes les nouveautés, il y a quand même de quoi...*

- *De quoi... ?*

- *Au pire, il y a les sextoys, ce n'est pas ça qui manque. La maman d'Emma, elle en a un super mignon en forme de canard.*

- *La maman d'Emma ?*

- *Mais je dis ça, j' imagine qu'il n'y a pas une grande différence ? Tu sais, j'y connais rien. Du coup, je t'écoute.*

C'est exactement ce qui se vit aujourd'hui. A savoir, tout un vocabulaire pornographique que la maman ne comprend absolument pas, elle ne comprend même pas ce que c'est, et à la fin vous avez la jeune fille qui dit : « Mais en fait, j'y connais rien ». Nous, nous avons en face de nous des jeunes qui regardent de la pornographie, mais qui ne savent pas comment on fait un bébé, il faut donc les informer.

Pour pouvoir en parler avec eux, plusieurs points.

i. Clarifier sa position. Il y a trop d'adultes qui sont trop complaisants. Je vous ai dit qu'il y a quand même 20 millions d'adultes qui regardent de la pornographie tous les mois, donc évidemment ça peut être compliqué d'en parler, même s'il s'agit de la protection des mineurs.

ii. Adapter sa posture éducative, ne pas arriver en culpabilisant et en jugeant. Il va falloir questionner le jeune pour l'amener à réfléchir. Il y a plusieurs arguments possibles :

- Les informer de l'envers du décor. Pour les plus grands, quand on leur parle des Rapports publiés sur ce thème, il faut leur en lire et leur dire comment les choses se passent : « Tu sais comment ça se passe derrière, tu sais que les femmes sont exploitées, violentées, torturées ? ». Là ils se disent : « Oh ! ». « Et que tu te fais complice de tout ça quand tu en regardes ! ». Donc les informer de l'envers du décor, c'est important, les informer de l'impact aussi.
- Les faire réfléchir sur le sens de la sexualité. Finalement, la sexualité, je leur demande : « ça sert à quoi ? » Et qu'est-ce qu'ils me répondent ? « À se faire plaisir ». A se faire plaisir, c'est ce qu'on leur dit tout le temps ; mais moi je leur dis : « Vous savez, la sexualité c'est bien plus que ça, la sexualité est au service de la relation, ce n'est pas un but en soi, c'est un moyen pour la relation. D'ailleurs on dit *faire l'amour* ». Alors, ça, ils aiment bien l'entendre, parce qu'ils comprennent mieux : on fabrique de l'amour : « Quand deux personnes ont une relation sexuelle, c'est pour leur connexion, pour faire grandir l'amour ». A ce moment-là ils découvrent - à chaque fois d'ailleurs ils me disent -, ils découvrent la différence entre le sexe et faire l'amour !

- Après, il faut les responsabiliser. Je leur dis : « Avant, vous ne saviez pas, donc vous n'étiez pas responsables ; maintenant vous savez, maintenant vous savez les impacts, donc vous êtes responsables. Nos choix nous font ce que nous sommes, donc c'est à vous de choisir, maintenant que vous savez ». Et j'ajoute : « Surtout, protégez les plus jeunes », parce qu'il n'y a rien qui me mette plus en colère que tous ces grands de 4^e qui montrent Pornhub dans le bus scolaire aux petits de 6^e. Je leur dis : « Mais vous êtes aussi responsables des plus jeunes » ; d'ailleurs c'est une infraction d'aller proposer du contenu sexuel à un plus petit, c'est de la corruption de mineur.

Les clés de dialogue, c'est donc de parler des coulisses du porno, ils ont besoin d'être informés, très souvent ils tombent des nues, ils ne savent pas du tout ce qui se passe derrière.

iii. Parler des effets sur le consommateur. Pour cela on utilise l'outil « C-moi », il y a un groupe qui travaille sur le corps, un qui travaille sur les émotions, le cœur, tout ce qui est affectivité, relation, un qui travaille sur le cerveau, un sur la conscience, et un sur l'intimité. Ensuite, on fait une mise en commun, et donc ils voient bien qu'au niveau du corps, il y a un impact puisqu'il y a toutes ces normes de performance qui influencent. Même les sexologues le disent aujourd'hui, et l'on peut aussi leur en parler : il y a de plus en plus d'hommes jeunes qui ont des problèmes de sexualité - lesquels d'habitude devraient arriver beaucoup plus tard - parce qu'ils regardent trop de pornographie. Cela a donc bien un impact sur le corps, sur tout ce qui est relationnel, affectif, estime de soi, dans le cerveau. Des études ont montré que ceux qui regardent beaucoup de pornographie ont de la matière grise avec des zones plus petites, réduites. Il y a des jeunes qui me disent : « Ah bon, mais alors, plus je vais en regarder, plus je vais devenir bête ? ». Je réponds : « C'est un peu ça ». Trois accroches sont à souligner.

- Evoquer le rapport à la conscience : « Est-ce que, quand vous regardez de la pornographie, vous avez bonne conscience après ? ». Alors là, ça marche super bien : « Non, moi j'ai honte de moi », « Moi, je suis déçu de moi ». J'enchaîne : « Bon, alors vous pensez que tout ça vous fait grandir ? ». Réponse : « Pas trop... ».
- Insister après sur l'intimité, je vous en ai parlé au début, car ils ont besoin d'être protégés.
- Donner des connaissances fiables sur la sexualité : ils ont besoin d'être rassurés, d'avoir des connaissances fiables. Ils ont besoin de comprendre que la sexualité est relationnelle parce qu'ils ont besoin de sens, sinon ils ne réfléchissent pas. Ce que je constate aujourd'hui, c'est qu'ils ont du mal à réfléchir, ils ont du mal quand on leur pose la question : « Mais à votre avis, pourquoi cela existe-il, qu'est-ce qui motive tel comportement... ? ». C'est compliqué pour eux, et c'est normal, ils sont en construction.

En fait, l'écoute et l'accompagnement sont essentiels, ils ont besoin d'être aidés pour résister. Nous avons pas mal de témoignages de jeunes qui demandent de l'aide, mais il y a aussi beaucoup de parents qui m'appellent et me disent : « Mon enfant est dépendant, que faire, comment peut-on l'accompagner ? ».

Comment savoir si l'enfant est concerné ?

C'est a priori difficile à détecter, parce qu'il n'y a pas d'indice visuel, il n'y a pas d'odeur, il n'y a pas d'argent dépensé, d'ailleurs le fait qu'on ne puisse pas voir son comportement renforce la culpabilité du jeune. Il a une double vie, quelque part ; or on peut vivre très longtemps à côté de quelqu'un qui regarde de la pornographie sans le savoir. En conseil conjugal, j'ai des femmes qui font cette découverte, je vous laisse imaginer le tsunami quand elles découvrent que leur mari regarde de la pornographie.

Mais il y a des indices. Par exemple l'enfant reste beaucoup dans sa chambre, il ne veut plus venir aux repas familiaux, en tout cas il a du mal, il est de mauvaise humeur, il n'a plus de motivation, il est fatigué, il se replie, il a un désintérêt pour les activités extrascolaires, pour sortir, pour voir des amis, donc ce sont des indices qui doivent mettre la puce à l'oreille aux parents, ils doivent quand même questionner.

Il y a aussi un test d'addiction fait par l'association Déclic. Je présente toujours aux jeunes cette petite pyramide qui distingue l'usage simple, le moment où l'on arrive dans l'abus, celui où on arrive dans la dépendance, puis dans l'addiction. Et ce n'est finalement pas forcément la quantité qui est en cause -Tanguy l'explique très bien - c'est plutôt la façon dont ça nuit à la qualité de la vie, les conséquences sur la qualité d'être et de relation à soi et à l'autre.

Le cerveau adolescent est plus vulnérable mais il est aussi plus malléable, il faut être très positif et leur dire : « Mais justement vous êtes jeune, donc même si votre cerveau est plus dépendant à la dopamine et qu'il va être plus facilement "addict", vous allez vous en remettre beaucoup plus vite qu'un adulte, vous allez pouvoir vous en séparer beaucoup plus vite ». Je vous ai mis sur le tableau les ressources pour pouvoir aider les jeunes : il y a *wearelovers*, *stopporn.fr* et *Cœur hackeur*. *Cœur hackeur*, c'est le cabinet de Tanguy Lafforgue : il a un site et il suit énormément de jeunes, toujours en visio - des jeunes et des moins jeunes, d'ailleurs. Donc, je le redis : « Il s'agit de voir comment on peut se situer, on ne mesure pas forcément la dépendance en termes de temps passé mais en termes de désordre occasionné dans la vie ». Et tout cela saupoudré d'une posture adaptée. Voilà donc différentes pistes de dialogue avec l'adolescent, et toutes ces aides pour l'accompagner, mais pour tout cela il y a une posture nécessaire : toujours interroger plutôt que juger.

Je fais pas mal d'ateliers de parents avec des mises en situation, des cas, par exemple :

Je rentre dans la chambre de mon ado, et je vois qu'il est en train de regarder une vidéo pornographique, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je dis ?

C'est hyper intéressant parce qu'ils travaillent en groupe ; puis après, on leur dit : « Il est normal que vous ayez une émotion très forte, mais vous êtes l'adulte, vous allez essayer de mettre cette émotion de côté, pour vraiment rejoindre votre ado, et le questionner : "Tiens, ça t'arrive souvent ? ça fait longtemps que tu regardes ça ? qu'est-ce que tu y trouves ? qu'est-ce que ça t'apporte ?". Ce genre de questions, nous les posons nous-mêmes en intervention, et on amène le jeune à réfléchir. Il est important de toujours nourrir la qualité de la relation, de manifester attention et intérêt à ce qu'ils font, à ce qu'ils regardent, prendre le temps... Il est vrai qu'il y a beaucoup de parents qui ont des vies très remplies, et qui ont du mal à s'arrêter et à s'intéresser vraiment à ce que vivent leurs enfants.

Développer l'estime de soi dans tous les autres domaines est important, car les enfants qui regardent, ou les ados qui regardent trop de pornographie, ne vont évidemment se valoriser que par le corps et la séduction, etc. Or en fait, un ado a besoin de se construire dans tous les domaines. Donc, autant développer son estime de soi et donc lui permettre de vivre d'autres choses, en se donnant, en allant dans des associations, etc. Les jeunes qui sont engagés peuvent mettre quand même la pornographie pas mal de côté. Il faut se dire toutefois que les questions ne sont jamais définitivement réglées - jamais. Si un parent parle à son fils ou à sa fille en 6^e, il faudra y revenir.

Je vous ai indiqué sur le tableau les filtres qui marchent, c'est Tanguy qui les a répertoriés pour vous. Il y a *Qustodio* et *Boomerang*, qui marchent bien. *Qustodio* est payant, mais moi, par exemple, j'ai suivi des jeunes filles dépendantes, elles ont accepté que leurs parents leur mettent *Qustodio* et suivent ce qu'elles font. En effet, a posteriori il y a un regard sur la consommation. Le résultat était très intéressant.

Ma conclusion, c'est qu'il faut transmettre une éducation affective et sexuelle de qualité en amont, dès qu'ils sont tout petits. Les enfants et les ados qui sont le moins touchés par la pornographie sont ceux qui ont eu une éducation au sens de l'amour tôt, et dans un climat familial qui le vit aussi. Instaurer un climat de dialogue ouvert, respectueux et sans jugement, oser leur en parler et les accompagner, et surtout prendre en charge le plus tôt possible l'addiction, voilà l'essentiel. J'ajoute pour finir qu'on a besoin de vous pour relayer le travail que nous faisons, pour proposer des interventions, des formations et des conférences.

Echange de vues

Marie-Joëlle Guillaume

A propos de ce que vous dites sur les filles, quand on voit la liste de titres de vidéos absolument épouvantable que nous avons lue sur votre tableau dans un silence consterné, je ne comprends pas comment des filles peuvent être attirées par cela. Pour les garçons, à la rigueur je comprends qu'ils s'y laissent prendre, même si c'est terrible : ils sont dans le rôle du dominant. Mais voir des filles qu'on torture, qu'on humilie avec cruauté, etc., comment des jeunes filles peuvent-elles y trouver matière à addiction, d'autant plus que, d'après ce que vous dites, elles ne sont pas heureuses quand même ?

Amélie Laurent

Sur ce point, j'étais aussi étonnée que vous, je ne comprenais pas comment des filles peuvent être attirées par ça - idem dans le phénomène de la *dark romance*. Pourquoi les filles sont-elles attirées par ça ? Et bien, elles pensent entrer dans leur rôle, elles croient qu'elles vont attirer en jouant ce rôle-là, elles croient qu'elles vont plaire, elles pensent qu'elles vont créer le désir chez le garçon en se comportant de cette façon. Il y a deux choses que je voudrais dire. D'abord, du côté des garçons, j'ai vu des jeunes donner à leurs copines du contenu par les réseaux sociaux en leur disant : « J'aimerais bien que tu fasses ça ». Donc, elles vont voir ce que le garçon attend d'elles - c'est une première raison. Et puis, à force d'aller voir, elles se disent, elles aussi, qu'il y a une excitation sexuelle, donc elles y retournent. Et il y a des jeunes filles qui sont désensibilisées et qui ont des excitations sexuelles sur des choses ultra violentes et ultra humiliantes.

Joseph Thouvenel

Une première question concerne votre équipe de 10 personnes. Sont-ce 10 femmes ?

Amélie Laurent

Non, il y a deux hommes, Daniel et Tanguy, mais il y a une majorité de femmes. Nous sommes très contents d'avoir deux hommes !

Joseph Thouvenel

C'est sans doute un des problèmes. Je suis de ceux qui pensent que c'est mieux pour la sexualité des enfants que le père parle aux garçons de la sexualité, et que la mère parle aux filles. Or on voit qu'il y a toujours, parmi les intervenants et intervenantes, plus d'intervenantes que d'intervenants. Je ne pense pas que ce soit un choix, mais cela apporte des difficultés, dans la mesure où pour

évoquer le rapport sexuel, il est plus facile à un homme de parler à un garçon, je pense, et à une femme de parler à une fille.

Une deuxième question. Est-ce que vous pensez qu'il faut revenir sur la mixité à l'école, pour les raisons que vous avez indiquées ?

Amélie Laurent

Je trouve personnellement qu'au collège, la mixité n'est pas une bonne chose ; il y a une différence de maturité entre les filles et les garçons qui est impressionnante et qui ne cesse d'ailleurs de se creuser. Avant, au lycée, on arrivait à organiser des séances mixtes parce qu'il y avait des sujets de débat, et c'était intéressant de parler de la représentation de la femme, de l'homme, des rapports homme-femme, de l'égalité, de la construction d'une relation amoureuse etc. Mais aujourd'hui on voit que les filles ne veulent pas être avec les garçons, et les garçons ne veulent pas être avec les filles, même au lycée. Dans toutes les classes de Seconde où nous allons, nous faisons des séances non mixtes - et c'est nouveau, auparavant je les faisais en mixte. Mais les garçons sont de moins en moins matures, ce qui m'ennuie, c'est la difficulté qu'ils ont à réfléchir. Donc oui, c'est sûr, je suis plutôt favorable à la non-mixité au collège.

Rémi Sentis

Vous avez parlé de la complaisance de trop nombreux adultes vis-à-vis des questions pornographiques, ça m'a fait penser au Conseil d'État. Comme vous le savez, il y a eu en effet un procès intenté par l'ARCOM à la société *PornHub* et à trois autres sociétés en juillet 2023 ; les juges, à la demande des avocats de ces sociétés, ont alors demandé au Conseil d'État s'ils avaient le droit d'interdire un site qui était hébergé dans un pays européen différent de la France. Et en mars 2024, le Conseil d'État a botté en touche en affirmant qu'il allait interroger sur ce sujet la Cour de justice de l'Union européenne. A ce jour, le Conseil d'État n'a semble-t-il - toujours pas obtenu de réponse. Il me semble que le Conseil d'État, au lieu des prendre ses responsabilités, a fait exprès de faire une manœuvre dilatoire.

Alors, la question que je me pose est la suivante : est-ce que les puissants qui nous gouvernent sont tous réellement convaincus de la nocivité de la pornographie ? est-ce qu'il n'y en a pas qui sont eux aussi plus ou moins complaisants et peut-être consommateurs ? Par ailleurs, vu l'énormité des sommes en jeu dont vous avez parlé (5 milliards € de chiffre d'affaires pour cette industrie), avec un pourcentage infime de cet argent, il y a de quoi arroser beaucoup de monde.

Amélie Laurent

Oui, il y a beaucoup d'intérêts qui sont liés à la pornographie : tout cela est extrêmement lucratif. Alors effectivement, ils en tirent sûrement quelque chose aussi, parce que sinon la protection de l'enfance serait mise en œuvre depuis plus longtemps, les intérêts économiques sont trop forts. Pour la *dark romance*, c'est la même chose, ces livres ne sont pas interdits de vente aux mineurs, les mineurs de 12 ans viennent l'acheter ; pourquoi n'y a-t-il pas de loi ? Normalement ça devrait être interdit, et en fait on laisse tout passer, ce qui signifie que, derrière, il y a sûrement des intérêts financiers, politiques, beaucoup de choses qu'on ne voit pas et qu'on ne sait pas.

René Bertail

Concernant les sites pornographiques, l'aspect financier est colossal dans ce domaine. Je veux simplement rappeler à titre d'exemple, que la plateforme *Pornhub* promet un contrôle plus rigoureux des contenus pornographiques qui seront protégés après la menace de la part de VISA et Mastercard de la priver de ces systèmes de paiement⁵². Clairement, l'impact financier est colossal. Aujourd'hui, on parle de vérifier l'âge de la personne etc., alors qu'il y aurait tout simplement, si on le souhaitait, à mettre l'accès avec un code de carte bancaire et de réguler ainsi les choses. Mais, comme disait Rémi Sentis, est-ce que nos gouvernants le veulent ?

Amélie Laurent

Oui en fait, ils le disent, l'intention est là, mais l'action ne suit pas.

Amiral Carlier

Est-ce qu'on a une petite idée, à partir de tous les rapports dont nous disposons, du coût pour la société, de l'impact économique du sort de toute cette jeunesse qui finalement en pâtit. Chiffrer économiquement les conséquences de la pornographie, est-ce que ça ne serait pas une piste pour montrer tout le mal qu'elle fait à la société ?

Amélie Laurent

Non ce n'est pas chiffré, et comme c'est très insidieux, on en entend peu parler. Je pense qu'on est loin de mesurer en chiffres les conséquences. Déjà, quand on en parle au niveau humain, il faut que les gens soient convaincus, et ce n'est pas forcément le cas de tout le monde. [...]

Aujourd'hui, l'impact sur les mineurs fait consensus ; en revanche, se remonter les manches et vraiment aller en parler aux jeunes, cela est compliqué. Les gens sont très frileux et me disent toujours qu'ils se sentent démunis, qu'ils ne se sentent pas capables, alors qu'en fait c'est très simple

⁵² BFMTV le 9 décembre 2020

de parler aux jeunes, ils n'attendent que ça ! Vous savez, quand je quitte les jeunes après nos séances, ils me disent : « Mais pourquoi on ne m'a pas dit ça avant ! ». Ces réactions m'ont tellement marquée : il faut absolument leur en parler, même si l'on est maladroit. Ils veulent l'entendre, parce qu'ils savent bien que la pornographie ne leur convient pas. En fait, je pense qu'il y a consensus sur le fait que cela abîme les jeunes, mais il n'y a pas consensus en ce qui concerne les adultes.

Nicolas Aumonier

Il me semble que les deux freins principaux sont : « Il est interdit d'interdire » ; et le fait que tous n'ont pas encore conscience que la pornographie est tout aussi mauvaise pour les adultes, que les plus jeunes imitent en pensant être ainsi plus grands. La lutte contre la diffusion de la pornographie aux plus jeunes passe d'abord par la claire conscience des adultes de ne lui accorder aucun regard, aucune attention, et d'éduquer à cette vigilance autour d'eux.

Amélie Laurent

Oui sûrement, les limites ne sont pas assez fermes, c'est vrai. « Il est interdit d'interdire », alors que je pense qu'il faudrait mener des actions beaucoup plus fermes. Je ne sais pas si vous le savez, mais en ce moment on parle de TikTok, il y a des familles qui ont porté plainte contre TikTok. Et ces familles disent : « En Chine il y a un couvre-feu TikTok, l'application s'éteint. C'est extraordinaire : pourquoi, eux, arrivent-ils à le faire, et nous en France n'y arrivons-nous pas ? ». Il y a des attitudes fermes dans différents pays.

Séance du 13 mars 2025

L'esprit d'aventure et l'éducation au courage : quels modèles proposer aux jeunes ?

Antoine Renard & Charlotte Grossetête

Présentation ⁵³

Nous entendrons d'abord notre éminent confrère et ami **Antoine Renard**, qu'on ne présente plus parmi nous, puisqu'il est membre de notre Conseil. Néanmoins, il me permettra de rappeler brièvement quelques éléments de son parcours. Antoine, né en 1950, vous êtes marié et père de trois enfants. En 1973, vous obtenez le diplôme d'Ingénieur Civil des Mines, prélude à une carrière professionnelle dans de grands groupes industriels, de 1975 à 2013 : successivement Elf Aquitaine, SAGEM, Creusot-Loire, Knorr-Bremse, Faiveley. C'est au sein du groupe Knorr-Bremse que vous passez le plus de temps, comme PDG de ses filiales françaises, Freinrail et Dehousse Industries, de 1990 à 2007. Votre expérience industrielle solide et variée vous vaudra d'être, de 2015 à 2021, conseiller au CESE. Au-delà de vos engagements professionnels, vos engagements associatifs manifestent votre goût pour la prise de risque et l'initiative, et la volonté de le transmettre : de 1998 à 2007, vous êtes Président de Reims Initiative pour l'aide à la création d'entreprise ; de 2002 à 2007, vous présidez le Conseil de surveillance de l'IRRPAC, société de capital-risque du Conseil régional de Champagne-Ardenne. Voilà pour l'économie.

Il est temps d'en venir à vos titres de "gloire" pour la séance de ce soir : vos engagements éducatifs chrétiens. De 1990 à 1999, vous êtes président des Scouts Unitaires de France (SUF) ; de 2007 à 2015, président des Associations Familiales Catholiques ; de 2009 à 2020, président des Associations Familiales Catholiques en Europe. S'agissant du scoutisme, il me reste à préciser trois choses : que vous êtes entré dans le mouvement en 1958 chez les Scouts de France ; que vous avez participé en 1971 à la création des SUF et en avez été Commissaire général plusieurs années au cours de la décennie 80 avant de les présider ; et - bouquet final - que vous avez épousé la Commissaire Guides en 1984 !

Nous entendrons ensuite Madame **Charlotte Grossetête**. Mariée depuis 2003, mère de six enfants de 21 à 10 ans, elle aussi, a le scoutisme au cœur, puisqu'elle est engagée avec son mari chez les Scouts Unitaires de France depuis septembre 2023 : ils sont chefs de Groupe, en cours de mission à Lyon. Mais ce sont ses talents et son métier d'écrivain, de traductrice et d'éditrice qui

⁵³ Présidente de l'AES

nous ont plus particulièrement suggéré d'inviter Charlotte ce soir. Quelques mots sur votre formation, chère Madame. Entre 1995 et 1998, vous accomplissez trois années de classe préparatoire littéraire à Sainte-Marie de Neuilly. Elles débouchent sur une admissibilité à l'ENS Ulm et une admission à l'ESSEC et à l'ESCP. Vous optez alors pour une maîtrise d'anglais à Paris III en 1998-1999, avec un sujet de mémoire très littéraire déjà, « *Naissance de la poésie dans la correspondance de John Keats* » qui vous vaut une mention Très Bien.

De 1999 à 2001, vous poursuivez vos études à l'Institut d'Études Politiques de Paris, dans la section Communication et Ressources Humaines, tout en accomplissant des stages dans plusieurs maisons d'édition : Le Seuil, Fayard, Fleurus-Mame. Ces expériences vous permettent d'affirmer votre vocation littéraire et de voir reconnu votre talent d'éditrice, puisqu'en 2001-2002 vous êtes Assistante de direction chez Fleurus-Mame.

Mais voilà qu'en 2002 votre créativité s'envole, et cela fait vingt-trois ans que ça dure... Créativité d'auteur, mais aussi de traductrice - de l'anglais au français. Vous avez à votre actif plus de 350 publications (albums pour enfants, collection « Mène ton enquête », romans historiques telle récemment la série *Les Enfants de La Balme* – dont vous nous parlerez, je crois -, vies de saints, ouvrages de catéchisme, nouvelles, etc.). Les éditeurs en sont principalement Fleurus, Mame, Magnificat (plus ponctuellement : la revue *Théophile* et *Famille Chrétienne*).

Communication d'Antoine Renard **Modèle d'éducation reçu par le scoutisme**

Le 16 juillet 1969, la fusée Saturne 5 décolle de Cap Canaveral, puis fait deux tours au-dessus des États-Unis notamment, et le commandant de bord Armstrong salue alors ses frères scouts réunis en jamboree national. Quelques jours plus tard - tout le monde s'en souvient -, le 20 juillet à 20h17 le LEM « alunit », non pas sur la Mer de Tranquillité comme prévu mais 7 km plus loin. Après que beaucoup d'appareils étaient tombés en panne, Armstrong avait pris l'initiative, sans communication avec Cap Canaveral qui envisageait d'arrêter la mission, de supprimer le pilotage automatique et de passer en commandes manuelles pour effectuer un passage au ras du sol, jusqu'à trouver dans les cratères un endroit où poser le LEM. Il le posera pile à 20h17, il restait 20 secondes de propergol dans les réserves.

Quelques heures plus tard la porte s'ouvre, Armstrong descend, fait les premiers pas d'un homme sur autre chose que la Terre, et dit cette phrase dont tout le monde se souvient : « *C'est un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité* ». Il y a d'ailleurs discussion sur le fait qu'il ait dit

« l'homme » ou autre chose, à l'occasion j'y reviendrai, c'est pourtant très instructif. Quelques secondes plus tard, à la stupéfaction des gars de Cap Canaveral qui le voient à la télévision comme 500 millions de téléspectateurs, Armstrong se met à sautiller, à danser sur la Lune - personne n'imaginait que c'était faisable. Puis il prononce cette phrase qu'on n'a pas suffisamment répétée, notamment en France, je rappelle que nous étions en 1969 : « *Je dédie cette victoire à tous mes frères scouts de par le monde* ». Ce qu'on n'a pas dit non plus, c'est qu'avec son copain Aldrin, ancien scout lui aussi, ils avaient baptisé le LEM, le module lunaire, du nom de Eagle, l'aigle, qui est la distinction la plus haute chez les scouts américains. Ce qu'on ne dit pas, enfin, c'est que Armstrong avait avec lui (sans doute les gars de Cap Canaveral ne l'ont-ils jamais su, ou après seulement) le badge du scoutisme mondial, dont il a fait don ensuite à l'Organisation mondiale du scoutisme. On peut voir ce badge dans les bureaux de l'Organisation à Genève, avec un certificat d'authenticité signé de sa main.

Ayant dit cela, je pourrais m'arrêter, et laisser notre amie Emmanuelle Hénin nous parler du courage. Elle est beaucoup plus experte que moi en cette matière, puisqu'elle vient d'éditer aux PUF, contre vents et marées, un ouvrage qui dénonce la domination de la culture *woke* !

Mais le fait qu'un homme de 39 ans, au sommet de sa gloire, et qui vient d'accomplir quelque chose de décisif pour l'humanité, éprouve le besoin de dédier sa victoire à ses frères scouts et donc de rendre hommage à l'éducation que lui-même a reçue par le scoutisme, c'est en soi très étonnant et mérite qu'on en cherche l'origine.

Tout est venu d'un général britannique, Robert Baden-Powell. Né en 1857, il a guerroyé aux Indes, en Afghanistan déjà, à la demande des Indes, lorsqu'il participe à la deuxième guerre des Boers qui éclate en 1899. Dans ce cadre il est envoyé pour libérer la ville de Mafeking, nœud stratégique à la frontière nord-ouest de la province du Cap. L'état-major britannique s'attend à ce que Baden-Powell sorte avec ses soldats de Mafeking assiégée pour aller déloger l'ennemi d'en face, mais en réalité la supériorité en nombre le dissuade. Baden-Powell organise alors, au fond, la première résistance, c'est-à-dire qu'il organise la vie dans cette ville de Mafeking, faite de cases avec des toits de chaume. Très vite, il découvre que les jeunes de ces villages suivent les soldats quand ils sortent pour faire des coups, et sont les derniers à rentrer dans les abris parce qu'ils veulent observer la trajectoire des obus.

Baden-Powell se dit alors : ces types-là se mettent en danger, ils sont d'ailleurs aussi un danger pour les soldats : que faire ? Eh bien, la réponse, c'est de les associer en leur confiant quelque chose à faire ! Et voilà d'où est née l'idée du scoutisme, donner une responsabilité à leur échelle à des jeunes, non pas pour qu'ils n'emm... pas les soldats, mais pour qu'ils se rendent utiles. Baden-Powell enrôle donc des cadets, il les envoie à bicyclette assurer les transmissions dans les fortins,

le ravitaillement, accomplir des missions d'observation : ils vont voir ce que fait l'ennemi pour le raconter ensuite. Entre deux "missions", B.P. veille à leur bonne santé physique et morale, organisant des jeux, des spectacles, dans une joyeuse atmosphère. Précurseur des "*fake news*", il utilise ses éclaireurs pour aller faire croire à l'ennemi que de l'autre côté des hommes en ont tellement marre de faire le siège qu'ils décrochent, qu'ils s'en vont, qu'ils désertent... Et le coup de bluff réussit : 217 jours plus tard le siège est levé, et B.P. couvert de gloire est rapidement nommé par la Reine le plus jeune major général de l'armée britannique.

On lui confie le soin de mettre en place, ce que peut-être on néglige de faire aujourd'hui dans les pays abîmés par les guerres, une police et une gendarmerie qui tiennent le coup et rétablissent l'ordre. Il le fait en enrôlant de braves gars, organisant dans chaque village des petites équipes de six ou sept personnes avec des responsabilités bien définies, dont il assure lui-même la formation. Le pays est rapidement mis en paix et Baden-Powell conclut avec humour dans son rapport de mission que les juges ont été mis au chômage.

Revenu en Angleterre, il s'étonne de trouver un pays très abîmé. Il découvre par exemple que les jeunes de la banlieue de Londres, qui ont vécu dans de mauvaises conditions d'hygiène, sont plus petits, plus légers, moins résistants que leurs camarades des classes aisées. Deux rapports attirent son attention. Le premier concerne Londres elle-même : 30 % de la population de la capitale souffre de sous-alimentation. Le deuxième rapport décrit l'état de la jeunesse anglaise : le crime, l'ivresse, le vandalisme touchent de plus en plus une jeunesse désœuvrée, révoltée par ses conditions de vie, désespérant de pouvoir un jour trouver une meilleure situation. Les centres de détention de jeunes se remplissent, dans l'urgence on soigne les effets sans s'attaquer réellement aux causes. Dans les rues, Baden-Powell croise des jeunes avachis, « avec la poitrine creuse » comme il le dit lui-même, le dos courbé, fumant les yeux perdus dans le vague. Il observe un autre phénomène qui le stupéfie, c'est que la participation des jeunes aux réunions sportives diminue, alors que leur nombre augmente comme spectateurs. Il en retiendra la leçon, notamment quand il publiera en 1922 *La route du succès*. Et donc, arrivé là, il prend contact avec des gens qui s'intéressaient au milieu de la jeunesse et il commence à formuler l'idée d'une méthode éducative permettant de passer de la formation de jeunes soldats à la formation de jeunes militants de la paix, étant entendu que pour lui il y a un double objectif : le bonheur et la paix.

En 1903, au cours d'une grande conférence à l'Albert Hall de Londres, il dessine les prémices de cette méthode. Quelques années plus tard, pressé d'écrire un livre, il répond : « Mais avant d'écrire un livre, je veux l'expérimenter. » Et c'est ainsi que le 1^{er} août 1907 commence le premier camp scout sur l'île de Brownsea, une petite île au sud de l'île de Wight qu'il s'est fait prêter par des amis, où il réunit une quarantaine de jeunes de toutes classes sociales et d'âge différenciés. Il

leur fait vivre une vie de camp, de nature, d'exploration, dont ensuite il raconte le détail dans un livre devenu phare : *Scouting for Boys*, que les Français ont traduit sous le titre *Éclaireurs*, ce qui est un peu insuffisant, mais on n'est pas à une difficulté près en matière de traduction. Dans ce livre, Baden-Powell expose les principes de sa méthode, très rapidement, en vingt-cinq pages, suivis de multiples propositions pratiques de mise en oeuvre, de milliers d'idées de jeux.

L'originalité de la méthode réside dans sa simplicité, et d'abord la simplicité des moyens employés, des moyens incontournables.

Le tout premier, c'est la nature. Pourquoi la nature ? certainement pas pour y aller pleurer d'émotion devant les petites fleurs et les petits oiseaux, mais parce que la nature est un lieu où l'on se débarrasse des artifices de la vie moderne, et un lieu propice à l'observation; Baden-Powell a retenu de Mafeking l'intérêt de développer le sens de l'observation: "un éclaireur devrait avoir honte de ne pas découvrir un détail avant les gens qui l'accompagnent". Observer, observer, s'étonner de tout. Vous savez probablement que les Japonais en ont fait une méthode qui est une copie remarquable : tous les petits étudiants Japonais sont envoyés faire des « rapports d'étonnement », c'est exactement ainsi que s'appelle la méthode. Elle oblige à s'étonner, et donc à observer. L'observation dans la nature est un apprentissage de l'observation en général. Baden-Powell dira d'ailleurs qu'un type qui a appris à observer dans son jeune âge saura plus vite que tout le monde, quand il sera père de famille, découvrir sur le visage de sa femme, un soir en rentrant du boulot, des traces de fatigue ou d'énervement, et saura adapter son comportement pour lui porter soin. Je ne sais pas si aujourd'hui autour de la table, quand chacun est attaché à son *smartphone*, on a encore la capacité d'observer ces choses.

Je vous dis au passage avec un peu de tristesse, puisque nous sommes sur ce sujet de l'observation, qu'on a beaucoup parlé ces dernières années de pédophilie, et que je ne peux pas penser qu'il n'y ait pas eu sur les enfants qui en étaient victimes (même si on explique que ça revient quarante ans après parce que c'était tellement enfoui), qu'il n'y ait pas eu sur leur visage, dans leur comportement, un petit quelque chose que quelqu'un aurait dû repérer.

La nature est un lieu où l'on ne peut pas tricher. Vous avez plutôt intérêt à observer les risques de pluie, car si vous n'avez pas mis votre bois à l'abri, vous ne pourrez pas allumer votre feu et vous ne pourrez pas dîner ; les sanctions sont immédiates, on ne triche pas avec la nature.

Le deuxième moyen c'est le jeu, le jeu pour les plus petits, puis l'aventure. Le jeu permet de circonscrire, de délimiter un cadre, de donner des règles que tout le monde accepte spontanément parce que c'est un jeu, et que dans ce jeu il faut faire preuve de ses compétences, de son habilité, de son adresse, de son intelligence de la situation, etc. Baden-Powell écrit dans ses livres destinés aux chefs : « Vous voulez enseigner quelque chose ? Réfléchissez à ce que vous voulez enseigner

et inventez un jeu pour le faire ». Il a bien dit « inventez », il n'a pas dit « copiez tous ceux que je vous ai montrés », mais inventez-en d'autres, et à chaque fois le jeu doit se renouveler. Le jeu ou l'aventure, et naturellement la grande aventure, c'est le camp, le camp qui se passe dans la nature.

Troisième moyen, l'équipe. Baden-Powell a conscience qu'il faut éviter d'inciter à l'aventure en solo, et qu'il faut dès le départ habituer les gens à travailler en équipe, à trouver leur place dans l'équipe, à être complémentaires. Je me souviens de chefs assez drôles qui avaient eu l'idée de faire apprendre une page d'Évangile par une patrouille, chacun savait deux phrases donc personne n'avait l'Évangile à lui tout seul, mais quand ils étaient tous ensemble, ils pouvaient réciter cette page d'Évangile.

Quatrième moyen, la progression. La progression individuelle et collective par l'équipe, progression qui est sanctionnée par des épreuves montrant l'acquisition d'une compétence. Cette progression est en soi motivante. Elle est graduée, elle s'adapte à chacun mais elle a aussi un côté collectif du fait de la progression de l'équipe par chacun de ses membres.

Enfin, cinquième moyen, la responsabilité et l'engagement, ce que permet l'équipe, car chacun dans l'équipe a une tâche, une responsabilité qui permet de conduire à l'engagement, l'engagement d'assumer sa responsabilité du mieux possible. Et l'engagement se fait sur une loi.

Deux mots à dire sur cette loi. Le jeune scout, après avoir passé un certain moment d'épreuve, est invité à prononcer sa promesse, donc à prendre un premier engagement ; il s'engage « sur son honneur et avec la grâce de Dieu ». Peut-être ce terme d'honneur paraît-il désuet ? Aujourd'hui on parle beaucoup de dignité, et on voit bien qu'on n'est pas d'accord sur ce qu'elle signifie. simple remarque : nous ne pouvons pas perdre notre dignité, puisqu'elle inhérente à notre nature, mais nous pouvons perdre notre honneur. Heureusement on peut le retrouver. Je me souviens du livre écrit par le colonel Guillaume, le fameux *Crabe-tambour*. Il y a mis en forme d'épithète : « Mon corps à la patrie, mon âme à Dieu, mon honneur à moi ». Baden-Powell fait appel à l'honneur, et l'on dira ce qu'on voudra, chez des jeunes garçons ça a encore du sens. Donc le scout s'engage sur son honneur à observer la loi scout, cette loi qui a été pensée dès le début par Baden-Powell et qui est, en fait, le principal pilier de la méthode. C'est une loi qui a dix articles, tous positifs, je vais vous citer le premier et le dernier. Le premier article dit : « Le scout met son honneur à mériter confiance ». Encore une question d'honneur ! Mais la confiance... « Mériter confiance », les mots sont forts, mais finalement l'expérience montre que seule la confiance éduque. Le scout met son honneur à mériter confiance, il peut faillir, mais en tout cas il promet d'essayer de tendre vers cet idéal.

Et voilà le dernier article de la loi : « Le scout sourit et chante dans les difficultés ». Nous voici arrivés à l'aventure et au courage : « Sourire et chanter dans les difficultés », c'est un réflexe, et ça ne s'oublie jamais.

On a souvent voulu transposer cette loi pour l'adapter à des situations qu'on voulait croire particulières; par exemple voulant lancer aux Etats Unis les Woodcraft Indians, leur fondateur a rédigé un texte où il est dit : le scout ne fume pas, le scout n'allume pas un feu dans la forêt, le scout ne se révolte pas.... en réponse, Baden-Powell a publié un article en 1916 en expliquant que son texte de loi scout ne n'était pas le fait du hasard. "Certaines autorités se sont manifestées dans le but d'améliorer la loi scout, mais n'apercevant pas son côté actif elles l'ont changé en son contraire, en édictant une série d'interdictions. Celles-ci représentent naturellement les caractéristiques du système éducatif traditionnel de la répression, et sont pour le gamin comme un chiffon rouge pour un taureau. C'est pour lui un défi à faire le mal". La grande nouveauté de la loi scout, c'est que **c'est une loi positive.**

Quel est l'objectif poursuivi ? B.P. avait en perspective le bonheur et visait à promouvoir **des citoyens sains, heureux, utiles** en développant chez le jeune ses capacités dans cinq dimensions.

La première, c'est la santé, la santé physique d'abord naturellement, d'où le camp, l'aventure, la respiration - on insiste beaucoup sur la respiration, mais tout autant la santé intellectuelle et morale -,

Ensuite, le caractère, la personnalité : affirmer, afficher son caractère avec des caractéristiques personnelles, cela veut dire ne pas se fondre dans la masse, être soi-même, avoir le courage d'être soi-même, cultiver un non conformisme de bon aloi,

Troisième domaine : l'habileté technique ou le sens du concret,

Puis l'altruisme ou le sens des autres,

Enfin le sens de Dieu, qui n'est pas un but de même nature que les autres, mais qui donne son sens à tous les autres.

Il ne s'agit d'être expert dans tous ces domaines, mais d'en développer le sens et d'en maintenir l'équilibre. Et au fond, si l'on réfléchit bien, ces cinq buts ne sont pas les buts du scoutisme, ce sont naturellement et tout simplement les buts de toute vie humaine heureuse, accomplie et réussie. Comment faire pour faire acquérir et grandir le jeune dans ces cinq dimensions ? C'est tout l'objet de cette aventure scout.

En 1978, Soljenitsyne prononce à Harvard un discours que tout le monde a en mémoire qui s'appelle « Le déclin du courage ». Après avoir parlé de la chute des élites, Soljenitsyne parle de nos sociétés dépressives : en 1978, le propos est vraiment prophétique ; puis il en vient à la médiocrité spirituelle :

J'ai vécu toute ma vie sous un régime communiste, et je peux vous dire qu'une société sans référent légal objectif est particulièrement terrible. Mais une société basée sur la lettre de la loi, et n'allant pas plus loin, échoue à déployer à son avantage le large champ des possibilités humaines. La lettre de la loi est trop froide et formelle pour avoir une influence bénéfique sur la société. Quand la vie est tout entière tissée de relations legalistes, il s'en dégage une atmosphère de médiocrité spirituelle qui paralyse les élans les plus nobles de l'homme. La médiocrité triomphe sous le masque des limitations démocratiques.

Puis il conclut :

Si le monde ne touche à sa fin, il en a atteint une étape décisive dans son histoire, semblable en importance au tournant qui a conduit du Moyen-Âge à la Renaissance. Cela va requérir de nous un embrasement spirituel. Il nous faudra nous hisser à une nouvelle hauteur de vue, à une nouvelle conception de la vie, où notre nature physique ne sera pas maudite, comme elle a pu l'être au Moyen-Âge, mais, ce qui est bien plus important, où notre être spirituel ne sera pas non plus piétiné, comme il le fut à l'ère moderne. Notre ascension nous mène à une nouvelle étape anthropologique. Nous n'avons pas d'autre choix que de monter : toujours plus haut.

Soljenitsyne, ce n'est pas Baden-Powell, mais ils auraient pu être amis.

En guise de conclusion, je me souviens que deux femmes journalistes dont j'ai oublié le nom avaient publié un livre il y a quelques années, après avoir interrogé des gens dont on savait, parce qu'ils en avaient fait état, qu'ils avaient été scouts et qui étaient célèbres. Il y en avait dans le monde politique, par exemple Giscard, Chirac, Rocard. Il y en avait dans le monde des arts, et aussi dans le monde des médias. Dans les interviews de ce livre, on constate que les gars racontent essentiellement de bons souvenirs. Mais ils ne disent pas : le scoutisme m'a éduqué, je lui rends grâce de ceci et cela. Non, ils racontent des bons coups, des bonnes histoires, des feux, des veillées, des chants, des balades, la montagne, des ascensions, et puis l'amitié, l'amitié comme apprentissage de l'amour. Ils racontent tout cela et à la fin les deux journalistes concluent : « Quand nous avons commencé ce livre, nous voulions voir si ces gens-là n'avaient pas une case en moins ; il nous apparaît au bout du compte qu'ils ont plutôt un petit quelque chose en plus ». Ce petit quelque chose en plus, je me garderai bien de le définir parce qu'il a vocation à « s'infinir ».

En prévision de sa mort qu'il sentait proche, au Kenya en 1941, à l'âge de 84 ans, Baden-Powell a mis sous enveloppe plusieurs messages : il y en avait cinq, dont un adressé aux scouts :

Chers scouts, si par hasard vous avez assisté à la représentation de Peter Pan, vous vous souviendrez que le chef des pirates était toujours en train de préparer son dernier discours, car il craignait fort que l'heure de sa mort venue, il n'eût plus le temps de le prononcer.

On reconnaît bien là Baden-Powell, qui commence par raconter une blague. Mais il ajoute :

C'est à peu près la situation dans laquelle je me trouve, et bien que je ne sois pas sur le point de mourir, je sais que cela m'arrivera un de ces jours et je désire vous envoyer un mot d'adieu. Rappelez-vous que c'est le dernier message que vous recevrez de moi ; aussi méditez-le. J'ai eu une vie très heureuse et je voudrais qu'on puisse en dire autant de chacun de vous. Je crois que Dieu nous a placés dans ce monde pour y être heureux et pour y jouir de la vie. Ce n'est ni la richesse, ni le succès, ni la satisfaction égoïste de nos appétits qui créent le bonheur. Vous y arriverez tout d'abord en faisant de vous, dès l'enfance, des êtres sains et forts qui pourront plus tard se rendre utiles et jouir ainsi de la vie quand ils seront des hommes. L'étude de la nature vous apprendra que Dieu a créé des choses belles et merveilleuses afin que vous en jouissiez. Contentez-vous de ce que vous avez et faites-en le meilleur usage possible. Regardez le beau côté des choses plutôt que le côté sombre. Mais le véritable chemin du bonheur est de donner celui-ci aux autres.

On voit que Baden-Powell a évolué dans sa réflexion, car il disait au départ : « Soyez heureux parce qu'ainsi vous pourrez rendre les autres heureux. » C'est aussi ce que disait l'abbé Jaouen, après avoir embarqué des drogués sur des rafiots plus ou moins solides pour leur faire vivre une belle aventure : en rentrant à quai il leur disait tout simplement « Démerdez-vous pour être heureux. » Baden-Powell a évolué, il dit à la fin que c'est en cherchant à faire le bonheur des autres qu'on fait son bonheur personnel. Le bonheur n'est donc pas le préalable à l'action, c'est le contraire, il en est le résultat.

Et quand l'heure de la mort approchera, vous pourrez mourir heureux en pensant que vous n'avez pas perdu votre temps et que vous avez fait de votre mieux. Soyez toujours prêts à vivre heureux et à mourir heureux. Soyez toujours fidèles à votre Promesse d'éclaireur même quand vous aurez cessé d'être un enfant, et que Dieu vous aide à y parvenir !

Sur sa tombe, il avait fait graver un symbole, un point au centre d'un triangle et sa légende : *fin de piste, retour au camp.*

En conclusion, j'ai tenté de montrer par ces rappels que l'itinéraire proposé par le scoutisme permet d'aller du jeu à l'engagement, de l'aventure au service, du jeu à la vie intérieure, de la nature à la sur-nature ; le scoutisme est certainement un bon moyen de développer l'esprit d'aventure et d'apprendre à trouver de la joie au grand jeu de la vie ; si un effet induit est aussi de permettre le moment venu de faire preuve de courage, il me paraît que l'éducation par le scoutisme est plutôt

une invitation joyeuse à mettre du cœur à l'ouvrage, ce qui revient au même, mais se dit d'une façon plus joyeuse et plus dynamique.

Communication de Charlotte Grossetête

L'imaginaire pour transmettre, enseigner et éduquer

Comme le dit une chanson bien connue : *Ne tourne pas la tête, un scout regarde en avant* Cette modernité perpétuelle est l'une des merveilles du scoutisme. Il s'agit d'une invitation à l'aventure où la nostalgie, le « c'était mieux autrefois » n'ont pas leur place, puisque l'aventure a lieu aujourd'hui, et qu'on la prépare pour demain ! Je parle en connaissance de cause, moi qui suis chef de groupe avec mon mari : nous sommes en pleine relecture des dossiers de camp rédigés par nos chefs pour l'été à venir, et je peux témoigner que de belles expériences attendent nos scouts au fond des bois en juillet 2025. Le thème de l'année, c'est « Créé pour l'aventure » ; il est très concordant avec le sujet qui nous réunit ce soir.

Je ne suis pas ici ce soir comme chef de groupe, mais finalement, en matière éducative, rien n'est jamais complètement éloigné de la pédagogie scout. Au fond, ce que je vais vous dire maintenant revient à vous faire asseoir en cercle autour d'un grand feu, celui des veillées, ce feu dont les escarbilles montent en bouquets dans la nuit vers les étoiles, pour vous parler d'imaginaire.

L'imaginaire tient une place fondamentale dans la pédagogie scout parce que depuis toujours, on sait qu'il s'agit là d'un excellent vecteur pour transmettre, enseigner, éduquer.

Face à un enfant à qui l'on veut inculquer des valeurs qui en feront un adulte solide, on peut toujours essayer le discours rhétorique, la dissertation en trois parties. On peut. L'efficacité pourtant n'est pas garantie. Si un chef scout bien intentionné se risquait à ce genre d'éloquence, les ronflements de la Troupe feraient vite écho aux crépitements du feu de veillée.

Voilà pourquoi tout chef scout passe par l'imaginaire pour lancer ses jeunes dans l'aventure du camp, et plus largement pour les préparer à l'aventure de la vie.

Voilà pourquoi le métier d'auteur jeunesse que j'ai la chance d'exercer – métier de conteuse si l'on veut - est, je crois, un bon moyen d'élever les jeunes, de les faire grandir en intelligence et en sagesse, de contribuer à leur mettre l'âme au large.

Ce qui est absolument extraordinaire avec la littérature jeunesse, c'est sa diversité, son foisonnement, la multiplicité de ses paysages et de ses styles. L'enfant qui plonge dans un livre comme on largue les amarres, pour partir en voyage mental, a le choix de sa destination selon ses

préférences. Cap sur le fantastique, cap sur le roman historique, cap sur les enquêtes, cap sur les aventures qui font rire, ou qui font rêver, qui font frémir, voire qui émeuvent et font pleurer...

Il y a de nombreux continents sur la planète littérature.

Si nombreux qu'il serait impossible de les passer tous en revue ce soir. Je ne peux vous proposer que quelques escales en guise d'exemple. La première, tenez, sur l'île de Mennelmär. La connaissez-vous ? Elle fait partie du vaste archipel surnommé Heroic fantasy - où l'on trouve, plus anciens, plus célèbres, *Le Seigneur des Anneaux* ou *Le Monde de Narnia*.

Sur l'île de Mennelmär vit Orfan, jeune chevalier atemporel, né de l'imagination de Gaëlle Tertrais, auteur aux éditions de l'Emmanuel.

Je commence par là parce que la saga d'Orfan illustre parfaitement mon propos sur le rôle de l'imaginaire dans l'éducation d'un enfant d'aujourd'hui.

Prenez un garçon ou une fille de 8-9 ans, faites-le asseoir sur une chaise et dites-lui : « Mon petit, ouvre tes oreilles, je vais t'apprendre quelles sont les quatre vertus cardinales célébrées par Aristote et saint Thomas d'Aquin, parce que ces quatre vertus t'aideront à devenir une grande personne. »

Vous voyez votre interlocuteur ouvrir des yeux alarmés. Et puis vous continuez : « Voici ces quatre vertus dans l'ordre alphabétique, retiens-les bien : force, justice, prudence et tempérance. »

Au dernier mot, vous l'avez perdu. D'autant plus irrémédiablement que ce quatrième mot est celui qu'il comprend le moins.

Maintenant, emmenez le même enfant sur l'île de Mennelmär. Présentez-lui Orfan, un garçon à peine plus âgé que lui, dont la vie est soudain menacée par les terribles Oromores, des êtres géants, velus et cruels agissant pour le compte du roi Oromock I^{er}. Pourquoi les parents d'Orfan sont-ils capturés par ces infâmes créatures ? Pourquoi Orfan reçoit-il un cadeau mystérieux qui l'aidera peut-être à les sauver, un bracelet serti de quatre pierres précieuses ? Dès les premières péripéties du tome 1, voici notre petit lecteur embarqué dans l'aventure, aux côtés d'Orfan et de ses fidèles amis. Et lorsqu'il assiste à l'adoubement clandestin d'Orfan comme Chevalier des Quatre-Vertus, ça y est : il a compris. Il a compris que la force, la justice, la prudence et la tempérance aideront Orfan et ses amis à libérer Mennelmär des Oromores sans foi ni loi. Il a même compris ce que voulait dire « tempérance ». Et en lisant les six tomes d'Orfan, peut-être aura-t-il à cœur de devenir, lui aussi, dans sa vie quotidienne, un chevalier des Quatre-Vertus. C'est bien ainsi qu'on « élève » un enfant.

Sur la planète littérature, il y a un autre pays intéressant à explorer pour faire grandir les enfants en leur proposant de beaux modèles : c'est la vaste région des romans historiques. Région que je

connais bien pour l'avoir sillonnée avec bonheur comme lectrice, jadis, dans ma jeunesse. Et aujourd'hui, je m'y aventure encore, avec mes chaussures d'auteur.

Là encore, prenez un enfant de 9-12 ans, asseyez-le sur une chaise, et dites-lui : « Mon petit, je vais te faire une leçon en trois points sur le courage. Dans un premier temps, je vais t'expliquer ce que c'est que l'héroïsme. Dans un deuxième temps, je vais te démontrer que le monde a besoin de héros. Dans un troisième temps, je vais te prouver que toi, aujourd'hui déjà et quand tu seras adulte... Et là, vous serez interrompu par un bâillement de l'enfant. Sa bouche en forme de O. O secours.

Maintenant, prenez le même gamin. Faites-lui chausser des godillots de montagne, et emmenez-le faire un tour dans les Alpes à l'époque de l'Occupation. Donnez-lui pour amis trois jeunes de son âge, Paul, Philippe et Marie : *Les Enfants de la Balme*, du nom de ma série romanesque parue aux Editions Mame pour rendre hommage aux filières de résistance chrétienne qui se sont illustrées en Haute-Savoie.

C'est une époque sombre, cette période 1940-44. Sur la façade de la mairie de La Balme, le maire fait déclouer la devise « Liberté, égalité, fraternité » pour les remplacer par trois autres termes, imposés par l'Etat Français. Les enfants ne comprennent pas ce que ces mots tombés sur le trottoir avaient de répréhensible. Le lecteur non plus. Ils les ramassent et les cachent sous leur lit. Et puis, au fil des tomes, ils vont rencontrer des héros, des héros bien réels ceux-là, qui prennent tous les risques pour faire survivre la devise « Liberté, égalité, fraternité ».

Dans cette série, j'ai eu à cœur de rendre hommage à des héros authentiques, mais absolument absents des manuels d'histoire. Par exemple, Philippe, l'un de mes personnages fictifs, est en pension au Juvénat de Ville-la-Grand. Là-bas, il a pour professeur de sport le très réel Père Louis Favre, 34 ans. Résistant de la première heure, Louis est à la fois agent de renseignement pour un réseau gaulliste, et passeur inlassable. On estime à un millier, voire plus, le nombre de juifs qu'il a sauvés en leur faisant franchir nuitamment le mur du fond du jardin, dans son collège, mur qui donnait directement sur Genève, avant d'être dénoncé et arrêté par les SS lors d'une perquisition spectaculaire du pensionnat.

Plus loin dans les tomes de cette série, autre exemple, mes « enfants de la Balme » croisent le chemin de Mila Racine et de Marianne Cohn, jeunes juives de 23 et 21 ans respectivement, qui guident semaine après semaine des convois d'enfants juifs à faire passer vers la liberté, avec tous les risques que cela suppose.

Parce qu'elles sont méconnues, ces figures de la Résistance, qui toutes trois ont fini par payer leur courage de leur vie, méritent d'être connues des enfants d'aujourd'hui. J'espère aussi, par ces modestes romans historiques, faire comprendre à mes lecteurs qu'on peut être un héros

absolument inconnu du grand public, comme l'ont été tant de ces Résistants. Est un héros celui qui décide d'être un homme, une femme de bien en toutes circonstances. De garder l'âme droite, la conscience claire et généreuse. C'est exactement ce qu'on souhaite à nos enfants aujourd'hui, dans ce monde déroutant qui les attend, et où la bonté, le bon sens, l'honnêteté morale et intellectuelle ne seront pas de trop.

Je quitte mes propres livres pour continuer à naviguer à travers la planète littérature.

Abordons un continent que vous connaissez tous, celui des grands classiques jeunesse qui ont sans doute bercé votre enfance et la mienne. Je veux parler bien sûr de *L'Ile au trésor*, de *Michel Strogoff*, d'*Ivanobé*, ou de cet étonnant bossu sous le costume duquel se cache Henri de Lagardère (*Si tu ne viens pas à Lagardère...*).

Ces œuvres sont indémodables. Je crois bon et utile de les proposer encore aujourd'hui à tous les lecteurs capables de les aborder. Ce sont toujours de belles histoires, superbes et édifiantes, des aventures pleines de panache, où la bonté et la lumière finissent par triompher de la trahison, de la cupidité ou de l'arrogance.

Bien sûr, il faut malheureusement admettre que le lectorat capable de se frotter à ces monuments est réduit comme une peau de chagrin. Il s'agit de livres exigeants, « écrits tout petit » gémiront les enfants - elle est curieuse cette myopie sélective, qui incommoder le petit lecteur quand il s'agit de lire Jules Verne, alors qu'il peut *scroller* deux heures sur son téléphone sans avoir les yeux qui piquent !

J'ajoute que je suis personnellement dubitative à l'égard des versions expurgées. C'est tentant bien sûr, pour mettre à la portée des lecteurs fatigables ces univers magnifiques. J'ai moi-même commis ce type de coupes où, sabre au clair, on tranche dans les descriptions parfois languissantes des romans du 19^e siècle. Le problème est qu'on aboutit tout de même à des versions « Blédina 1^{er} âge » de ces classiques. Rapetisser Michel Strogoff par exemple, je parle en connaissance de cause, je l'ai fait, c'est lui confisquer son pur-sang pour le faire voyager en poney. Les horizons de la steppe russe se réduisent. Moins de grandeur dans la mission à hauts risques du courrier du tsar, moins d'allure. Idem pour *L'Ile au Trésor* où tout passe en modèle réduit : la frégate Hispaniola, la fourberie et la cruauté de Long John Silver et du coup la vaillance et l'astuce de Jim Hawkins.

Alors pour ces classiques, je recommande toujours d'attendre que chaque lecteur atteigne le point de maturité où il saura savourer la version intégrale, quitte à lire quelques descriptions en diagonale. Cela dit, voilà, pour les lecteurs vraiment rétifs à la longueur d'un texte, je n'ai pas de certitude absolue : la version expurgée est peut-être une bonne chose. À tout prendre, elle vaut mieux que la BD ou le manga.

Une autre escale ? Je vous propose un mouillage dans un univers que j'aime particulièrement, celui des œuvres de Timothée de Fombelle. Je vous parlais de l'écrivain comme d'un conteur, tout à l'heure. À mes yeux, Fombelle est le plus talentueux de nous tous aujourd'hui. Son lecteur, il l'emmène très vite, très loin, et ses histoires sont servies par une plume impeccable. Prenez les premières pages de Vango : Fombelle vous place sur le parvis de Notre-Dame au début d'une ordination sacerdotale, et puis il attire votre attention sur ce sonneur de cloches qui fait cuire deux œufs dans la tour campanaire, il vous désigne plusieurs paires d'yeux inquiétantes qui fixent le séminariste à l'instant de son ordination. Un zeppelin survole la place, des coups de feu claquent au moment où Vango interrompt la cérémonie pour escalader la cathédrale... et là, en trois pages, ça y est, vous avez gagné votre ticket pour l'aventure : bon voyage ! Fombelle est très doué pour créer des univers où l'intelligence, l'innocence, la poésie, la grâce affrontent la bêtise et la méchanceté. Ce sont de bonnes lectures à mettre entre les mains des enfants, sur le fond comme sur la forme.

L'heure tourne, il faut que je jette l'ancre. Vouloir explorer toute la littérature jeunesse serait une odyssée interminable – tenez, en parlant d'Odyssée, Ulysse et les héros mythologiques demeurent des valeurs sûres... quoique... dans le thème de notre soirée, il était question d'exemple à proposer aux enfants pour affermir leur rectitude morale. Dans ce cadre, je ne suis pas certaine qu'Ulysse soit le meilleur exemple possible : hommage plutôt à Pénélope, la fidèle, l'obstinée, la rusée ! Cela dit, on peut toujours tirer des conclusions moralement instructives de ces personnages antiques, même sous forme de repoussoirs... par exemple, Narcisse gagnerait à être mieux connu... On verrait moins de cannes à selfies fleurir en ce monde, les gens sauraient que le ridicule peut tuer. Et Donald Trump gamin aurait dû se faire raconter l'histoire du très riche, très puissant et très insensé roi Midas. Aujourd'hui il ne prétendrait pas transformer la banquise groenlandaise en lingots d'or... Comme quoi, on est malheureusement forgé aussi par les lectures auxquelles on n'a pas eu droit. Pensons-y pour nos enfants.

Merci de votre attention, et étant donné toutes les lacunes de ma causerie, je vous invite maintenant à m'aider à les combler grâce à vos questions.

Echanges de vues

Bernard Vivier

Charlotte Grossetête, vous avez écrit un livre qui s'appelle *Les filles sont géniales et les garçons aussi* et en vous écoutant tous les deux, nous avons la démonstration ce soir qu'en effet les garçons sont géniaux et les filles aussi.

Vous avez indiqué la grande utilité, la force pédagogique de ces *biais*, ces outils de communication que sont les livres. Mais la lecture est bousculée aujourd'hui par des formes nouvelles de communication : les tablettes, les mangas, les bandes dessinées, etc. Comment aujourd'hui les personnes qui comme vous, sont portées par ce souci de transmettre et d'aider aussi les parents dans leur responsabilité éducative, comment les auteurs et les maisons d'édition voient-ils et utilisent-ils ces nouveaux moyens de communication – en vue d'investir ces espaces qui ne sont pas ceux des livres traditionnels ?

Charlotte Grossetête

En réalité, je suis un vrai dinosaure au fond de ma caverne, je ne me sers pas du tout des nouveaux moyens de communication, je refuse même les réseaux sociaux pour moi-même, je ne suis pas sur Instagram, ce qui certainement bride un peu la « notoriété » entre guillemets à laquelle je pourrais prétendre si j'avais tous ces réseaux ; mais je m'en passe très bien, je pense que c'est aussi une grosse perte de temps, et c'est une attitude que je veux donner en exemple à mes enfants : on peut survivre en ce monde sans être sans arrêt sur son téléphone. Donc je passe ma vie à écrire. La seule différence avec les auteurs d'autrefois, c'est que j'écris sur mon clavier et pas à la main, mais j'écris sous Word et j'envoie mon texte, et il se retrouve en version papier sur les tables des libraires.

Il est vrai qu'aujourd'hui une grande majorité d'enfants a beaucoup de mal à se mettre à la lecture ; de plus on parle quand même beaucoup aujourd'hui de dyslexies de diverses formes, de problèmes qui empêchent les enfants de se concentrer vraiment sur un livre. Néanmoins je pense - et c'est mon expérience dans tous les Salons du Livre où je vais - qu'il y a quand même encore une grande soif de lecture, et que les parents sont bien conscients des enjeux. Et je ne vous parle pas seulement des parents d'un milieu qu'on pourrait appeler privilégié. Les parents savent qu'en passant par le livre papier ils élèvent leurs enfants, ils les aident à développer leur imagination, par rapport à tous ces *smartphones* qui brident totalement, qui tabassent à l'avance l'imagination de l'enfant. Car celui-ci n'a pas besoin de mettre en place sa propre usine à rêves pour avaler, ingurgiter bêtement les images et les petits textes qu'on lui propose. Donc je crois que la lecture traditionnelle (le livre papier), a encore de très beaux jours devant elle, peut-être pas chez tout le monde, mais chez un maximum de familles.

Pierre Deschamps

Je prolonge, chère Marie-Joëlle, un point que vous avez abordé. Ça m'a fait plaisir de réécouter l'histoire du scoutisme, mais Antoine n'a pas parlé des particularités du scoutisme français, puisqu'il est resté sur Baden-Powell. Par ailleurs, moi aussi, j'ai constaté l'invasion des règles administratives issues du principe de précaution. Nous avons accueilli un camp scout il y a quelques années dans nos terres girondines, j'ai été éberlué d'apprendre qu'ils ne pouvaient pas faire de feu ! Un camp scout sans feu à la veillée, cela n'a aucun sens. Il leur fallait l'électricité à moins de je ne sais combien de centaines de mètres, un point d'eau, etc. Je n'ai pas reconnu, cet été-là, le camp scout de ma jeunesse. D'où ma question : est-ce que ces contraintes n'affadissent pas tout ce qu'on attend du scoutisme ?

Antoine Renard

J'ai très bien connu Henri Dhavernas qui a été commissaire général des Scouts de France pendant la guerre, et qui a demandé à tout le monde d'aller enterrer les uniformes dès lors que l'armée d'occupation interdisait le scoutisme. Ce même Henri Dhavernas avait participé en 1937 au dernier jamboree auquel Baden-Powell était présent. Baden-Powell avait 80 ans, ce jamboree avait lieu aux Pays-Bas en présence de la reine Wilhelmine et Baden-Powell est allé à cheval visiter tous les camps nationaux qui étaient regroupés pour ce jamboree. Ensuite, au rassemblement final, il était à côté d'Henri Dhavernas et il lui a dit : « *Henry, the French will save the move* », ce sont les Français qui sauveront la « geste ». Henri m'a confié : « Je n'ai pas du tout compris à ce moment-là pourquoi Baden-Powell disait cela, mais maintenant que je vois la fécondité du scoutisme en France - et il me l'a dit il y a quinze ans - je comprends ce qu'il voulait signifier. Ce même Henri Dhavernas m'a toujours dit : « Tu sais, le scoutisme n'a jamais été aussi attirant que lorsqu'il était interdit ».

Il est vrai que le fait que l'État se mêle de tout, qu'il se croie responsable de tout, qu'il veuille tout encadrer et tout superviser est une difficulté majeure. Je me souviens qu'à l'époque nous avons fait une démarche auprès du ministre de la Jeunesse et des Sports, après avoir demandé une reconnaissance du mouvement par le ministère de l'Environnement qui venait de se créer. Nos interlocuteurs ne savaient même pas ce qu'était qu'un agrément ! Nous sommes donc allés voir le ministre de la Jeunesse et des Sports qui, lui, s'y connaissait un peu. La situation était très drôle, parce qu'il pensait qu'on allait lui demander de l'argent. On en avait, on n'en voulait pas, donc il était soulagé. Nous lui avons dit alors : « Nous ne voulons pas d'argent, mais nous voulons des privilèges. Nous voulons par exemple que les scouts, parce qu'ils sont scouts, aient le droit de faire des feux dans les forêts domaniales ». A l'époque on a eu une oreille très attentive, le ministre était Guy Drut, malheureusement il a fait long feu. Mais je pense que c'est cela qu'il faut faire, il ne faut

pas se laisser décourager par cette invasion de lois, de règlements, il faut jouer le jeu dans une certaine mesure, mais pour le reste il faut revendiquer de faire des choses tellement exceptionnelles qu'elles méritent une reconnaissance de l'État par des privilèges. Il est vrai qu'on ne peut pas laisser n'importe qui faire du feu n'importe où, mais les scouts, si, etc. Le combat n'est pas fini. C'est un jeu !

Charlotte Grossetête

Il est vrai qu'aujourd'hui en tant que chef de groupe en exercice, je peux vous dire qu'il y a vraiment un tas de réglementations, mais en fait on part toujours du principe positif que ces réglementations ne sont pas débiles, elles sont en général justifiées : le feu par exemple, dans un contexte de réchauffement avec des étés caniculaires, peut être réellement un danger. En réalité on peut toujours faire une table à feu qui s'apparente à un barbecue et qui passe donc dans la catégorie admise. Du coup, on peut faire un feu de veillée, il suffit de le surélever, de respecter quelques règles et ça passe. On essaie donc de se débrouiller comme ça, c'est le sens du concret scout, il y a toujours moyen d'adapter les règles intelligemment sans les contourner. Parce que, voilà, le scout est fils de France et bon citoyen aussi, il ne s'agit pas non plus d'aller mettre le mouvement en porte-à-faux en faisant des choses interdites, il n'en est pas question, mais il y a toujours moyen de vivre un vrai scoutisme dans les limites qui nous sont fixées aujourd'hui. Et le scoutisme est d'ailleurs reconnaissant aujourd'hui de la confiance qu'on peut lui accorder. C'est absolument le seul mouvement de jeunesse qui a encore le droit d'envoyer des patrouilles, donc des mineurs, entièrement mineurs et sans aucun adulte accompagnant, en raid d'exploration ou autre sur les routes, ou en week-end de patrouille, week-end d'équipe ; c'est la preuve qu'on nous fait confiance. Il y a même un partenariat avec la gendarmerie pour les Scouts unitaires de France. Donc, quand on arrive dans un lieu de camp, on se présente aux gendarmes, il y a toujours un bon contact avec la gendarmerie locale, on nous fait confiance, et donc on peut vraiment vivre des choses fabuleuses dans les limites qui nous sont imparties.

Marie-Joëlle Guillaume

Petite incursion hors de la question scout, si vous le permettez : lorsque vous mettiez en évidence tout à l'heure l'importance des histoires que l'on raconte et celle de la lecture, je pensais que les enfants qui aiment lire sont souvent des enfants à qui on a lu des histoires quand ils étaient tout petits.

Charlotte Grossetête

Oui c'est totalement vrai. Je pense que vous avez tous passé un peu de temps sur les genoux de vos parents à écouter des histoires. Daniel Pennac, auteur bien célèbre, affirme que même une fois que l'enfant sait lire, il est important de pouvoir continuer à lui raconter des histoires. Même les adultes aiment écouter des contes et l'enfant qui sait lire a encore besoin d'entendre la voix de son père, de sa mère, d'un autre adulte, lui raconter le livre qu'il a même éventuellement sous les yeux, mais dont il peut regarder les images en se laissant bercer par la voix qui raconte. Je crois que c'est absolument fondamental, et dans ce contexte- là je déplore - c'est vraiment une petite limite de mon métier aujourd'hui – que les éditeurs aient tendance à souvent prendre les enfants pour des nouilles, incapables, quand ils sont tout petits, de se concentrer plus de trois ou cinq minutes. Ils prennent aussi les parents, et en cela ils n'ont pas tout à fait tort, pour des gens très pressés qui travaillent tous les deux, et qui du coup, le soir, ont envie d'expédier l'histoire en 1 minute 30 secondes top chrono. Si bien qu'on nous oblige, en écrivant pour des petits, à écrire des textes vraiment très courts où l'on n'a absolument plus le temps de partir dans des péripéties. Je trouve que c'est vraiment dommage, parce que même un tout-petit, même un petit de trois ans, est capable de suivre une longue histoire ; éventuellement, on peut la lui raconter sur plusieurs jours si on n'a vraiment pas le temps, mais je trouve dommage de le priver de ce plaisir d'une lecture un peu étoffée, où l'on ne s'interdit pas quelques mots difficiles aujourd'hui, qui relèvent du domaine de l'indécence aux yeux des éditeurs ! Un mot qui comporte plus de quatre syllabes devient problématique à faire passer dans un texte, c'est regrettable à l'âge où les enfants sont des éponges et peuvent vraiment acquérir tellement, tellement de choses.

Nicolas Aumonier

Ma question s'adresse à Antoine Renard. Pierre Deschamps vient d'évoquer la particularité du scoutisme français. Ne faudrait-il pas, à côté de Baden-Powell, mentionner le père Sevin ? et le chanoine Cornette ?

Pourriez-vous nous dire un peu plus ce qui a fait la spécificité du scoutisme français, en opposition ou non avec les positions de Baden-Powell ?

Antoine Renard

Excellente question, mais épouvantablement difficile. À vrai dire, les idées de Baden-Powell ont mis du temps à se mettre en place. Il a écrit des bouquins, puis il a fait son camp, et dans le même temps beaucoup de gens réfléchissaient à l'éducation, notamment en Italie et aux États-Unis. En France, comme souvent, sur ce sujet-là on n'était pas très en avance, mais il y avait quand même ici ou là des gars qui avaient entendu parler du scoutisme et qui avaient commencé à monter des

petites équipes, notamment le chanoine Cornette qui encadrait les entraîneurs de Saint-Honoré-d'Eylau. Il a parlé du scoutisme avec les évêques, et les évêques lui ont répondu : « Mais ils ne sont pas catholiques ! ». Évidemment ! Baden-Powell était militaire, protestant, franc-maçon : c'était beaucoup pour un évêque français. Et donc malheureusement la première décision de l'épiscopat a été d'interdire aux curés de paroisse de s'en occuper. Il en fallait davantage pour émouvoir le chanoine Cornette qui est allé lui-même rencontrer Baden-Powell à l'occasion d'une fête organisée en sa faveur. Baden-Powell l'a accueilli avec enthousiasme en lui disant : « Il est vraiment heureux que vous soyez venu ici, parce que vous représentez l'idée religieuse que j'ai voulu mettre à la base de mon œuvre ».

A partir de là beaucoup de choses ont pu éclore, par une coopération intelligente entre ce fameux chanoine Cornette de Saint-Honoré-d'Eylau et le père Sevin, jésuite en Alsace, qui a énormément fait pour réhabiliter les choses, en retrouvant l'esprit et en enrichissant les textes fondamentaux : à eux deux, finalement, ils ont donné au mouvement une teinte beaucoup plus acceptable, et notamment développer son orientation spirituelle. Il n'en reste pas moins que, forts des réticences initiales, les évêques français ont eu dès le départ l'idée de faire en France un mouvement catholique, alors que le mouvement de Baden-Powell était multiconfessionnel. Baden-Powell lui-même était très chrétien, il n'y a pas de doute, mais il était protestant. Il disait qu'une troupe réunissait des gens du coin, chacun devait avoir une religion. Pour le coup, il est bien d'accord avec Soljenitsyne : l'irreligion est absolument dramatique. Donc chacun devait avoir une religion, mais pouvait pratiquer sa religion à l'intérieur d'un même mouvement. Les Français n'ont pas voulu cela, si bien qu'à l'initiative de l'Église de France on a créé les scouts catholiques, après y avoir été encouragés par le Pape qui avait vu le développement heureux de l'idée scout en Italie.

Après, vous connaissez l'histoire des scouts de France, qui, grâce à des types de talents comme ce fameux Henri Dhavernas dont j'ai parlé tout à l'heure, ont parfaitement traversé la crise morale extrêmement grave de la guerre de 1940-45. La France était pétainiste en 1940 et gaulliste en 1944, grâce à une inversion à partir de 1942, c'est ainsi ; et le mouvement des Scouts de France est resté uni après cette crise. En revanche il s'est écrasé sur la crise morale des années 68, et même plutôt un peu avant.

Baden-Powell s'est profondément réjoui de l'apport des catholiques français à l'idée scout. Et de fait, on peut affirmer que le scoutisme en France est un mouvement vraiment chrétien, il n'y a pas de doute, avec une conscience forte de l'importance du cinquième but du scoutisme : développer le sens de Dieu. Toute la manœuvre, à cet égard, a été l'œuvre d'artisans excellents, notamment le père Sevin qui a écrit des prières magnifiques. De fait, la France a bien utilisé ce

mouvement éducatif inédit malgré quelques difficultés initiales ; elle a amélioré et francisé une idée qui n'est pas venue de chez d'elle, on ne sait pas souvent réussir cela.

Emmanuelle Hénin

En matière d'*heroic fantasy*, il me semble qu'il faut être assez vigilant parce qu'il y a des textes qui ne sont pas forcément très moraux. Je ne sais pas ce que vous pensez de Christelle Dabos par exemple, si vous la connaissez. Christelle Dabos a écrit *Les fiancés de l'hiver*.

Charlotte Grossetête

J'avoue très mal maîtriser ce domaine parce qu'en fait c'est un domaine que je n'aime pas beaucoup personnellement, à quelques exceptions près : j'aime beaucoup *Orfan*, par exemple. Gaëlle Tertrais est une amie, en plus ; cela joue sûrement, mais je trouve que vraiment son univers est merveilleux. Il y a aussi un autre titre qui s'appelle *Magarkane* et qui a beaucoup de succès auprès des enfants. Parfois je trouve qu'il y a quelques petites fautes de style qui font que je le recommanderais moins ; par ailleurs c'est moins ma sensibilité, donc je ne connais pas bien ce domaine, et je ne connais pas non plus l'auteur dont vous parlez.

Il est vrai qu'il faut se méfier de cet univers, on ne peut pas tout donner à lire aux enfants après avoir lu soi-même, mais d'une manière générale, quand on a le temps, c'est quand même mieux de le faire. Par exemple quand *Harry Potter* a été publié, j'ai eu à cœur de tout lire. C'était l'époque où mes enfants n'avaient pas encore l'âge de lire cela, mais je savais que tôt ou tard ils allaient le faire, et j'ai préféré tout lire avant pour être sûre de savoir si je le leur donnais ou pas.

Emmanuelle Hénin

Il y a des controverses sur *Harry Potter*. Est-ce que c'est diabolique ou pas ?

Charlotte Grossetête

Oui il y a des controverses. Personnellement je trouve que *Harry Potter* est une bonne série. Il y a des longueurs dans les derniers tomes qui sont vraiment des pavés, et il y a des pages un peu inutiles, mais j'ai trouvé que c'étaient de belles histoires. Oui il y a de la magie, y compris de la magie un peu noire, mais on comprend bien que ceux qui manient la magie noire ne sont vraiment pas recommandables. Donc ils font partie de ces univers où l'on voit la bonté affronter la laideur et la méchanceté, et où la bonté finit par triompher. Quelque part, je trouve que l'équation est bonne pour un public enfant.

Emmanuelle Hénin

Mais il y a aussi aujourd'hui beaucoup de tentatives d'inverser, de casser les mythes, en présentant par exemple des dragons qui ont peur des princesses. Vous parliez de Pénélope. C'est peut-être davantage dans la littérature qu'on dirait *young adults*, mais on voit beaucoup de héros parodiques et par exemple des Pénélope qui sont infidèles, etc. Il y a un peu cette volonté de déconstruire les grands modèles.

Charlotte Grossetête

Oui c'est vrai, cela existe. De toute façon, depuis qu'on a le droit de toucher aux œuvres d'un auteur dès lors que 70 ans se sont écoulés depuis sa mort, on est toujours tenté de reprendre les œuvres et de s'amuser avec - et pourquoi pas ? Pour un enfant, je trouve important qu'il connaisse déjà le mythe de départ ; ensuite, il pourra plus tard s'amuser à lire des choses qui sont subversives, du moment que ça reste gentiment subversif.

Marie-Joëlle Guillaume

Aujourd'hui le risque est tout de même que ce soit réellement subversif, c'est-à-dire que même le wokisme pénètre dans ce genre de littérature. A contrario, vous avez cité tout à l'heure la série *Orfan* ; je l'ai lue complètement avant d'offrir les livres à mes petits-enfants. J'aime vraiment beaucoup cette série, qui prend acte des mentalités d'aujourd'hui mais qui les purifie, avec intelligence et douceur. Vous avez évoqué Orfan, le garçon, mais il y a aussi Aël, l'adolescente qui est sa grande amie. Ils s'entendent très bien tous les deux, ils s'encouragent mutuellement à surmonter les épreuves, et il n'y a rien de trouble dans cette amitié, c'est vraiment magnifique. Aël n'a pas été adoubée « chevalière », mais « sentinelle ». N'allez pas croire pour autant qu'elle reste dans un rôle secondaire pendant que les chevaliers agissent. Non, elle agit de la même façon, elle combat, elle fait les mêmes exercices physiques. Mais on perçoit une différence, dans les attitudes, dans l'état d'esprit, avec une vraie mise en valeur des qualités féminines. Et donc on entre dans la logique actuelle, qui consiste à mettre en évidence le rôle des femmes, mais c'est fait avec intelligence.

Charlotte Grossetête

Oui, du moment que les choses sont faites avec finesse, il est vrai qu'il est toujours utile de rappeler la complémentarité hommes-femmes dans les livres d'enfants.

Joël Templier

Vous avez insisté sur l'aspect confessionnel du scoutisme français, que nous avons, je pense, tous beaucoup connu dans notre jeunesse. Est-ce que c'est toujours aussi vrai aujourd'hui, avec le recul observable de la pratique, voire de la culture chrétienne ? Est-ce que c'est encore le cas sur le terrain ? Sachant que - je parle simplement de ma commune - les scouts ne sont pas très présents à la messe.

Charlotte Grossetête

Normalement, pour tout week-end scout il y a une messe le dimanche - je parle pour les Scouts unitaires et les Scouts d'Europe, bien évidemment. Pour les Scouts de France, nous avons de grands amis chefs de groupe Scouts de France, donc je sais que pour eux c'est beaucoup plus compliqué. En principe c'est le cas, dans la réalité il en va autrement, parce que bien souvent les chefs ne sont pas eux-mêmes catholiques, tandis que pour les Scouts unitaires de France c'est un prérequis, au moins pour le chef d'unité. Donc le chef des chefs au sein d'une unité doit être baptisé et confirmé, c'est un prérequis, ce qui n'est pas le cas chez les Scouts de France, et évidemment la pratique s'en ressent. Mais je dirais que la foi garde un rôle très important aujourd'hui, tout simplement parce que dans le scoutisme, tout se vit dans la nature, et le sens de Dieu qui fait partie du scoutisme, on ne le vit pas par des topos ou par des choses intellectuelles ou autres. On le vit à travers une belle journée émaillée de prières - mais des prières toujours très brèves : la prière du matin, les bénédictions, les grâces, tout cela est très court ; la prière du soir n'est pas une option, mais elle est brève aussi. Donc, en principe, un enfant même non pratiquant ne ressort pas de ce week-end avec l'impression qu'on lui a fait un cours de catéchisme. Mais le Seigneur est présent, il sait que le Seigneur est présent. Et puis la beauté d'un lieu de camp, d'un coucher de soleil, de la création, sont des moyens pour lui de se rappeler que cet univers a été créé par quelqu'un avec qui on l'invite à avoir une relation. Mais cela reste léger dans le programme de la journée, ce qui fait que d'expérience, même pour des enfants qui ne vont pas tous les dimanches à la messe avec leurs parents, ça passe très bien.

Marie-Joëlle Guillaume

Je ne sais plus si c'est vous ou Antoine qui disiez tout à l'heure que Baden-Powell avait été sensible à la déréliction des jeunes de banlieue de Londres, et que la situation de cette jeunesse désœuvrée avait été l'une de ses motivations pour créer le scoutisme. Or je me souviens de ce que nous avons entendu dans une séance récente de la part du père Petitclerc, comme d'ailleurs de Xavier Lemoine. Le père Petitclerc expliquait à quel point des jeunes qui partent en vrille ont besoin de savoir qu'on leur fait confiance. Que peut-on faire aujourd'hui, qu'est-ce qui est fait pour attirer

des jeunes au scoutisme, et déjà pour leur faire savoir que cela existe quand ils en sont très loin ? Pour être claire, est-ce qu'il y a par exemple des troupes scouts dans ce qu'on appelle les « quartiers » ?

Antoine Renard

Il y a quelque chose d'assez grave, une évolution extrêmement dommageable, mais dont les SUF ne sont pas les seuls responsables. Je crois pour ma part que la promotion immobilière en France a fait des dégâts considérables. Le fonds de commerce du scoutisme, c'est le brassage social ; si Baden-Powell a emmené camper sur l'île de Brownsea des gosses des quartiers riches, puis ses gosses de banlieue, c'est parce qu'il estimait qu'ils avaient quelque chose à faire ensemble. Or je constate avec une certaine tristesse que maintenant en effet il y a les scouts des beaux quartiers, qui d'ailleurs vont dans les mêmes clubs de tennis, les mêmes clubs de musique, etc., et qui donc n'ont rien à se dire puisqu'ils disent tous la même chose. Et puis il y a des scouts dans les banlieues qui ne font pas grand-chose de plus, parce qu'on n'ose pas leur proposer quelque chose qui a du muscle ; je pense que tout cela est extrêmement dommage. Et je le dis avec d'autant plus de tristesse que, à deux ans de l'an 2000, j'avais pris personnellement contact avec les scouts de France et les scouts d'Europe pour leur faire trois propositions : premièrement, de célébrer ensemble les deux mille ans du Christ en l'an 2000 ; deuxièmement, de faire une contribution commune pour la béatification du père Sevin, dont le procès en béatification venait d'être ouvert ; et troisièmement, de se mettre d'accord sur une communication à l'Assemblée nationale pour faire part de cette difficulté qu'avaient tous les mouvements à vivre ce brassage social tellement fécond, à cause de la promotion immobilière et de la spécialisation des quartiers. Honnêtement, quand les SUF se sont créés en 1971, une de nos troupes les plus dynamiques était à Saint-Denis. Je pense qu'aujourd'hui malheureusement elle a disparu. Je me souviens aussi que quand j'étais scout moi-même au lycée Janson, nous avions deux patrouilles libres qui étaient à Gonesse ; et je peux vous dire que quand on se retrouvait le premier jour du camp avec les mecs de Gonesse qui parlaient un jargon qu'on ne comprenait pas, qui avaient des couteaux longs comme tout, qui avaient l'air de méchants et de brutes, on avait les jetons, parce que nous étions des petits gosses devant des gars de banlieue hyper costauds. Mais au bout de trois jours on était les meilleurs amis du monde

Donc il faut absolument reconstituer ce brassage social, on ne peut pas se satisfaire d'une partition "sociologique" du scoutisme.

Charlotte Grossetête

Chez les Scouts unitaires de France certes nous avons moins de brassage social, mais dans notre groupe à peu près la moitié des enfants viennent quand même de familles divorcées, ce qui reflète aujourd'hui les statistiques nationales. Je suis là pour témoigner aussi que ces enfants, même quand ils n'ont aucun problème matériel, ont grand besoin du scoutisme dans des moments qui sont extrêmement difficiles pour eux ; de plus en plus nous avons des parents qui se déchirent, je ne parle pas simplement des divorces, enfin je ne crois pas vraiment au divorce qui va très bien se passer, mais il y a des déchirures autour de l'été : le camp a lieu pendant que l'enfant est à la garde de son papa, son papa est contre le scoutisme, etc. Si l'on s'y prend bien - en tout cas on essaie -, on y passe beaucoup de temps, car il y a un gros travail à faire auprès de ces enfants-là, et de leurs parents aussi, pour améliorer les choses. C'est peut-être notre petit terrain de mission, parce que je crois qu'il n'y a pas pire misère que la misère affective et il y a des enfants, j'en connais vraiment personnellement plus d'un, qui sont dans de mauvaises passes de leur enfance en raison des déchirures familiales. Et là, on peut essayer de faire du bien par le scoutisme.

Marie-Joëlle Guillaume

En entendant ce que vous dites sur la misère affective, je pense que la notion d'amitié, que vous avez mise tous les deux en évidence, est très importante, et l'amitié entre les jeunes notamment, parce qu'aujourd'hui - nous l'avons vu lors de notre séance sur l'éducation affective et sexuelle - on sexualise très tôt les enfants. L'amitié saine, grâce à laquelle on fait des choses ensemble, on explore, on découvre, on se dépasse, les uns par les autres, grâce aux uns et aux autres, cette amitié me paraît être une expérience absolument irremplaçable. Vous la mettez bien en évidence dans l'imaginaire, et elle se vit aussi autrement. Je pense donc que cet aspect d'amitié devrait être mis davantage en avant, y compris vis-à-vis des pouvoirs publics.

Nicolas Aumonier

Quand on relit les histoires de *La Semaine de Suzette*, on voit qu'il y a une opposition entre les enfants des milieux favorisés qui vont aux scouts et les enfants des milieux défavorisés qui vont au patro, au point que les petits gars du patro n'osent pas parler aux enfants des milieux aisés qui vont aux scouts. Cette coupure semble très ancienne. Les Scouts de France, par le mouvement de l'histoire, ont-ils repris cette bipartition très dommageable mais réelle ? Est-ce en composant avec cette situation que Pie XI avait segmenté l'évangélisation - ce qui a donné les différents mouvements d'action catholique ? C'est une question profonde. Faut-il unifier tous ces mouvements de jeunesse, ou tenir compte de la diversité des milieux de vie ? L'abbé Courtois n'est-

il pas celui qui a repris pour les patros la pédagogie scout de l'éducation à être chef, manifestant ainsi une unité sur le fond entre l'éducation aux patros et l'éducation chez les scouts ?

Antoine Renard

Il faut essayer de modifier le discours aujourd'hui, mais respecter la diversité, parce que dans une volonté excessive ou trop rapide d'unification, on perdrait des quantités de jeunes, et ce n'est pas la peine. Maintenant, je voudrais dire que dans les années 1920, quand une mère de famille avec son fils croisait dans la rue une troupe scout, le gosse mourait d'envie d'y aller, mais la mère avait peur et le retenait. Aujourd'hui, avec le même équipage, c'est l'inverse, la mère voudrait bien mettre son fils à la troupe, et le gosse n'a pas envie d'y aller. C'est ce secret qu'il faut retrouver, il faut faire envie aux enfants, aux jeunes. Il faut reconnaître que l'idée scout, dans sa mise en œuvre par les Français, a tellement satisfait les aspirations de la classe bourgeoise qu'elle a paru dissuasive pour les autres. C'est très dommage, parce que c'est précisément pour eux que ce type d'éducation avait été inventé ! On ne va pas refaire l'histoire, mais maintenant que faire ? Eh bien, ce que chacun fait dans son coin : on fait du mieux qu'on peut avec les gens qu'on a autour de soi, en espérant qu'un jour les choses s'amélioreront.

J'ai été assez sévère sur la concurrence, mais je dois dire que j'observe quand même une évolution un peu partout, d'un peu tout le monde, qu'il s'agisse des Scouts d'Europe ou des Scouts de France, ils avaient des défauts visibles, excessifs, qui petit à petit se tempèrent. Vous parliez des scouts de France qui ne vont pas à la messe. De fait, mais il y a eu des moments bien pires ! Personnellement j'ai eu des copains qui étaient séminaristes et chefs d'une troupe scout de France, et dans les camps de formation des scouts de France, ces types-là ne pouvaient pas aller à la messe - des séminaristes ! Quel respect y avait-il pour leur vocation ? Aujourd'hui, je pense que cela ne se ferait plus. Les Scouts de France ont petit à petit tiré des leçons de leurs échecs : ils ont perdu plus de la moitié de leurs effectifs, c'est quand même assez considérable, et cela ne s'est fait au profit de personne, d'ailleurs.

%%%

Marie-Joëlle Guillaume

Il faut voir que c'était le contrecoup de mai 68. Tout cela s'est produit dans la décennie qui a suivi.

Antoine Renard

Ils avaient commencé avant mai 68.

Quant à la raison de la séparation, elle est un peu différente. Les Scouts de France, à un moment où ils étaient très nombreux, ont eu peur de rencontrer du désintérêt immédiatement après la guerre, à cause de la concurrence que le scoutisme avait lui-même créée. En effet, avant-guerre, dans les périodes de la création du mouvement, personne n'allait camper, personne ne s'occupait d'emmener les jeunes en camp, sauf éventuellement les patronages, mais les patronages, ce n'était pas la vie de camp, ni les aventures, on n'allait pas à l'étranger, etc. Le scoutisme a offert cela aux jeunes et il a été extrêmement attractif. Mais ensuite, de ce fait, l'idée a été reprise. D'ailleurs le scoutisme a créé les chorales, le scoutisme a créé sa propre concurrence. Donc, de peur de ne plus pouvoir rendre ce service, les Scouts de France se sont mis à réfléchir - trop. Comme ils avaient de l'argent, pardon pour eux, mais ils ont embauché des quantités de fonctionnaires de l'Éducation nationale, qui ont fait du scoutisme en chambre. Il n'y qu'à lire Baden-Powell pour comprendre que ce n'est pas le sujet ! Les Scouts de France étaient fortement influencés aussi par la Mission de France, qui s'est beaucoup impliquée dans l'évolution du mouvement, et qui comme toute l'Église à cette époque, était très travaillée par la question sociale. Il n'y a aucune illégitimité à cela, au contraire, c'est une question très sérieuse ; mais les résultats de ces élucubrations en chambre ont conduit les Scouts de France à dire : le scoutisme a permis de produire les résistants de la Guerre de 40 (mais il n'avait pas été fait pour ça, il a été fait pour des gars qui sont devenus des résistants parce que l'occasion s'est présentée !), nous allons maintenant lancer les jeunes dans l'aventure sociale.

Je me souviens qu'au moment du lancement de cette réforme des Scouts de France - cela a commencé en 1964, donc avant Mai 68 - on a vu un jour revenir un chef qui avait participé à un camp de formation *new-look* chez les Scouts de France. J'avais 14 ans et je peux vous dire le souvenir que j'en ai, il racontait des histoires qu'on n'aimait pas et il chantait des chants qu'on n'aimait pas. N'empêche que trois semaines après, au lieu d'aller camper dans des bois, faire notre feu, nous avons été priés d'aller faire une enquête de satisfaction dans les HLM de la zone industrielle de Lisieux. On a passé un après-midi à frapper à des portes, auprès de gens qui n'avaient aucune envie de nous recevoir. Résultat ? Rien du tout ! Où était l'intérêt de l'enfant ?

À l'opposé de cela, les Scouts d'Europe, curieusement, ont eu un début de réflexion similaire et se sont dit : il faut maintenant lancer les jeunes dans la défense de l'Occident chrétien. C'est tout aussi légitime, tout aussi louable que la question sociale. Mais ce ne sont pas des problèmes de gosses, ce sont des problèmes d'adultes, et réquisitionner les jeunes pour répondre à des questions d'adultes, ce n'est pas respecter leur liberté. C'est à cause de cela que les uns et les autres, à notre avis à nous, se sont fourvoyés. On voit bien aujourd'hui, parce qu'il y a eu une certaine permanence dans la rigueur des idées initiales de Baden-Powell, que tout le monde met un peu d'eau dans son

vin, et que peut-être un jour on se réunira : oui, il faut essayer, la division existante est un contre-témoignage.

%%%

Jean-Didier Lecaillon

Quelle est la signification de l'adjectif « unitaires » pour les SUF ? Je connais beaucoup moins bien que vous l'histoire du scoutisme ; je m'autorise cependant à apporter une précision qui répond peut-être à ma question, mais qui est aussi une façon de mentionner un point qui me paraît fondamental. Je me permets de le faire sous la forme d'un complément. Il y a eu un changement dans la méthode pédagogique chez les scouts. Antoine a insisté sur l'importance de l'équipe et des responsabilités ; or qu'ont fait les Scouts de France dans les années 60 ? Ils ont cassé ce principe en détruisant les patrouilles [...]

Antoine Renard

J'ai essayé d'expliquer pourquoi les Scouts de France ont fait ce qu'ils ont fait. Ils l'ont fait parce qu'ils voulaient lancer les jeunes dans l'aventure sociale. La conséquence de ce choix, c'est qu'il n'y avait plus besoin des patrouilles, il n'y avait plus besoin de la nature, etc. Mais la racine, c'est bien une réflexion sur autre chose. Alors, en effet, pour répondre à la question, ce terme d'*unitaire* signifiait à l'origine le maintien de l'unité de la patrouille, c'était un point de crispation mais il y en avait tellement d'autres ! Depuis, le sens du terme « unitaires » a évolué. Dans la compréhension des SUF aujourd'hui, il fait allusion à l'unité de la personne.

Séance du 10 avril 2025

COLLOQUE de clôture du 12 juin 2025.⁵⁴

De la liberté d'esprit à l'engagement

Mot d'accueil par Dominique de Legge, sénateur d'Ille et Vilaine

Je suis particulièrement heureux de vous accueillir ce soir dans les salons de la Présidence et je remercie le Président Larcher d'avoir permis la tenue de ce colloque que je suis honoré de parrainer. Son intitulé fait écho à ce que nous essayons de pratiquer ici au Sénat en portant la voix de nos territoires de façon libre et engagée, et en votant en conscience et sans consigne d'appareils.

Née en 1923, d'un projet généreux initié par un couple de mécènes, les Bruwaert, et Monseigneur Baudrillart, alors recteur de l'Institut Catholique de Paris et grande figure de l'Eglise, l'Académie d'Education et d'Etudes Sociales, réfléchit et travaille depuis plus de cent ans sur l'application de la doctrine sociale de l'Eglise, à la lumière de l'encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII parue en 1891. Qualifié par Monseigneur Baudrillart, premier président de l'AES, de « charte du catholicisme social », ce texte insiste sur la dignité et la protection de l'homme au travail, et sur la valeur fondamentale de la famille.

Dans un contexte de laïcisme virulent et de bouleversements sociaux issus de l'industrialisation, il s'agissait alors, après les traumatismes de la Grande Guerre, de faire « bon usage de la Victoire », de prévenir les maux de la Société par le travail, l'entraide, l'éducation, et, je cite l'académicien Georges Goyau : « de ramener l'opinion publique à des vérités fondamentales qui sont l'assise de toute société ».

A l'heure où les media ne parlent que d'ensauvagement de la société et particulièrement celui des jeunes, de violence envers les enseignants, de perte de l'autorité, de déclin de la valeur travail, de désaffection pour l'engagement civique, de faillite de la transmission des valeurs, de fragilisation de la cellule familiale, de ruptures anthropologiques comme la théorie du genre et ses folles dérives, ou l'euthanasie aux portes de notre législation, les missions éthiques de l'AES m'apparaissent d'une brûlante actualité.

Notre Société en perte de repères, en proie à une paupérisation matérielle mais également morale et spirituelle, a plus que jamais besoin d'un retour au bon sens et disons-le, aux valeurs universelles qui fondent notre héritage judéo chrétien. En cela l'AES, dont les travaux s'adaptent depuis un siècle aux enjeux sociétaux du moment, joue un rôle de vigie précieuse pour analyser les problèmes, livrer des réflexions, et, c'est là le plus important, proposer des solutions. Elle s'est toujours montrée proche du terrain, tout en prenant de la hauteur.

Elle a fourni un travail foisonnant, produit de nombreuses publications, décerné des prix, soutenu des œuvres, avec toujours cette compréhension des mutations sociales à l'œuvre. Je prends l'exemple de la valorisation du travail des femmes, en un temps où celui-ci avait peu de reconnaissance. Admises

⁵⁴ Colloque ayant eu lieu au Sénat

dès 1927 au sein de l'AES, les femmes ont pu ainsi apporter une contribution utile sur l'évolution de leur rôle dans la société et l'économie, témoignant en cela d'une forme de féminisme chrétien.

Derrière l'AES il y a donc une philosophie chrétienne et sociale, mais surtout des hommes et des femmes de conviction. Sa composition originale réunit, dans une collégialité féconde, des intellectuels et chercheurs, mais aussi des hommes engagés, exerçant des responsabilités dans la Cité. Car l'étude ne saurait se dissocier de l'action. S'y retrouvent donc des hommes d'Eglise, des professeurs, juristes, sociologues, économistes, ou des écrivains, mais également des chefs d'entreprise, des directeurs d'œuvres, des avocats, des financiers, et des hommes politiques. Une grande richesse de pensée naît de ce réseau de compétences et d'expériences venues d'horizons divers, tendues vers l'objectif du Bien commun. Tout un cortège de beaux esprits qui vous précède et vous oblige, chère Marie-Joëlle et chers membres de l'AES.

Permettez au sénateur que je suis de relever la participation active de quelques parlementaires pionniers. Je pense notamment à Jean Lerolle, (président de l'AES à la suite de Monseigneur Baudrillart) un député catholique social engagé, qui défendit la loi des huit heures, ainsi que l'adoption des lois sur les allocations familiales ou l'allocation logement ; ou encore Louis Duval-Arnould, président de la commission du travail à l'Assemblée Nationale, féru d'économie sociale et défenseur de la cause nataliste. Tous deux furent influencés par le sénateur et sociologue Frédéric Le Play et le député académicien Albert de Mun. Je pense au sénateur Pernot, initiateur du code de la famille, qui fut garde des sceaux et ministre de la santé publique, et enfin à la sénatrice puis députée Marcelle Devaud qui fit adopter une loi sur la sécurité sociale étudiante, et batailla pour l'égalité salariale homme-femme.

Je me réjouis et m'honore de perpétuer cette tradition parlementaire, ayant rejoint récemment l'AES, que je qualifierais de collège de bonnes volontés. Nous autres parlementaires, avons besoin de nourrir notre réflexion pour agir en législateur à la lumière des réalités. Cela est particulièrement vrai pour les sujets touchant à la société et à l'humain en général, sur lesquels je me suis engagé et qui me tiennent à cœur tout comme à mon collègue Patrick Hetzel : les lois de bioéthique, la fin de vie et l'euthanasie, la famille mais aussi l'engagement au service du pays via la Défense ; autant de thèmes dont l'AES s'est emparée avec brio.

Il me semble nécessaire que vos travaux soient largement communiqués et diffusés auprès de la classe politique dans son ensemble, afin qu'ils puissent trouver une traduction législative.

La pertinence de votre Académie tient à ce travail de l'intelligence à la lumière de la conscience. Elle tient aussi à son indépendance, plutôt rare parmi les instances de plus en plus politisées comme le CESE. Et comme le dit très justement Tchekov « ceux qui n'ont pas l'esprit libre ont des pensées toujours confuses », vérité oh combien vérifiée dans la sphère publique !

Tant que des hommes et des femmes de bonne volonté poursuivront la réflexion pour le Bien Commun, l'espérance ne faiblira pas. Et le nouveau pontificat de Leon XIV qui s'annonce, permet raisonnablement de penser que *Rerum Novarum* retrouvera un regain d'actualité salutaire.

PARTIE 1

EDUQUER A LA LIBERTE DE L'ESPRIT

Education et liberté : répondre de l'avenir

Fabrice Hadjadj

Présentation⁵⁵

Fabrice HADJADJ, vous êtes philosophe et écrivain (essayiste, romancier, poète...) et dramaturge ! D'ailleurs, il y a au Collège des Bernardins, une représentation de votre dernière pièce de théâtre, « Noé, commencer à la fin du monde ». Vous avez été directeur de l'Institut européen Philanthropos en Suisse à Fribourg jusqu'en ce mois de juin 2025. Puis, vous partez pour l'Espagne avec votre épouse Siffreine, comédienne, fonder l'Institut *Incarnatus*, inspiré de votre expérience en Suisse. Il faut aussi mentionner que vous êtes père de dix enfants.

Intervention

L'information est tombée tout récemment, le ministère nous a dit pour nous rassurer que les correcteurs du Bac 2025 n'utiliseront pas l'intelligence artificielle. Cependant de nombreuses start-up, tous les mots ne sont pas de moi, vous reconnaîtrez le vocabulaire journalistique, « de nombreuses start-up se sont déjà positionnées sur le créneau » et aujourd'hui l'effectif des utilisateurs de leurs logiciels ne cesse de croître : c'est le secteur en plein développement de ce qu'on appelle les EdTech, *education technology* (vous avez des entreprises comme *EdAI*, *Jingo* ou *Examino*). Le principe bien sûr, c'est la partie la plus difficile, c'est d'avoir un système de reconnaissance optique, les professeurs comme moi qui ont été confrontés à des copies savent que la chose la plus difficile est de déchiffrer une écriture, et de fait si déjà il y a des appareils qui sont capables de le faire, on peut croire qu'on a atteint presque l'équivalent de l'intelligence humaine, peut-être même au-delà. Ce qui est certain c'est que c'est ça le plus dur, mais une fois que vous avez fait ça, il faut faire entrer bien sûr éventuellement votre barème. Mais vous pouvez faciliter la chose si vous demandez à l'intelligence artificielle elle-même de pondre votre sujet, à ce moment-là vous n'avez pas à faire de barème, vous n'avez rien à expliquer, et même vous pouvez lui demander de préparer votre cours, ce qui est encore mieux, comme ça elle a tout, et alors vous mettez moins de 30 secondes à corriger une copie. Bien sûr l'essentiel étant la reconnaissance optique, c'est là où il peut y avoir le plus de défaillances, d'après bien sûr ceux qui proposent ces logiciels. Et en plus comme vous le savez, l'intelligence artificielle permet de vérifier si la copie de l'élève a été faite par une intelligence artificielle.

Voilà l'école du futur : ce sont des devoirs, comme on dit encore, faits par des intelligences artificielles, bien sûr avec la signature de l'élève, et qui seront désormais corrigés par des intelligences

⁵⁵ Par Marie-Joëlle Guillaume

artificielles, avec bien sûr la signature du professeur. Quant à la classe, c'est un lieu où l'on s'ennuie, où l'on garde forcément les étudiants autant que possible, mais en fait où tout le monde bluffe. Et c'est pour cela aussi qu'il peut y avoir de la violence dans les classes, parce que c'est une sorte de cocotte-minute où personne n'a envie d'être là. Alors les enseignants sont peut-être les premiers aujourd'hui à bluffer et vous voyez, l'utilisation de ces logiciels nous le laisse entendre, et peut-être même que ceux qui bluffent le plus sont les enseignants qui ont l'air de s'occuper de pédagogie et d'éducation spécialement.

On pourrait même se demander si le passage d'un ministère de l'instruction publique à un ministère de l'éducation nationale ne serait pas déjà en cause, et vous le savez c'est même une chose finalement presque non seulement évidente, mais presque un cliché, que le pédagogisme est en cause, le pédagogisme est précisément en cause dans un échec aujourd'hui de l'école. De quoi s'agit-il ? Il s'agit d'une certaine façon de trouver - ce terme a été employé tout à l'heure mais je vais en opérer la critique - des solutions, finalement d'ajuster des procédures à des individus, d'ajuster des réponses à des questions, de transmettre bien sûr des savoirs ; il s'agit de transmission - c'est-à-dire de transmettre quelque chose qui vient du passé et qui ne concerne peut-être pas forcément l'avenir de celui qui écoute - ; et surtout il s'agit de contenu à communiquer ou à déverser finalement dans des contenants. Et l'idéal bien sûr de cette vision éducative que porte le pédagogisme, l'idéal c'est que ça marche bien, que ça fonctionne, que ça soit d'une certaine façon automatique.

Nous critiquons ici la violence, nous critiquons la pornographie, nous critiquons... mais qu'est-ce que nous voulons ? Est-ce que nous voulons finalement une école où l'on rentre et cela va comme sur des roulettes ? Si le but est une telle efficience éducative, nous sommes déjà dans le projet de l'automatisation, et ce que je voulais vous dire c'est que finalement le projet d'une émancipation sans liberté, d'un futur sans avenir. D'ailleurs, il faudrait noter que le mot « éducation » est un mot moderne, c'est un mot qui est chargé de l'utopie du progrès continu et infaillible, et donc le projet déjà peut-être d'une *mécanisation* de ce que j'appelle plutôt la tradition. Je suis même un peu réticent à l'égard du terme « transmission ». Au XVIII^e siècle, on employait encore le terme « éducation » dans un sens très large et même de manière notoire pour parler (par exemple dans des livres de sciences naturelles) de l'éducation des vers à soie ; donc l'éducation relevait de l'élevage, peut-être même du dressage, en tout cas d'une sorte d'efficacité utilitaire. C'est pour cela que finalement aujourd'hui avec l'apparition de l'intelligence artificielle, avec l'apparition de tous les problèmes qui se posent, se révèle quelque chose qui était déjà en place depuis bien plus longtemps. L'intelligence artificielle et sa prétendue menace est une bonne nouvelle, parce que le symptôme se déclare clairement, parce que le symptôme se déclare d'une maladie finalement très ancienne, parce que tout d'un coup nous apercevons qu'un certain modèle scolaire est déjà mort. Si l'on se contente de contrer le séchage et l'anti-sèche, c'est-à-dire d'essayer d'opposer des techniques à certaines techniques dans un projet qui reste technocratique, nous n'en sortons pas, et nous restons morts. Nous sommes encore dans une logique des moyens et non une logique de la finalité.

Nous ne nous posons pas la question « pourquoi ? », parce que c'est ça la vraie question : pourquoi est-ce que les élèves ont envie de faire leurs devoirs par des machines ? Pourquoi les élèves ont envie de quitter la salle de classe ? Et je dois avouer que j'ai fait partie de ces élèves-là. La question qu'on pourrait se poser c'est la suivante : est-ce qu'ayant un rendez-vous amoureux, un jeune homme aurait

l'idée d'envoyer un robot à sa place ? Ce qui signifie que ce moment-là, celui de la rencontre vivante normalement avec un ancien pour une transmission, une tradition, ce moment-là est devenu désormais dénué d'amour, et c'est justement le sujet, dénué de tout engagement personnel. Cette rencontre désormais n'engage pas mon corps.

Il faudrait s'interroger sur la place du corps dans l'acte éducatif. Dès le départ en réalité, il s'agit d'une question qui engage la vie et qui engage le corps, sans cela il est normal d'envoyer des machines à notre place. Il est normal de vouloir quitter la classe, il est normal de trouver la situation insupportable et d'aller vers la violence.

Vous savez que l'équivalent, pourrait-on dire, de l'éducation chez les Grecs, c'est le mot *paideia*. Or dans son grand livre, son maître-livre, Werner Jaeger, *Paideia* justement, sur d'une certaine façon l'éducation chez les Grecs, insiste sur l'ancrage de toute cette éducation dans des catégories qui sont dégagées à partir de l'*Iliade* d'Homère. Autrement dit la *paideia* a un fondement épique, et c'est à l'intérieur de, pourrait-on dire, la geste homérique, la geste de l'*Iliade*, qu'apparaît justement ce que doit être le but de la *paideia* grecque, à savoir l'*arête*, la vertu, ce qu'on a traduit par « vertu » qu'on traduirait mieux par « excellence ». Il ne s'agit pas de « valeur » au sens des « valeurs » comme on dit aujourd'hui, mais de la valeur au sens de la vaillance. Et vous voyez que c'est dans cette situation où deux armées s'affrontent, où deux camps s'affrontent et où d'une certaine façon certains ont risqué leur vie, et on dépasse l'opposition des armées, le camp des gentils, le camp des méchants, le camp de ma patrie, le camp de la patrie adverse, et tout d'un coup on trouve un terrain d'admiration mutuelle du côté de la vaillance. C'est ça qui est très étonnant. Si j'envoie des drones, il ne peut y avoir qu'une montée aux extrêmes, et il faut abattre l'adversaire, mais si tout d'un coup dans l'armée d'en face je vois quelqu'un qui expose sa vie, je vois quelqu'un qui épargne les prisonniers, je vois quelqu'un qui au moment où il aurait pu écraser l'autre, prend pitié, à ce moment-là j'admire. J'admire l'ennemi en raison même de sa vaillance, en raison même d'une vertu, d'une excellence qui est au-delà du partage, des patries, des nationalités, des oppositions contingentes. Donc la question de l'éducation chez les Grecs s'enracine là, dans la question des vertus, mais dans la question finalement du corps risqué, et de la valeur, la vaillance éprouvée. Est-ce que c'est quelque chose qui se joue encore dans nos écoles ?

Vous voyez cet engagement corps et âme, sa structure va se retrouver partout dans la pensée grecque de la sagesse. Si vous regardez Platon par exemple dans le *Gorgias* lorsqu'il critique les rhéteurs, ceux qui utilisent la rhétorique soi-disant d'ailleurs comme un art de combat, mais finalement pour ne pas se mouiller, pour essayer de séduire, comme une technique justement mais sans s'engager personnellement. Et bien à cela, Platon va dire non, la parole est là pour dégager une vérité, et une vérité dont on va rendre témoignage au risque de sa vie, de telle sorte qu'il n'y a pas d'alternative, soit de devenir par des petits jeux de séduction, complice de l'injustice ambiante, soit parce qu'on va rendre témoignage à la vérité contre le tyran, contre le despote, soit de subir l'injustice. Il n'y a pas d'autre

alternative que de commettre ou subir l'injustice, donc vous voyez, cela conduit à l'exposition de soi. Et c'est ainsi d'ailleurs que Socrate va montrer cette exposition jusqu'au bout.

De la même façon je n'ai pas à vous le rappeler, le mot « éducation » est absent de la Bible, il y a bien sûr le verbe *lamad* qui veut dire « enseigner » et qui lorsqu'on change de mode prend l'autre sens, pas simplement d'apprendre ou d'étudier, et c'est une racine absolument primaire en hébreu, à tel point que *lamad* correspond à *Lamed*, la douzième lettre de l'alphabet hébraïque donc à une lettre qui se situe on pourrait dire au milieu de l'alphabet, au cœur de l'apprentissage des lettres. Étudier, c'est précisément ce que fait l'enfant juif, ce que fait le juif toute sa vie. Mais vous comprenez que ça ne ressemble pas beaucoup une yeshiva, une école juive, à l'école de la République, ce qu'elle est devenue.

Vous savez que les lettres hébraïques ne sont pas posées sur une ligne, mais suspendues à la ligne du haut, elles sont comme accrochées, et le *Lamed*, qui veut dire l'étude, est la seule lettre qui a un crochet qui dépasse la ligne du haut, qui traverse le plafond, qui d'une certaine façon affirme un lien avec une transcendance. Et c'est cela qui est essentiel, vous voyez, ce que doit faire le père à son fils, c'est d'enseigner, *lamad*, les commandements de Dieu, quelque chose qui est en lien avec une parole, avec une parole vivifiante et qui donne un avenir, qui donne d'espérer contre toute espérance. C'est d'annoncer précisément, et ça de répéter, de donner le récit, ce n'est pas simplement des commandements, ces commandements s'insèrent dans un récit, le récit des exploits du Seigneur, de la sortie d'Égypte, de la traversée de la Mer Rouge, de là où c'était la mission impossible avec les armées de pharaon derrière et l'eau en face, la mer qui nous vouait à la noyade. Et cela pour une mise en pratique, c'est-à-dire une interprétation avec les deux sens du mot « interprétation », c'est-à-dire les deux sens du sens, d'abord le sens au sens de l'intelligence, et chacun doit retracer le sens de ce qui est dit, pour lui-même, et d'autre part le sens de l'interprétation, son sens théâtral d'une certaine façon, le sens d'incarnation, mettre en pratique, interpréter, de telle sorte que la Bible n'apparaît pas comme un stock de solutions mais comme des réponses de Dieu. Vous savez, j'aime beaucoup cette phrase de Hans Urs von Baltazar qui dit : « *Dans la philosophie, l'homme est donné, Dieu est cherché ; avec la Révélation Dieu est donné, et c'est l'homme qui est cherché* » ; il doit se chercher, on ne sait plus vraiment ce qu'il est, à partir de la Révélation.

Alors voilà les réponses de Dieu, ce sont des interrogations et des appels, j'y reviendrai, mais la première chose que nous avons à faire de ce point de vue-là c'est répondre de la réponse. Dieu a donné une réponse. Or nous voulons *répondre de* avant même de *répondre à*. Nous sommes responsables : le sens de la responsabilité, c'est *répondre de* quelque chose.

Répondre de cette réponse de Dieu, c'est remonter à la question, vous savez que c'est toute l'herméneutique de Gadamer qui va dans ce sens-là, pour entendre une réponse, il faut d'abord savoir à quelle question elle répond, et même à quel horizon d'interrogation elle répond, et remonter à la

source de la question, et même remonter à tel point qu'on voit qu'il y avait d'autres possibilités de répondre.

Et vous comprenez maintenant pourquoi Wikipédia (et internet) ne peut pas proposer de vraies réponses, parce qu'on ne retrace pas le chemin jusqu'à la remontée à la question, de telle sorte que cette question devienne nôtre. Deuxième chose, c'est entendre cette question comme un appel, une question qui m'engage, de telle sorte que je vais devoir vivre la réponse, vous comprenez ? Et troisième chose, c'est que je ne vais pas y arriver, on n'y arrive jamais, la première chose qui est à enseigner, vous savez à la fin du Deutéronome, avant que les Israélites ne rentrent en terre promise, c'est un cantique témoin qui va les accuser qui va leur dire : « Tu vas rentrer, tu vas t'installer dans la terre promise, tu vas engraisser, tu vas m'oublier et tu vas te prosterner devant des idoles », c'est-à-dire devant des intelligences artificielles. Et ce qui va se passer, c'est qu'on n'y arrive pas, on nous dit à l'avance qu'on ne va pas y arriver. Pourquoi ? Parce qu'il faut aussi que la question, et les questions que nous posons, se changent en prière.

Vous voyez, une situation où en classe la question de l'élève est une prière, et où la réponse du maître est un appel ; cela change beaucoup de choses, et c'est précisément ce qui n'a plus lieu : nos questions sont-elles des prières, nos réponses sont-elles des appels ?

C'est là où la liberté est en jeu. J'aime bien la définition de la liberté comme faire ce qu'on veut. Après tout le seul problème c'est qu'on ne sait pas ce qu'on veut, et qu'au bout du compte ce qui se passe, comme on ne sait pas ce qu'on veut, c'est que nous nous soumettons à la mode dès que la liberté est simplement vue comme émancipation. Ce qui se passe c'est qu'on entre dans une société d'addiction, et aujourd'hui toutes les revendications de liberté individuelle, on n'est plus dans les années 60-70, c'est fini, la jeunesse d'aujourd'hui cherche, ou plutôt se jette, à corps défendant en grande partie, dans une société d'addiction totale : « débarrassez-moi de cette liberté, je ne sais plus où on va ». Il n'y a plus de grand discours progressiste, alors ne nous étonnez pas qu'on se jette vers n'importe quoi, dans la violence, dans la pornographie. Même le marxisme, même le fascisme s'est effondré, qui du moins proposait un mouvement, une mobilisation totale, c'est fini. Et dans cette démobilisation totale, la seule issue pour ne pas se tuer, c'est l'addiction. Un suicide à petit feu.

Donc dès qu'on est dans la logique d'émancipation, on tombe dans l'addiction, dès qu'on est dans des logiques simplement de dire, l'enjeu de toute l'histoire, ça a été la lutte contre la domination de l'autre extérieur, sans voir qu'il y a mon problème intérieur « quel est mon appel, vers quoi je vais ». Et bien à la fin on tombe dans toutes les servitudes volontaires, servitudes non plus à des personnes -on s'est libéré bien sûr du Seigneur, on n'est plus vassalisé -, mais à des artefacts, de telle sorte qu'on a l'impression d'être libre. Alors vous voyez la véritable liberté, c'est d'ouvrir un horizon. La liberté, elle relève toujours d'une investiture, c'est parce que l'on répond à un appel, qu'on répond à une mission qui nous arrache à tous les asservissements mondains et qui nous envoie dans quelque chose de plus grand. Mais qui nous appelle personnellement, de telle sorte qu'on est toujours libre de refuser, toujours libre de transgresser.

Et c'est le dernier point que je voulais aborder avec vous : dans la Bible, les meilleurs éducateurs échouent. Si vous prenez le cas de Samuel, Samuel vous savez quand il est enfant il est chez le prêtre

Élie, c'est là qu'il reçoit l'appel de Dieu, et Dieu lui annonce l'effondrement de la maison du prêtre Élie, parce que ses enfants Hophni et Phinéas transgressent la loi du Seigneur, prennent la graisse des sacrifices pour eux. Samuel commence son acte de prophétie en étant conscient de ce problème d'un père qui n'a pas suffisamment éduqué ses fils, qui ne les a pas empêchés, et il en est conscient. Mais qu'est-ce qu'on va découvrir un peu plus loin dans le livre de Samuel ? C'est que lorsque Samuel devient vieux, ses fils font exactement la même chose que les fils du grand-prêtre Élie. Et c'est pour ça d'ailleurs que les enfants d'Israël vont réclamer un roi, parce qu'ils ne veulent pas avoir un juge, des juges ambigus après la mort de Samuel.

C'est le problème général qu'on trouve dans la succession des rois d'Israël ou dans la généalogie du Christ. Prenez par exemple la séquence Achaz, un roi horrible, un de ses fils Manassé est le pire que l'on puisse imaginer (il va remplir Jérusalem nous dit-on de sang), il va avoir un fils qui n'est pas génial, Amon ; lequel engendrera Josias, qui est celui avec qui la loi revient en Israël.

Vous voyez c'est très étonnant, il y a toujours ce que Dom Giussani appelait le risque éducatif, il y a toujours le fait de susciter une liberté, et donc de laisser possible la transgression. Mais si on remonte au meilleur éducateur, est-ce que Dieu a donné une mauvaise éducation à Adam ? De telle sorte qu'on pourrait dire que le péché originel a eu lieu en raison d'un défaut éducatif ? Ou est-ce que c'est au contraire la meilleure éducation possible qui rend toujours aussi possible, parce qu'elle appelle chacun personnellement, le péché ? Et ça va même plus loin, est-ce que le serpent est tout d'un coup quelque chose de trouble, une perversité de Dieu, ou est-ce que c'est la condition de la perfection de l'Éden ? Il faut qu'il y ait un serpent dans le jardin d'Éden, parce qu'il faut qu'Adam puisse prouver sa vaillance, il faut qu'Adam ne soit pas simplement sur des rails, il faut qu'il soit une personne qui fait face, qui incarne le commandement, qui le prend pour lui-même, qui en répond. C'est pour ça qu'il y a une dimension nécessairement dramatique à la tradition, à la transmission, si vous voulez à l'éducation. Et que vouloir abolir ce drame, entrer dans des automatisations, c'est précisément ce qui ne pourra que l'aggraver, alors qu'il faut l'assumer, l'encadrer, le canaliser. Il y en va d'une vérité qui à chaque fois nous appelle et nous expose. Il y en va d'apprendre quelque chose qui ne fait pas simplement de nous des savants, mais aussi des témoins, et les témoins d'une vérité pour laquelle nous sommes prêts à risquer notre vie ; parce qu'elle est la vérité de notre vie, une vérité qui nous engage donc jusqu'au témoignage - c'est-à-dire jusqu'au martyr-. Si nous sortons de cela, nous sommes déjà morts, nous sommes dans une école de morts-vivants.

Il se trouve que nous nous trouvons dans un temps historique, une étape de ce que j'appellerai la fin des temps, qui se situe entre la mort de l'école républicaine et l'avènement de l'intelligence artificielle : qu'allons-nous faire ?

Et il se pourrait que dans ces temps que certains ont déjà ici appelés barbares, la réponse se trouve dans un autre modèle qui est celui du *studium* monastique. Ce *studium* où l'étude est encadrée par le « *ora et labora* ». Ce *studium* où la science est toujours ordonnée à la sagesse, et puisque la sagesse s'est faite charpentier, où l'esprit n'oublie jamais le corps, le travail de la main, parce que le réalisme s'il n'est qu'une théorie n'est qu'une contre-idéologie et donc une idéologie encore, et c'est par nos mains que nous apprenons l'ordre des choses.

Les humanités autrefois se sont déployées dans un monde agraire, l'école dans ce qu'elle a eu de meilleur s'est déployée au milieu d'une mentalité agraire, la grande poésie latine, c'est celle de Virgile qui parle d'agriculture, et pas seulement d'héroïsme. Et vous voyez maintenant, ce monde est un monde digital, et c'est pour ça que nous avons perdu aussi le corps, nous avons perdu la patience, nous avons perdu cette idée qu'on ne fait pas pousser l'herbe en tirant dessus, et que nous cherchons des boutons avec des résultats immédiats. C'est pour cela que ce que je dis toujours, ce qui se faisait hors des murs de l'école doit désormais se faire à l'intérieur des murs de l'école, et c'est ça le *studium* monastique. Restaurer une certaine mentalité agraire, restaurer un certain sens de l'agriculture qui est le fondement de la culture. La culture comme *cultura animi* selon Cicéron, se situait précisément entre l'agriculture et le culte des dieux. Il n'y aura plus d'école en dehors de cela.

Voilà ce que j'avais à vous dire, situer la réponse non plus simplement par rapport à la question mais par rapport à un appel : répondre à un appel et comprendre cette dimension de liberté comme mission où il n'y a rien à rogner de l'exigence. Mais on peut supporter toutes les exigences, parce qu'elle relève d'un appel personnel, de quelque chose de grand que l'on a envie d'accomplir soi-même.